

MACHIAVEL

JUGE

DES RÉVOLUTIONS

DE NOTRE TEMPS

PAR

J. FERRARI

PARIS.
JOUBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DES GRÈS, 14, PRÈS DE LA SORBONNE

1849



MACHIAVEL

JUGE

DES RÉVOLUTIONS

DE NOTRE TEMPS

IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Cᵉ, SUCCESSEURS DE FAIN ET THUNOT,
26, rue Racine, près de l'Odéon

MACHIAVEL

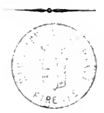
JUGE

DES RÉVOLUTIONS

DE NOTRE TEMPS

PAR

J. FERRARI



PARIS

JOUBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES GRÈS, 14, PRÈS DE LA SORBONNE

1849

AVANT-PROPOS.

La renaissance italienne a préludé à toutes les révolutions de notre temps. En Italie les villes brisaient pour la première fois la féodalité des campagnes ; plus tard les corporations des arts-et-métiers proscrivaient la noblesse ; plus tard encore les prolétaires combattaient la bourgeoisie en l'accusant de créer la tyrannie des riches. L'empereur était vaincu ; on bravait les bulles des pontifes ; de nouveaux prophètes attaquaient les lois de l'Église ; on fondait et on détruisait des républiques et des principautés sans tenir compte de la légalité du moyen-âge. La renaissance a touché à tout, elle a tout deviné ; malheureusement elle n'a pu réaliser ses propres pensées sur le sol de la Péninsule. L'Italie n'était pas logique. Si elle triomphait de l'empire, ses parvenus deman-

daient sans cesse la légitimation impériale ; si elle attaquait l'Église, elle respectait toujours la suprématie du souverain pontife ; si elle proscrivait les nobles, elle adoptait la noblesse. Téméraire dans la rébellion, timide dans la révolution, elle voulait être à la fois philosophique et pontificale, indépendante et impériale ; elle restait toujours dans l'équivoque d'une liberté réelle et d'une servitude nominale. Le jour des révolutions européennes l'équivoque devint impossible ; l'Italie fut forcée d'être logique ; il fallut opter entre le moyen-âge et le monde moderne, et l'Italie recula vers le moyen-âge pour accepter la restauration de la loi pontificale et impériale qu'elle n'avait jamais repoussée. Dès-lors la renaissance quitta le sol de l'Italie pour devenir en Allemagne la réformation, en France la révolution. Ses hommes inutiles sous Léon X sont aujourd'hui nos véritables contemporains.

Machiavel représente et surpasse la grandeur et la faiblesse de son époque. Ses défauts ne sauraient être plus frappants. Si la renaissance était incertaine sur ses principes, Machiavel ne professe aucun principe : il est également étranger au moyen-âge qu'il méprise et au monde moderne qu'il ignore. Faute d'un principe il ne comprend ni les guerres, ni les dernières vicissitudes de sa patrie. Il sent que l'Italie est à la veille de sa chûte, il veut la défendre ; il lutte, et il ne connaît pas même l'ennemi qui l'opprime. Qu'on l'interroge sur les causes de la décadence italienne : ce sont les guelfes et les gibelins, le pape et l'empereur qui rétablissent le moyen-âge en détruisant la domination libre des seigneurs ; Machiavel l'ignore.

Qu'on l'interroge sur les forces de la révolution européenne ; elles tiennent au droit moderne qui fonctionne dans chaque état, abstraction faite de la papauté et de l'empire : Machiavel ne le soupçonne jamais. Les apologistes ne lui ont pas manqué. On lui a supposé une profonde connaissance de son temps ; on lui a attribué une prévoyance presque fatidique ; on lui a supposé une influence considérable sur les hommes qui l'entouraient. Quelques écrivains catholiques ont excusé jusqu'à son immoralité. Il est trop facile à la critique de détruire ces fausses apologies. Le secrétaire de Florence a vécu dans l'obscurité ; il n'a exercé aucune influence ; il n'a pas compris son époque ; son immoralité était complète. Cependant cette critique nous fait découvrir chez Machiavel tout le génie de la renaissance et une grandeur très supérieure aux éloges prodigués par une naïve admiration. En combattant pour l'Italie, Machiavel indiquait la route que les nations devaient parcourir. Nos révolutions se développent d'après les lois qu'il a fixées ; nos luttes sont gouvernées par ses théories ; nos hommes se trouvent jugés d'avance par les types qu'il propose. Cette renaissance politique qu'il souhaitait à l'Italie du XVIe. siècle n'est que la renaissance de 89 que l'Europe tout entière s'efforce de réaliser. Nous travaillons tous d'après le plan qu'il avait conçu ; notre foi est chargée de réaliser ce progrès qu'il rêvait à travers la résurrection de l'antiquité greco-romaine. Machiavel est plus qu'un homme, c'est un phénomène ; il manque toujours le but qu'il se propose ; il atteint toujours un but infiniment plus élevé auquel il ne songe pas. Il veut défendre l'Italie et il échoue ;

il oublie l'Europe et il prélude involontairement à une révolution universelle.

Persuadé que Machiavel peut juger notre temps, j'ai voulu évoquer son génie. Je l'examinerai en le considérant successivement comme philosophe, comme législateur, comme historien, comme homme politique. Après l'avoir expliqué tel qu'il parut au milieu de la renaissance, je montrerai l'histoire posthume de ses idées, et nous le ferons juge de la révolution qu'il a invoquée.

CHAPITRE Ier.

LA RELIGION DE MACHIAVEL.

Quelques idées très simples sur la destinée universelle des hommes et des choses dominent Machiavel tout entier. Il les expose rarement, mais il les suppose toujours. Contemporain de Pomponat, le secrétaire de Florence se trouve évidemment sous l'influence d'une sorte d'astrologisme qui supplante la théologie chrétienne et détruit Dieu lui-même. Son premier principe, c'est le mouvement des sphères; il ne veut point s'élever au-dessus de ce principe visible et matériel. D'après lui la marche des astres, le cours des saisons, le passage de la vie à la mort; tout est déterminé par l'évolution circulaire de l'univers. L'homme même lui est soumis : il se multiplie aveuglément, il envahit la terre, et quand le monde regorge d'habitants, les sphères le dépeuplent par les pestes, les famines et les inondations, pour que l'humanité recommence son travail. Le mouvement universel se répète au sein des sociétés : les états s'organisent et se corrompent comme les individus; tous les corps politiques passent de la monarchie à l'aristocratie, à la démocratie, pour revenir circulairement à la monarchie. Les sphères emportent tout, les hommes et les choses, sans que jamais l'on puisse deviner le but

définitif de l'univers [1]. Au-dessous des sphères, il y a un nouveau principe entièrement secondaire dominé par les astres, et c'est ici que Machiavel trouve sa religion, ou plutôt une sorte de magie. Il croit que « tous les grands événements sont annoncés par des prophéties, par des révélations ou » par des prodiges. » Suivant lui, l'invasion française de Charles VIII a été précédée par des armées aériennes. « Il est probable, dit-il, que l'atmosphère » est remplie d'intelligences qui annoncent l'avenir » par commisération pour les mortels. Il est certain » que très souvent les poètes sont agités par un esprit divin et prophétique qui conseille les vœux les » plus utiles à l'humanité. [2] » Tel est le sentiment religieux de Machiavel. C'est là une anticipation surnaturelle sur les événements, un pressentiment mystérieux, quelque chose d'intermédiaire entre l'astrologie et la physique. Ce pressentiment impose-t-il des dogmes, des devoirs? Non ; c'est un avis, on peut en profiter, le négliger : comme les sphères, il n'impose rien, il ne révèle qu'une fatalité aveugle et sans but.

C'est au milieu de ce monde moitié astrologique, moitié magique que Machiavel trouve l'homme. Seul, abandonné à lui-même, l'homme doit se créer un but, sa destinée doit sortir tout entière de son être. Tant qu'il obéit aveuglément à l'instinct il n'est que l'instrument des sphères ; mais l'homme est intelli-

[1] Discours sur Tite-Live, l. I, 2 L. II, préf. et ch. 5.

[2] Discours sur Tite-Live, l. I, 36. Hist. de Flor. Vers l'an 1452, « Étienne (Porcari) savait que les poètes sont très-souvent agités par un esprit divin et prophétique, et il croyait que la prophétie de Pétrarque devait s'accomplir. »

gent, et ce principe de l'intelligence lui donne la faculté de maîtriser les événements. Sans briser la loi universelle, l'intelligence peut accélérer ou retarder le mouvement des choses, elle peut intervenir dans l'organisation et la désorganisation circulaire des sociétés. Lycurgue a retardé ou fixé les destinées de Sparte pendant huit cents ans ; tout homme est maître de la moitié de ses actions [1]. Qu'il se serve donc de son intelligence, qu'il se propose un but possible, il pourra l'atteindre et sa destinée sera accomplie. Quel sera ce but ? Le choix est libre et cette liberté est moralement infinie. Ainsi Machiavel se dégage de l'astrologie et de la magie par l'intelligence, il laisse derrière lui les sphères, les mystères de la puissance fatidique ; il s'avance seul avec sa raison, maître de sa propre destinée.

La liberté de l'intelligence se manifeste aussitôt que Machiavel se trouve en présence des religions. Il rejette tous les dogmes. Suivant lui les religions sont fondées par les prophètes, et le secrétaire de Florence explique les religions et les prophètes par l'exemple de Savonarola. Il y a là pour lui un prodige et une force intelligente. Nul doute que Savonarola n'eût le don d'une prévision miraculeuse : Florence l'avait entendu prophétiser mille fois la descente de Charles VIII. Là était le miracle. Savonarola en profita, il donna à entendre que Dieu lui parlait, il représenta ses ennemis comme des envoyés du diable ; bref, avec les fables les plus grossières, il fanatisa le peuple et pendant quelques années il dirigea la Répu-

[1] Prince, ch. XXV, Discours sur Tite-Live, l. II, ch. 29.

blique. Ici le miracle cesse, c'est l'intelligence de l'homme qui agit, qui invente, qui gouverne, c'est le dogme, c'est la religion qui se forme. Le miracle est absolument séparé du dogme, il n'a pas de pensée, pas de sens, et par sa fatalité il rentre dans la sphère des phénomènes naturels. Le dogme c'est le mensonge. On le façonne à plaisir, il flotte au gré des circonstances, de la crédulité; païen ou chrétien, il est entièrement livré à l'habileté des révélateurs. Achevons la pensée de Machiavel par Pomponat : Le thaumaturge n'est qu'un imposteur, il ne fait pas les miracles, il les prévoit, et il donne ainsi à ses ordres toute l'autorité du prodige comme s'il pouvait disposer de la création. Donc, la religion n'arrête pas l'intelligence, c'est l'intelligence au contraire qui la crée, elle peut inventer le paganisme, le christianisme, Dieu lui-même. Dans cette création l'intelligence ne rencontre d'autres limites que celles tracées par le mouvement des sphères. Quand une religion est irrésistiblement fixée par ses prophètes et par ses pontifes, il faut céder à la fortune qui la consacre et qui, au reste, la voue, comme toute chose, à une corruption inévitable. Lorsque les prodiges cessent, lorsque les fables religieuses exploitées par les pontifes se déconsidèrent, alors l'imposture se dévoile, la religion tombe et l'intelligence de l'homme peut fonder de nouvelles religions prédestinées à leur tour à des catastrophes nouvelles.

La loi morale est écartée par Machiavel aussi nettement que les dogmes religieux. Jamais il ne tient compte du sentiment du droit. Quand il parle de la royauté il n'y voit que l'œuvre de l'habitude, il ne

soupçonne jamais un pacte entre un peuple et une famille. Quand il parle de la liberté, c'est la fierté individuelle, ce sont les avantages de l'indépendance qu'il défend. S'agit-il des traités, des droits d'une nation envers l'autre? Machiavel ne comprend que la volonté de dominer. Les couronnements, les traditions, les symboles des droits n'ont pour lui aucun sens. Rien ne nous oblige donc: Les sphères sont inexorables, les miracles expriment la fatalité des sphères, le dogme est menteur, l'intérêt absolument libre est la vraie divinité de la terre et l'intelligence au service de l'égoïsme est la vertu de Machiavel. Peu importe le but. L'homme peut transporter son égoïsme dans la gloire comme Lycurgue, dans la fondation d'une ville comme Romulus, dans une conquête comme Alexandre; pourvu que le but soit atteint, la vertu se manifeste et les peuples ne manquent jamais de l'applaudir. En apparence Machiavel semble croire à une sorte de morale naturelle, il célèbre l'héroïsme, il attaque le vice; en réalité ce sont là des phrases littéraires où il adopte les jugements les plus contradictoires de la foule qui se prosterne devant tous les succès en maudissant les échecs. Les mêmes hommes sont tour à tour blâmés ou loués par le secrétaire de Florence, parce que la vertu devient le vice et le vice la vertu, suivant le point de vue auquel on se place. Quelque part François Sforza est un indigne usurpateur; ailleurs c'est un héros, suivant que Machiavel s'identifie avec l'intérêt de la République de Milan ou avec l'intérêt du condottiere. En un mot, Machiavel appelle *vertu* le triomphe de l'intelligence, quel qu'il soit. Ce triomphe le préoccupe

si exclusivement, qu'il traite la morale et les intérêts secondaires comme des obstacles à supprimer. Faut-il commettre un grand crime? on n'ose point, on recule. Faut-il conquérir la gloire d'un grand sacrifice? on hésite et on échoue. Voilà le vice; et c'est un vice pour Machiavel que les hommes *ne soient ni entièrement bons ni entièrement mauvais*[1]; car, entravés par de petits obstacles, ils manquent les plans que l'intelligence conçoit et peut réaliser avec une précision géométrique. C'est donc l'intelligence qui doit faire le droit et la loi comme elle fait la religion, et ici encore elle n'est soumise qu'à la fatalité supérieure déterminée par la marche des sphères. Lorsque les sphères organisent la société, la probité est spontanée, le législateur trouve les peuples préparés à le recevoir, la loi peut régner, les pontifes la sanctifient par des fables religieuses. Au contraire, quand les peuples se civilisent, ils se corrompent, l'intérêt individuel s'éclaire, la religion s'use, la masse n'a plus de frein, le législateur n'a plus de force contre la fortune. En exaltant la probité des peuples primitifs, en attaquant la corruption des peuples civilisés Machiavel prend-il parti pour la morale? Qu'on ne s'y trompe pas, il prend parti pour la force de la vertu contre la faiblesse du vice, et au fond de sa doctrine on ne trouve que l'ironie la plus amère. Cette probité primitive n'est que l'aveugle superstition des peuples grossiers, sans industrie, dispersés sur les montagnes, inoffensifs parce qu'ils ont peu de besoins et un égoïsme qui sommeille. Cette cor-

[1] Disc. sur Tite-Live, l. 1, 26, 27, 30.

ruption des peuples civilisés n'est que la situation des sociétés où le commerce et l'industrie développent toutes les passions et où l'homme éclairé et ambitieux se livre à la recherche de la vérité, ne peut être enchaîné par aucune fable et professe, en un mot, les doctrines elles-mêmes de Machiavel.

Nous venons d'exposer la religion de Machiavel : c'est là le culte de l'intelligence fortifié par l'irreligion et l'immoralité la plus absolue. Quel était le but que se proposait le secrétaire de Florence en exposant ses principes ? Je me hâte de le dire, il n'en avait aucun; il ne prêche jamais son système, il l'expose au hasard; que dis-je ? il le cache. Loin d'attaquer la religion, loin d'attaquer la morale qui en découle, il veut que la fable soit prêchée, respectée, vénérée; que les pontifes arrachent aux peuples les prodiges de la crédulité antique; que la vérité reste occulte, inconnue. Il la réduit à une liberté toute personnelle de l'homme qui poursuit sa destinée au milieu d'un monde fatal, magique et ignorant. Bien plus : la science même de Machiavel est secrète, elle s'adresse à l'individu, elle demande le mystère. Machiavel écrit le premier de ses livres à l'âge de quarante-quatre ans, quand il n'est plus aux affaires ; il l'écrit pour Léon X, pour les Médicis, il ne le destine nullement au public. Sa monarchie se fonde sur la raison d'état : même en parlant de la République il s'adresse au législateur, au conspirateur, jamais à la masse. Vrai initiateur, on dirait qu'il imite les grands-prêtres de l'antiquité et qu'il confie son œuvre politique à des adeptes qui ne pourront jamais la révéler aux profanes sans la perdre. Son but est donc le succès, à la condition du

silence et du mystère ; mais son génie, plus fort que son intention, le traîne devant le public, il divulgue ses secrets, il transforme sa science mystérieuse en une satire éclatante et scandaleuse des avantages du mensonge et des inconvénients de la vérité. Machiavel accomplit ainsi à son insu une œuvre fatale ; il attaque les religions qu'il veut respecter, il détruit l'autorité qu'il veut défendre, il détruit le droit du moyen-âge auquel il ne songe jamais. Par son immoralité, par son irréligion, il marche, avec la grande école de Pomponat, à la conquête de la nature par les forces seules de la raison qu'il divinise déjà. Il ne sait pas quelle est la religion qui remplacera le christianisme ; il ignore que la raison découvrira Dieu dans la nature, et que ce Dieu protégera la société définitivement renouvelée. La foi manque à Machiavel ; mais il sait que les dogmes sont nécessaires à l'humanité et en constatant cette nécessité toute mécanique, il est révolutionnaire à son insu. Son incrédulité même est le premier pas vers la religion de la nature qui doit absorber toutes les religions.

Maintenant que nous connaissons la science et l'ignorance de Machiavel, nous pouvons les voir se développer sur le terrain de la politique. Les principes étant écartés d'avance, Machiavel se présente naturellement en législateur de toutes les ambitions.

CHAPITRE II.

MACHIAVEL LÉGISLATEUR.

Machiavel donne ses lois à l'Italie. Il avait vu les rois aragonais expulsés de Naples, les Sforza dépossédés de Milan, César Borgia soudainement élevé et renversé, les Médicis, chassés de Florence, devenir tout-à-coup les arbitres de l'Italie. Telle était la renaissance avec ses fortunes rapides et tragiques. Bologne, Padoue, Urbin, Sienne, toutes les villes étaient emportées par des révolutions qui se multipliaient et se propageaient d'un bout à l'autre de la Péninsule. Aucune domination n'était sûre, aucun succès définitif. Les républiques comme les seigneurs étaient continuellement ébranlés par les guelfes, les gibelins, la papauté et l'empire qui jetaient l'incertitude sur tous les principes. Machiavel ne s'aperçoit pas de la fluctuation des principes; mais, frappé de la fluctuation extérieure des événements, il croit que l'Italie a touché aux dernières limites de la corruption. Il la compare à la Grèce dégénérée, à la Rome des empereurs; il lui semble qu'elle est menacée par les sphères et il somme ses chefs de la régénérer sous peine de succomber avec elle à une catastrophe imminente. On se figure qu'il est le disciple et l'admirateur des hommes de son temps; rien n'égale au contraire le mépris qu'il

professe pour les chefs italiens ; à ses yeux ils ne représentent que l'anarchie de la corruption italienne. Vous vous bornez, dit-il, à arranger des réponses artificieuses, à préparer d'habiles perfidies ; vous louvoyez sans cesse, vous temporisez toujours ; c'est là votre politique. Elle porte ses fruits : vous ne dominez aucun événement, vous êtes soumis à l'empire de la fortune : de là vos conquêtes miraculeuses, vos défaites inconcevables, et de grandes seigneuries s'élèvent et s'écroulent sans que les hommes montrent la plus faible marque de vertu. Machiavel écrit l'histoire du XVe siècle dans le but avoué « d'apprendre à mépriser tant de lâcheté[1]. » Partout il dédaigne la renaissance et partout il se pose en législateur pour que l'Italie renaisse réellement en reproduisant la grandeur et la stabilité des Grecs et des Romains. Son enseignement est donc puisé chez les anciens. Si Machiavel doit se servir de l'expérience personnelle qu'il a de son temps, s'il admire par exception les Borgia, il ignore, il veut absolument ignorer les mille podestats, capitaines du peuple, consuls et dictateurs des révolutions italiennes ; il ne cite que Agathocles, Romulus, Numa, les héros, au besoin les demi-dieux de l'antiquité payenne. C'est que l'antiquité payenne lui indique les conditions extérieures de la grandeur et de la stabilité, abstraction faite de tous les principes ; l'antiquité n'est pas à la merci de la papauté, de l'empire, des guelfes, des gibelins, de ces forces mystérieuses qui défendent à la renaissance de se fixer. Les hommes de l'antiquité, grandis par la fable, semblent

[1] Hist. de Florence, liv. IV.

réellement les chefs des masses et les maîtres de la fortune, et Machiavel les invoque pour enseigner aux chefs de l'Italie l'art de réussir et d'obtenir les succès de la véritable renaissance.

Le grand problème du XVI[e]. siècle était la religion flottante entre la papauté déconsidérée et l'idée vague d'une réformation. Machiavel ne connaît pas Luther; il ne s'attache à aucun réformateur, il sent seulement que la terre tremble, et il voit Savonarola aux prises avec Alexandre VI. Il se demande donc s'il est possible de fonder un état par une nouvelle religion. Voici sa réponse: « Rien ne favorise la propagation d'une fable nouvelle comme l'ignorance d'un peuple primitif. Grâce à l'ignorance, le paganisme et le christianisme ont deux fois dominé le monde, l'un par ses oracles, l'autre par ses miracles. L'égoïsme des grands-prêtres a perdu les oracles; les scandales de la cour de Rome usent les miracles du christianisme. La crédulité humaine serait-elle épuisée ? Non : regardez la superstition des Suisses, la crédulité des Florentins; regardez Savonarola, de nouveaux prodiges sont possibles, et partant que personne ne se décourage (*non si sbigottisca*), il est encore possible d'être prophète et de mentir [1]. » Machiavel enseigne, d'après l'autorité des anciens, l'art de fonder les religions. Si le pontife cherche la gloire, qu'il imite Numa, que ses lois soient dictées par des génies supérieurs, que ses dieux veillent sur son œuvre pour l'immortaliser. Si le prophète veut fonder une seigneurie, qu'il ne se confie pas aveuglément à la force incertaine de la

[1] Disc. sur Tite-Live, l. 1, 11, 12, 13.— Prince, ch. 6.

fable ; qu'il s'arme, qu'il sacrifie ses ennemis, qu'il imite Moïse, Cyrus, Thésée. Les peuples sont mobiles, ils changent, ils renversent les prophètes désarmés. « Le prophète aimé est en mesure de s'im- » poser par la force quand on cesse de le croire. » Savonarola échoua faute de soldats. En même temps que Machiavel trace un rôle au prophète, il enseigne à se débarrasser des prophètes. Il cite ce consul de Rome qui fit placer les augures à la tête des armées et les fit tuer au commencement de la bataille par des mains inconnues. Il paraît que, d'après lui, le chef de l'État doit s'armer d'une fable pour renverser les ministres de la fable, que Florence doit opposer Savonarola à Alexandre VI. Puisque la vérité est impuissante, que l'imposture combatte l'imposture. Quelle est la fable qui doit réussir et captiver la renaissance ? Machiavel ne se préoccupe que du succès du prophète ; la fable n'est pas un but, c'est un instrument, et dès qu'il faut la manier, il y a là quelque chose de trop grossier, de trop accidentel pour que Machiavel s'y arrête.

Le problème des gouvernements succède à celui des religions, et ici le grand art de réussir se scinde en deux parties, suivant que l'on se propose de fonder une république ou de fonder une monarchie. Quelle est la république de Machiavel ? C'est Sparte ou Rome : Sparte qui s'organise par les grands, Rome qui grandit par la plèbe. Ce sont là les deux modèles de Machiavel : que l'on choisisse. Veut-on fonder une république éternelle ? Il faut confier la liberté aux grands, ils savent la conserver ; ils étouffent les tyrans, ils éternisent la république en évi-

tant les guerres aventureuses. Veut-on une liberté brillante entourée de conquêtes? C'est Rome qu'il faut imiter : la plèbe romaine combat légalement l'aristocratie, les grands ne résistent qu'en conduisant le peuple à la victoire, et Rome marche en même temps à la conquête du monde et à la plus grande des libertés. Machiavel propose l'exemple de Sparte ou de Rome aux républiques italiennes : elles sont livrées, dit-il, à des *humeurs vicieuses*, à des *divisions fatales* et le moindre danger devient pour elles un danger mortel. Quelles sont ces *humeurs*, ces *divisions fatales*? Machiavel ne le dit pas : il ignore que toute république italienne tient au système italien. C'est pourquoi une descente impériale suffit pour bouleverser plusieurs républiques ; une explosion guelfe ou gibeline de Lombardie ou de Rome provoque par contre-coup une révolution guelfe ou gibeline en Toscane, à Gênes, en Romagne. L'action du vieux droit échappe à Machiavel, il voit seulement le désordre matériel, les partis alliés de l'étranger, dans l'impossibilité de formuler leurs griefs devant la commune et toujours dans l'alternative d'un silence menaçant ou d'une lutte violente. Il veut donc que l'on imite Sparte ou Rome, que les partis soient fils de la terre, qu'ils se combattent légalement dans le sénat et que la lutte profite à la patrie sans que les révolutions intérieures puissent s'associer aux hostilités de l'étranger [1]. Une seule ville est approuvée par Machiavel : c'est Venise. Pourquoi? Ici encore il ignore que Venise n'est pas dans le système italien, qu'elle est fille

[1] Disc. sur Tite-Live, liv. I, ch. 7, 8.— Hist. de Flor.; V. les préfaces des liv. III et VII.

de l'empire d'Orient. Mais là il n'y a ni *humeurs* ni *divisions fatales*, la liberté est confiée aux patriciens, les nobles n'ont pas de châteaux, les affaires sont toutes discutées dans le sénat, et la republique n'est jamais envahie par l'anarchie italienne. D'après Machiavel, Venise est l'œuvre du hasard, mais elle reproduit dans ses lagunes le modèle de Sparte, elle est sanctionnée par le génie de Lycurgue et partant elle dure depuis dix siècles. Machiavel est admirable de justesse et d'ignorance.

Dès que Machiavel propose le but de la monarchie ce n'est plus l'antiquité, c'est la France qu'il cite comme modèle. La royauté française le fascine ; il y a là l'une des plus grandes manifestations du droit, Machiavel l'ignore et il saisit en même temps toute la force extérieure du phénomène. Le droit royal c'est l'unité de la France, Machiavel admire l'unité matérielle. La royauté, c'est la souveraineté, c'est tout ; elle écarte, par cela même qu'elle existe, toute usurpation ; Machiavel observe le bonheur, la toute-puissance du chef de la France qui supprime les divisions fatales et les factions. La royauté est éternelle comme la souveraineté, et c'est là pour Machiavel le chef-d'œuvre de l'habitude qui *unit les têtes et les queues*, c'est-à-dire les rois et les peuples. La souveraineté est absolue, *tout ce que le roi fait est toujours digne d'un grand roi*, c'est là un immense avantage, d'après Machiavel ; le roi pourra trahir, frapper, écraser et toujours sans se perdre[1]. La royauté française est féodale et partant militaire : Machiavel envie à la France sa noblesse

[1] Disc. sur Tite-Live, l. III, ch. 41.

militaire et son armée nationale, il y voit un *peuple de soldats*. Les parlements répriment l'insolence des gentilshommes. Machiavel est saisi d'étonnement en présence des parlements qui contiennent la féodalité des châteaux, ces foyers des *divisions* italiennes; il appelle les Français un *peuple de légistes*. Enfin ce peuple de légistes et de soldats, un par la royauté, ne connaît d'autre force que le droit, son épée n'obéit qu'à la loi; ici Machiavel fronde; *les Français*, dit-il en italien du XVI[e] siècle, *achèvent leurs mauvais projets par la force*[1]. Il préférait la politique qui frappe à coup sûr, en visant droit au succès. Partout il méconnaît l'âme et il admire le corps de la France [2]. De même que Rome et Sparte lui indiquaient les vices des républiques italiennes, la France lui montre toute la faiblesse des seigneuries. Toutes récentes et incertaines, les seigneuries se réduisent à des agglomérations de villes momentanément réunies par la ruse d'un chef. Guelfes ou gibelines elles sortent toutes d'un mouvement révolutionnaire pour rester exposées aux hasards de la contre-révolution. Plus dictateur que roi, le seigneur ne peut transmettre l'état à ses fils, il doit comprimer les factions par la terreur; à la première attaque de l'étranger il est menacé par l'insurrection. Machiavel veut qu'on imite la France; que la seigneurie se fixe comme la royauté française; que les châteaux relèvent exclusivement du roi et que les parlements contiennent les châteaux.

Machiavel n'insiste pas sur les modèles de la ré-

[1] Compiono i loro mal tessuti colla forza.
[2] Portraits de France.

publique et de la monarchie, il n'en parle que pour conseiller le prince et le républicain, et il ne devient législateur que pour montrer les moyens, pour fonder la monarchie ou la république. Comment donc fonder la république? Comment créer la monarchie? Machiavel s'absorbe entièrement dans ce double problème qu'il résout par l'art de réussir avec la liberté ou avec la tyrannie. Les deux arts se tiennent, et comme tous les contraires, ils ne forment qu'un même art. Pour bien connaître le tyran, dit Machiavel, il faut être populaire; pour bien connaître le peuple il faut être tyran. Malheureusement le grand art de Machiavel ne peut se résumer, sa force consiste en une parole saisissante qui pénètre au fond des choses et qu'on détruit en l'abrégeant. En voici les traits les plus saillans : Si on se propose de fonder une république, qu'on n'oublie pas que la république se fonde sur l'égalité et la probité ; l'inégalité et la corruption conspireront toujours pour la royauté. Sacrifiez donc les hommes trop riches, trop intéressés à l'élévation du tyran, expulsez les fils des Tarquins, tuez les fils de Brutus. Voulez-vous fonder une monarchie? favorisez l'inégalité et la corruption, attachez-vous les hommes par les bienfaits, obligez-les, surtout méfiez-vous de la probité ; ici ce sont les hommes libres, c'est Brutus qu'il faut sacrifier. Dans la république on doit redouter tout homme influent, la popularité même d'un chef est dangereuse pour la liberté. Rome créa un dictateur pour tuer Spurius, bien qu'il fût innocent et bienfaisant. Dans la monarchie un seul doit primer, on ne peut rien fonder si le prince n'écarte pas tous les rivaux :

qu'il imite Romulus qui fit disparaître Tatius et Remus. Un citoyen menace-t-il la république ? Est-il irrésistible? Point de lutte, point de résistance; si on ne peut l'attaquer à coup sûr, que l'on cède ; le provoquer sans succès c'est provoquer le succès, le développement de la tyrannie[1]. D'un autre côté, le tyran qui s'élève doit briser sur le champ ses ennemis, point de pitié, point d'hésitation s'il ne veut pas échouer. La guerre ou l'amitié, caresser ou tuer (*vezzeggiare o spegnere*), voilà le grand précepte qui s'adresse également au républicain et au tyran. Mille conseils en partie double se développent ainsi dans les livres de Machiavel; ils instruisent les conspirateurs, ils éclairent les princes sur la marche des conspirations; toutes les situations de la guerre civile sont épuisées par une sorte de casuistique qui se développe dans une prose libre et puissante. Machiavel est-il républicain, est-il monarchique ? Ni l'un ni l'autre, ou tous les deux à la fois : il admire la hardiesse du conspirateur qui, seul avec sa propre pensée, va frapper la toute-puissance d'une nation personnifiée dans un roi ; il admire en même temps l'homme qui seul, par la ruse et par la force, moitié renard et moitié lion, s'empare de tout un peuple, l'enveloppe dans ses piéges et le domine à son gré. Dans son ironie religieuse, il applaudit à la liberté des peuples crédules, à la tyrannie des peuples civilisés, et quant à lui, s'il ne peut être républicain, il sera certes le séïde d'un seigneur. Il ne déteste que les termes moyens, les hommes incertains, l'inepte tergiver-

[1] Disc. sur Tite-Live, liv. I, ch. 33, liv. III, ch. 2, 3, 30.

sation, les tyrans qui échouent, les républicains incapables.

Le secrétaire de Florence n'oublie pas le succès de la guerre. La renaissance avait séparé l'armée de l'état. Les seigneuries n'étaient que des puissances exclusivement politiques, elles étaient complètement désarmées : républicaines ou monarchiques, elles ne pouvaient armer les citoyens sans donner des armes à l'insurrection guelfe ou gibeline. Leur mérite était de l'avoir comprimée, elles s'efforçaient de ne paraître ni guelfes ni gibelines, et elles ne gardaient cette neutralité fictive qu'à la condition de confier la défense de l'état à de simples mercenaires. Les condottieri réunissaient donc autour d'eux toutes les forces militaires de l'Italie. Maîtres dans leurs camps, ils passaient d'un état à l'autre, ils menageaient l'ennemi dans le combat, ils menaçaient la seigneurie dans la victoire ; souvent ils la frappaient au lieu de la défendre. Rois nomades à la tête d'une armée héréditaire, seigneurs sans terre à la recherche d'un état, les condottieri étaient les ennemis naturels des seigneurs. A force d'être trahis, les seigneurs avaient appris à prévenir la trahison. Sans jamais se fier à un seul homme, ils soudoyaient plusieurs condottieri, ils les supplantaient l'un par l'autre, ils les déconcertaient au moyen de perpétuelles négociations avec l'ennemi. Les traités les plus étranges, les pacifications les plus soudaines venaient tout à coup déjouer les plans du condottiere. Négocier toujours, temporiser sans cesse, ne jamais faire livrer des batailles décisives, ne jamais donner que des pouvoirs très limités et fort divisés, voilà les points essentiels de la politique

par laquelle les seigneurs maîtrisaient les armées, les combats et la victoire elle-même. Machiavel se pose nettement les deux questions de la renaissance. Comment le général peut-il s'emparer de l'état? Comment l'état peut-il s'assurer de la fidélité de ses généraux? Le grand art de réussir répond aux deux questions. Le général qui veut s'emparer d'une seigneurie doit saisir le moment où il vient de remporter une victoire : aussitôt l'ennemi dispersé, qu'il marche sur l'état qui le soudoie ; s'il perd un instant il est perdu. Son maître se méfie déjà de lui, on lui prépare des résistances, peut-être un guet-apens et on le forcera de tenter un coup d'état, non pas pour s'élever, mais pour se défendre. Si le général n'aspire pas à la domination à l'instant même de la victoire, qu'il soit le plus humble des citoyens, qu'il se livre, qu'il se désarme, à ce prix seulement il pourra désarmer la méfiance. Par malheur, observe Machiavel, les généraux ne savent ni se décider à la rébellion, ni devenir humbles au moment de la victoire ; ils hésitent, ils manquent les occasions et on les accable. C'était là une critique des condottieri. La marche naturelle des idées politiques forçait Machiavel à donner un plus grand développement au second problème : l'art de s'assurer des généraux et de réussir par la guerre. On s'assure des généraux, dit-il, par l'ingratitude[1]; mais le seigneur ne réussit dans la guerre s'il ne s'arrache à l'art pitoyable de ruser avec les armées en se mettant à la tête d'une armée sûre par elle-même, c'est-à-dire nationale. Ici Machiavel oublie

[1] Disc. sur Tite-Live. l. 1, ch. 29, 30.

les guelfes, les gibelins, les républicains prêts à l'insurrection, il oublie que le seigneur issu du podestat n'est qu'un dictateur, il dédaigne cette prodigieuse manœuvre par laquelle le seigneur domine la liberté, les partis, les armées, et il évoque Sparte, Rome, la France, pour qu'on les imite. Machiavel trace toutes les conditions extérieures de la révolution militaire qui remplace les mercenaires par les citoyens. Il arme le citoyen, il lui donne la pique du Suisse, l'épée du Romain, l'artillerie, l'arquebuse, aucun détail n'est omis. Les ruses pour éviter le combat, les pouvoirs limités, les temporisations, tous les artifices du seigneur se trouvent remplacés par une tactique simple, hardie, empruntée à l'antiquité. Le secrétaire de Florence pense qu'une fois l'armée recrutée, équipée et confiée à un général, elle doit marcher comme les légions romaines. « Je soutiens, dit-il, que celui de nos souverains qui le premier adoptera le système que je propose fera incontestablement la loi à l'Italie. Il en sera de sa puissance comme de celle des Macédoniens sous Philippe. Ce prince avait appris d'Épaminondas à former et à discipliner une armée, et tandis que le reste de la Grèce languissait dans l'oisiveté, occupée uniquement à entendre réciter des comédies, il devint si puissant, grâce à ses institutions militaires, qu'il fut en état d'asservir la Grèce toute entière et de laisser à son fils les moyens de conquérir le monde[1]. »

L'art de garder les conquêtes achève l'art de réussir par la guerre. Il s'adresse, comme l'art de la

[1] Disc. sur l'art de la guerre. — Disc. sur Tite-Live, l. II, 33, III, 10.

guerre, en même temps aux républiques et aux seigneurs. Machiavel est indigné de leur impuissance ; leurs conquêtes sont incertaines, l'insurrection est toujours imminente, et Machiavel oppose à cette résistance guelfe et gibeline une force de répression toute antique pour que la conquête soit fixée. Broyer les factions, éteindre la race des anciens seigneurs, détruire les villes suspectes, en bâtir d'autres, *transplanter les populations comme des troupeaux*, imiter Philippe de Macédoine ou les Romains, voilà les règles qu'il donne. Les conquêtes florentines, vénitiennes, sans démolitions, sans colonies, fondées sur quelques forteresses ou sur la division des partis, laissent l'ennemi debout, riche, irrité, avec toutes les ressources de la rébellion. Il en résulte que la république s'affaiblit en même temps qu'elle grandit. Ici encore point de milieu ; il faut ou renoncer aux conquêtes ou les achever par la dévastation, il faut terrasser l'ennemi ou le combler de bienfaits, il faut que la république s'élève comme Rome sur les ruines d'Albe, ou qu'elle gagne les peuples par des bienfaits grands jusqu'à faire oublier l'indépendance [1]. Machiavel attaque-t-il, conseille-t-il les conquêtes ? Au point de vue abstrait, il traite l'art de conquérir comme celui de renoncer aux conquêtes ; au point de vue italien, il ne cesse de souhaiter une conquête une, inébranlable, pour que la nationalité de la Péninsule soit constituée et résiste à l'invasion de l'étranger. Aujourd'hui, dit-il, l'Italie est plus as-

[1] Disc. sur Tite-Live, liv. II, ch. 4, 10, 19, 23, 30, 33 ; l. III, ch. 27.— Hist. de Flor., liv. II.

servie que les Juifs, plus humiliée que les Perses, plus dispersée que les Athéniens; elle est sans chef, sans ordre, spoliée, déchirée, parcourue par les armées étrangères; cependant elle renferme les éléments de sa propre rédemption. Si les chefs manquent, les membres conservent la vigueur; si l'ordre manque, l'Italie est pleine de ressources; si elle est envahie, elle combat encore; si les sphères semblent annoncer sa dernière ruine, de nouveaux prodiges semblent annoncer sa prochaine résurrection. La mer s'est entr'ouverte; la manne est tombée; les pierres ont versé de l'eau; qu'un homme se lève donc; l'Italie, réunie par la conquête d'un seigneur ou d'une république dans la pensée de Machiavel, peut reproduire la grandeur des Etrusques et des Romains pour parcourir une troisième fois le cercle fatal de la vie politique [1].

On le voit: la législation de Machiavel se réduit au grand art de réussir; elle s'adresse aux individus, elle s'offre pour guide aux prophètes et aux pontifes, aux républicains et aux tyrans, aux condottieri et aux seigneurs. On ne la suit que lorsqu'on viole une loi, elle ne dirige que l'insurrection ou l'usurpation; en un mot, elle est le code de tous les coups d'état. Quel est le but que se propose Machiavel par cette législation? C'est de conquérir la vraie renaissance italienne qu'il conçoit comme la résurrection de l'héroïsme des Etrusques et des Romains. Dans ce but, il s'adresse aux chefs de l'Italie, il flétrit leurs tergiversations, et il demande sans cesse la décision, la

[1] Prince, chap. dernier.— Disc. sur Tite-Live, liv. III, ch. 1.

promptitude, l'audace, et tous les caractères extérieurs d'une foi romaine ou française. Son caractère à lui est d'être l'anti-Machiavel de son temps. Quelle est la valeur de son art de réussir ? Absolument nulle. Machiavel manque le but qu'il se propose. Son enseignement est individuel, et l'individu ne peut rien s'il ne représente pas les idées de la masse ; il ne peut pas se créer, il est créé par son siècle. Machiavel enseigne la prudence personnelle, et la prudence n'est qu'une illumination soudaine de l'instinct ; il n'y a pas l'art d'être adroit, on n'enseigne pas la présence d'esprit. Que veut apprendre Machiavel à l'individu? Il veut lui apprendre à fonder une république, à fonder une seigneurie, à inventer une religion, à créer une armée ; toutes choses hors de la portée des individus, institutions qu'on ne délibère pas, œuvres providentielles que personne ne peut improviser. Quelles sont les ressources de cette législation du succès? Toutes extérieures, toutes matérielles, toutes insuffisantes : Machiavel veut des nations, des armées, des religions, et il reste toujours étranger au droit, à la foi, aux principes créateurs qui disposent de la civilisation. Il sent lui-même toute son impuissance. Admirable observateur, il saisit par les faits extérieurs la force occulte du droit qui paralyse son art. Il sent que cette force du droit, qu'il appelle toujours la fortune, lui fausse les hommes, qu'elle les enhardit, qu'elle les décourage, qu'elle crée, qu'elle tue les héros, suivant qu'ils servent ou qu'ils nuisent au succès prédestiné par les sphères. La fortune, dit-il, va choisir les hommes qui poussent à sa roue. Il y en a qu'elle sacrifie, et elle leur impose toutes

les fautes nécessaires pour arriver à une catastrophe[1]. L'art du secrétaire de Florence est donc inutile : la critique de la renaissance qui en découle n'est guère plus utile. Les guelfes et les gibelins ne pouvaient être des praticiens et des plébéïens; chaque état d'Italie ne pouvait être plus fort que le système italien des guelfes et des gibelins, du pape et de l'empereur. En demandant aux seigneurs d'être rois, de se battre avec des armées nationales, de garder les conquêtes par des colonies, de résister au St.-Siége par des fables nouvelles, Machiavel demande aux seigneurs un droit, une foi qu'ils n'ont pas; il les critique en pure perte. Veut-il concevoir la vraie renaissance? Pour arracher une nouvelle Italie à l'anarchie de son temps, il s'adresse en même temps aux républicains et aux tyrans, aux condottieri et aux seigneurs, et en faisant appel aux ambitions les plus contradictoires, il perpétue l'anarchie. A-t-il le droit de flétrir l'incertitude et l'hésitation de ses contemporains? Non. C'est l'égoïsme du succès qui ne sait pas trouver une décision; l'intérêt varie, il est livré à la sophistique des accidents, à chaque instant il peut se développer par des projets contradictoires, et l'homme qui est placé entre le prince et la république avec la seule règle de l'égoïsme et le but unique du succès ne trouvera jamais l'audace d'une décision définitive. Enfin cet art de réussir impose à l'individu d'être libérateur ou tyran, de caresser ou de tuer, d'être bienfaisant ou sanguinaire, comme si nous pouvions choisir notre nature, nos passions et

[1] Cf. Prince, ch. 25. — Disc. sur Tite-Live, liv. II, ch. 29.

nos idées, et comme si notre rôle dans le monde n'était pas la conséquence logique d'une donnée primitive qui rend impossibles les rôles opposés. Machiavel a voulu tracer le grand art de réussir : telle était son intention, il le déclare, il s'avoue inutile dès qu'il ne s'agit plus de violer la loi [1] ; et Machiavel a complètement échoué. Il y a une chose à laquelle il ne songeait point, un but qu'il ne prévoyait pas, et c'est ce but qu'il atteint. Le grand art de Machiavel est essentiellement secret. Divulguons-le : Il est individuel ; brisons ce symbole de l'individu, remplaçons les individus par les principes, et Machiavel aurait tracé la théorie de tous les principes qui parviennent, je veux dire de toutes les révolutions qui s'accomplissent dans le monde. Machiavel dit de caresser ou de tuer ; perfidie inepte si elle est individuelle, et c'est l'art providentiel par lequel tous les principes trompent leurs ennemis. Le christianisme se déclare inoffensif; on égorge ses légions sans qu'elles bougent; dans son humilité il se prosterne devant César, et quand il est fort, il tue le paganisme et il veut disposer de la couronne de César. La réformation se déclare d'abord orthodoxe, elle veut être absoute par le pape, et une fois sûre d'elle-même, elle déclare que le pape c'est l'antechrist. Vers la moitié du XVIIIe siècle, la révolution hantait les cours, elle caressait, quelques années plus tard elle tuait. Si les principes ne débutaient pas par caresser, on les tuerait, aucune révolution n'aurait été possible dans le monde. Le précepte d'inventer des fables re-

[1] Prince, ch. 2.

ligieuses, de s'armer, est absurde et comique s'il s'adresse à Jésus-Christ, aux pontifes, aux prophètes; que la fable, que cette poésie de la foi soit en mouvement, elle ne réussira que lorsqu'elle sera assez forte pour soulever les peuples et défendre les prophètes par l'insurrection des croyans. Peut-on suivre ce précepte d'être républicain ou tyran? Non; et pourtant les principes ne conduisent à la gloire que par les deux voies de Brutus ou de César, de Cromwel ou de Richelieu. Ces idées de tuer les fils de Brutus ou Brutus, de détruire les villes, de transplanter les populations, révoltent dans leur nudité individuelle. Brisons toujours le symbole de l'individu, et toutes les grandes révolutions ne sont réellement des faits accomplis que lorsqu'elles ont déplacé les centres, les richesses, les hommes, et enterré jusqu'au dernier les ennemis qu'elle avait reçu la mission de combattre. Machiavel a donc manqué l'art de réussir, et il a révélé l'art des révolutions; il n'enseigne pas à se rébeller et il trace l'art providentiel de tous les principes. Machiavel le tenait secret, divulguons-le : et ici encore Machiavel réussira à son insu. En niant le droit, nous le répétons, il fait table rase de tous les droits, de toutes les traditions, de toutes les autorités; en évoquant l'antiquité, il frappe au cœur le moyen-âge; en expliquant les pontifes par la théorie du succès, il force la papauté à accepter la loi universelle qui s'applique à tous les grands pontifes. Machiavel livre ainsi au libre examen tous les faits accomplis du moyen-âge, et sanctifiés par l'Église, il lui livre Moïse et la Bible elle-même, comme si elle avait été écrite par Tite-

Live. Loin d'attaquer l'ancienne foi, le secrétaire de Florence voulait la défendre : il donne au tyran des sicaires, des armées ; il recommande l'hypocrisie au pontife, l'imposture au prophète et, dans son effrayante sincérité, il déchire les voiles du temple, il dénonce les sicaires, les bastilles, l'hypocrisie, le mensonge ; il est l'auteur d'une profanation qu'on ne peut oublier, que son génie immortalise dans ses livres, et qui pousse l'Europe vers sa véritable renaissance.

CHAPITRE III.

MACHIAVEL HISTORIEN.

Dans son histoire de Florence, Machiavel est naturellement l'homme de son système ; il méconnaît sa patrie faute d'en comprendre les principes. Quels étaient les éléments de l'histoire de Florence? Evidemment ce n'étaient que les quatre éléments du droit italien : la papauté, l'empire, les guelfes et les gibelins. Or, pour Machiavel, ces quatre principes se réduisent à quatre faits. D'après lui, le pape n'est que le seigneur de Rome, l'empereur n'est qu'une puissance étrangère, les guelfes et les gibelins sont des factions folles et capricieuses dont il ne suit les luttes que malgré lui. Les principes écartés, il tombe dans une sorte de plan classique tracé par les idées greco-romaines. La Toscane impériale du moyen-âge est oubliée comme une terre conquise : la domination des marquis de Toscane qui avaient visé à la royauté italienne s'évanouit chez Machiavel sans que l'on sache comment. Dans son histoire, Florence surgit de la terre tout armée comme une ville grecque des temps fabuleux de Cadmus. Acceptons ce point de départ. Le drame s'ouvre en 1215, avec la lutte des guelfes

et des gibelins. Quelle est, d'après Machiavel, l'origine des deux partis? C'est une querelle entre deux familles, les Uberti et les Buondelmonti, à propos d'un mariage : *La guerre entre les deux familles*, ce sont ses paroles, *devenue publique, se prolongea à cause des tours qui protégeaient chaque palais.* D'où viennent ces tours? Elles supposent déjà la guerre. Pourquoi cette guerre terrible, séculaire, à propos d'une querelle de ménage? Machiavel ne le dit pas. Quels sont les projets, les idées des deux partis? Nouveau silence. Pour Machiavel, ce sont là les fils de Cadmus partagés en deux camps, ce n'est là qu'une scission qui éclate au sein même de la noblesse de Florence. Les deux partis cherchent des alliances; l'un se range du côté du pape, l'autre du côté de l'empereur, et c'est ainsi que les factions se perpétuent. L'erreur ne saurait être plus profonde. Ouvrons les chroniqueurs de Florence; choisissons le plus grossier de tous. Ricordano Malaspina, dans sa naïveté, revient vingt fois sur l'origine de Florence pour dénombrer une à une toutes les familles qui sont venues successivement agrandir la ville libre. Parmi elles figurent les Uberti, que le chroniqueur fait descendre de Jules César, les Lamberti, leurs alliés, qui descendent de Troie et qui enterrent encore leurs morts avec des chevaux de métal. Malaspina dénombre tous les châteaux que la ville conquiert à partir de 1107; à chaque château qui tombe, c'est une famille féodale qui arrive à la ville et doit bâtir son palais. Bref, Florence se compose d'une foule de seigneurs qu'elle dépossède. En 1170, quarante-cinq ans avant la lutte dont parle Machiavel, « ceux de la maison des Uberti, dit Ma-

laspina, qui étaient les plus puissants et les plus grands citoyens de Florence, avec leurs partisans nobles et populaires, commencèrent à guerroyer contre les consuls qui étaient seigneurs et directeurs de la commune de Florence. » La guerre, d'après Malaspina, dure plus de deux ans ; elle est meurtrière, violente, ruineuse ; l'habitude du combat se développe à tel point « qu'un jour, dit Malaspina, on se battait, et le jour suivant les combattants mangeaient et buvaient ensemble en causant de la valeur qu'ils avaient déployée les uns et les autres dans les batailles de la veille. » Voilà donc deux partis nettement dessinés dès 1170 : d'un côté figurent les Uberti, de l'autre les consuls ; c'est là donc la guerre des châteaux et de la commune transportée au sein même de Florence. Quatorze ans plus tard, Frédéric Barberousse arrive sous Florence. Que fait-il ? Il soutient les nobles qui se prétendent dépossédés par la commune. La guerre de 1215, entre les Uberti et les Buondelmonti, n'est donc qu'une vieille guerre qui se ranime à propos d'un mariage. Quels sont les deux partis ? Suivons toujours Malaspina, qui est très ignorant, mais qui nomme les familles ; d'un côté il y a les Baldi, les Frescobaldi, les Mozzi, les Cerchi, des marchands, des familles nouvelles, évidemment les hommes de la commune ; d'un autre côté, on trouve les Lamberti, les plus grands noms, surtout les Uberti, qui descendent de César. C'était donc ici le grand combat de la commune et des châteaux, de la bourgeoisie et de la noblesse, du commerce et de la féodalité. La lutte avait éclaté en 1170, au fort de la ligue lombarde ; elle se renouvelait depuis 1215, en

présence du dernier empereur de la maison de Souabe ; elle était donc la grande lutte de la commune pontificale et de la féodalité impériale. La guerre des Uberti et des Buondelmonti se répétait à Verone par les Montecchi et les Sanbonifazio, à Vicence par les Maltraversi et les Vivaresi, à Milan par les Visconti et les Torriani ; à Sienne, à Pise, dans toutes les villes, les deux partis étaient aux prises, et partout les tragédies domestiques se mêlaient à la marche des événements pour envenimer la guerre italienne. Machiavel a donc pris l'épisode d'une guerre universelle pour une guerre isolée ; il n'a vu dans le combat des castes qu'un échange de vengeances domestiques, il a transformé une guerre sociale en une guerre de factieux, il a substitué deux alliances accidentelles aux deux principes de la papauté et de l'empire.

En suivant les diverses phases de la lutte, Machiavel ne manque pas de reproduire son erreur. Les gibelins sont expulsés en 1279, désormais Florence est absolument guelfe ; cependant, vers 1300, une nouvelle sédition éclate parmi les guelfes, la ville se divise en deux partis : les blancs et les noirs. C'est là un nouveau drame qui commence et qui doit finir à son tour par l'expulsion de tous les blancs. Quelle est l'origine de la nouvelle lutte? D'après Machiavel on la doit au hasard. Deux familles de Pistoïe, les Panciatichi et les Cancellieri, se querellent à propos d'une injure, la ville se divise en deux partis : les blancs et les noirs ; ce sont de tous côtés des pillages, des incendies, des coups de poignard. Florence appelée, intervient pour étouffer la sédition et bientôt elle voit éclater dans son sein la

sédition qu'elle voulait apaiser chez ses voisins. Ainsi, suivant Machiavel, en 1215 les Uberti et les Buondelmonti jettent au hasard la discorde dans la ville qui devient moitié guelfe, moitié gibeline ; en 1300 les Panciatichi et les Cancellieri de Pistoïe, bouleversent de nouveau la république en divisant au hasard les guelfes en deux partis : les blancs et les noirs. Prenons les chroniqueurs contemporains, l'auteur anonyme de la chronique de Pistoïe de 1300 à 1348 et Dino Compagni, l'auteur d'une chronique florentine ; les prétendus accidents seront remplacés par le développement logique de la guerre sociale. D'après l'anonyme de Pistoïe les Panciatichi et les Cancellieri n'étaient que les gibelins et les guelfes, sous la dénomination nouvelle des blancs et des noirs. Là-dessus point de doute. La sédition de 1300 éclatait à propos d'une vengeance ; au fond elle n'était que la continuation d'une guerre ancienne· Pourquoi Florence, entièrement guelfe depuis 1279, se laisse-t-elle diviser de nouveau par les vieux partis de Pistoïe? Interrogeons le chroniqueur florentin. Il nous apprend que si Florence avait expulsé les gibelins, ses guelfes se ralliaient autour de deux centres distincts, le gouvernement et le parti proprement dit. Le gouvernement traitait les affaires avec une sorte de neutralité administrative ; le parti officiellement organisé avec son assemblée et ses capitaines avait le droit de poursuivre tout gibelin, fût-il dans le gouvernement. Il y avait donc des guelfes modérés et des guelfes zélés, des guelfes suspects et des guelfes sûrs : les premiers regrettaient la noblesse, les seconds tenaient à la bourgeoisie. La séparation offi-

cielle du gouvernement et du parti organisait le combat. Deux familles rivales, les Cerchi et les Donati, primaient sur toutes les autres et elles devaient figurer naturellement à la tête des deux partis. A l'époque de la sédition de Pistoïe, les Cerchi donnent l'hospitalité aux Panciatichi gibelins, les Donati accueillent les Cancellieri guelfes, et à la suite des Cerchi et des Donati la ville se divise en deux camps : les blancs et les noirs. Les guelfes modérés, suspects ou hypocrites, se rallient autour des Cerchi, sous le nom de blancs ; car le nom de gibelin était proscrit : les guelfes purs se rallient autour des Donati avec le nom de noirs : l'ancienne guerre continue à moitié masquée par de nouvelles dénominations ; c'est toujours la guerre des nobles et des bourgeois. Voulons-nous la suivre ? Consultons toujours Dino Compagni. « Les chefs des blancs, les Cerchi, dit le chroniqueur, étaient des hommes de basse extraction, mais bons marchands, très riches ; ils s'habillaient très bien, ils avaient de nombreux valets, des chevaux, une grande tenue. Quelques-uns d'entre eux avaient acheté le palais des Conti-Guidi et des Donati. » Voilà les bourgeois gentilshommes. « Leurs adversaires, les Donati, poursuit Dino Compagni, à la tête des noirs, étaient plus nobles et moins riches. » Voilà une noblesse républicaine par jalousie et par haine. Il va sans dire que les Cerchi dédaignent les Donati. Les nouveaux gentilshommes ne veulent pas être bourgeois ; ils ne se rendent pas à l'assemblée guelfe. Quels sont leurs amis ? Ils cherchent à s'attacher les hommes du gouvernement (*reggenti*), ils favorisent le bas peuple (*popolo minuto*), ils se rappro-

chent des gibelins proscrits. Enfin ils comptent des partisans à Pise, à Arezzo, deux villes gibelines. On conçoit la méfiance des guelfes, l'indignation de la bourgeoisie, les Donati ne manquent pas de paraître à l'assemblée du parti : le bruit court déjà que les Cerchi sont gibelins. Que font-ils? Dino nous apprend que les Cerchi acceptent l'accusation pour étendre leur influence. « Les guelfes, disent-ils, nous craindront beaucoup plus en nous croyant les alliés des gibelins et les gibelins nous aimeront encore plus en espérant notre appui. » Les blancs étaient donc des guelfes en défection, des néo-gibelins, des bourgeois qui reconstruisaient à leur profit la noblesse impériale. Ce n'était donc pas le hasard qui créait des troubles à Florence, c'était une réaction contre la victoire guelfe de 1279, c'étaient l'espérance des gibelins, l'insolence des parvenus : elles alarmaient les vrais guelfes et à partir de 1300 la bourgeoisie poursuivait son combat. Elle fut impitoyable ; elle dût l'être ; toujours trompée par l'intrigue gibeline, toujours menacée par les réactions, en 1302 elle expulsait les blancs par milliers en rasant les tours, en brûlant les palais : plus tard la réaction reparaissait sous une nouvelle forme, et la bourgeoisie en 1343 expulsait une dernière fois les gibelins en réduisant les plus grandes familles à l'extrémité de labourer la terre pour vivre.

L'erreur sur les guelfes et les gibelins est si grande que Machiavel lui-même ne peut lui rester fidèle. Les faits parlaient trop haut, le mouvement social qui triomphait par les grandes expulsions des gibelins enfantait des institutions dont le sens était beaucoup

trop frappant. Quand les guelfes chassèrent les gibelins en 1279, ils organisèrent le pouvoir des corporations des arts et métiers, et *ce pouvoir*, dit Machiavel, *fut dans la suite la ruine des nobles, depuis exclus des emplois, et enfin vaincus et dispersés.* Dans la suite, Machiavel ne manque pas de nous montrer l'action des corporations : il ne se trompe pas sur les faits, il se rectifie, ce n'est plus le hasard des querelles domestiques qui explique la marche des événements. Malheureusement la rectification s'exagère par une erreur opposée. L'historien substitue le peuple aux guelfes, les patriciens aux gibelins, il remplace le système italien par le système classique, les noms mêmes de guelfes et de gibelins disparaissent de l'histoire, comme si Florence n'était plus qu'une ville grecque ou romaine. Il en résulte qu'en assistant au triomphe de la bourgeoisie de Florence, au moment où elle expulse tous les grands en 1343, Machiavel ne dit pas un mot du parti guelfe. Le gouvernement, les alliances étaient guelfes, et il n'est question que du peuple ; le triomphe de la bourgeoisie détruit la noblesse impériale, et il n'est question que de la déroute des grands. L'ancien système militaire de Florence s'écroule, toutes les traditions chevaleresques de l'empire disparaissent, et Machiavel se borne à ce mot : *Florence*, dit-il, *se dépouilla non seulement d'armes, mais de toute générosité* ; cette phrase abstraite est la seule qui indique la plus profonde des révolutions morales qui s'accomplissent à Florence.

Le système classique substitué au système italien, falsifie chez Machiavel la troisième période de l'histoire de Florence. Cette période se développe par la

lutte des Ricci et des Albizzi, et elle aboutit au terrible soulèvement des Ciompi, les plébéïens de Florence. Pourquoi Florence unie par l'expulsion des gibelins et des blancs se divise-t-elle de nouveau en deux camps ? D'après Machiavel, c'est à cause des Ricci et des Albizzi, ce sont là, dit-il, des *familles fatales*, comme les Uberti et les Buondelmonti, comme les Cerchi et les Donati. Elles sont nées pour la ruine de la république, la fortune les met aux prises et la guerre éclate comme la conséquence d'une *humeur* maladive de la république [1]. Pourquoi cette guerre aboutit-elle au soulèvement des plébéïens ? Machiavel, tout en se perdant dans les détails, veut bien nous montrer que la guerre des Ricci et des Albizzi devient la guerre des patriciens et du peuple. Or, suivant lui, les patriciens, pour se fortifier, s'avisent de soulever la plèbe contre le peuple, la plèbe s'insurge, et quand on veut la contenir, l'insurrection plébéïenne marche toute seule contre la bourgeoisie républicaine, au grand effroi de la noblesse. Voilà l'explication de Machiavel ; les faits sont vrais, les principes sont méconnus ; le système italien est oublié pour cette distinction classique des patriciens, du peuple et des plébéïens. La guerre entre les Ricci et les Albizzi se déclare-t-elle au hasard? Nullement. Bien que la république fût guelfe [2], bien qu'elle fût épurée par les expulsions de 1279, de 1302 et de 1343, Florence était toujours organisée pour la guerre des deux partis italiens. La division était fixée par

[1] Egli è dato di sopra (Cacciocchè nelle cose umane non sia nulla di perpetuo e di quieto) che in tutte le republiche siano famiglie fatali le quali naschino per la ruina di quelle. (Hist. de Flor., liv. III.)

ses institutions, il y avait toujours d'un côté le gouvernement, de l'autre l'assemblée guelfe avec ses capitaines; d'un côté les guelfes timides ou hypocrites, de l'autre les guelfes zélés ou attachés à la bourgeoisie. Si les vicissitudes ou les haines domestiques séparaient les deux grandes familles les Ricci et les Albizzi, le gouvernement et l'assemblée guelfe exploitaient la division au profit de deux principes. Les Ricci s'attachèrent donc au gouvernement, les Albizzi à l'assemblée du parti guelfe: en apparence, le gouvernement et l'assemblée, les Ricci et les Albizzi étaient également guelfes. Qui ne l'était pas? Au fond, le moindre froissement entre le gouvernement et l'assemblée suffisait pour ranimer les gibelins. Les occasions de mésintelligence ne manquèrent pas. Florence mêlée aux guerres d'Italie dut prendre part à la lutte des Visconti contre le Saint-Siége; le gouvernement de Florence appuya les Visconti, il se trouva l'allié de tous les gibelins de la haute Italie, il dut braver la colère pontificale et l'indignation de tous les guelfes italiens. De là l'opposition violente de l'assemblée guelfe, de ses capitaines, surtout des Albizzi, contre un gouvernement qui s'alliait avec tous les gibelins. De leur côté, les Ricci devaient résister pour mieux lutter contre une proscription imminente, ils s'engagèrent de plus en plus dans le parti gibelin. Successivement le parti des Ricci, parti de nobles, toujours trop faible, dut chercher de nouveaux alliés : où pouvait-on en trouver? il ne restait plus qu'à soulever la plèbe contre la bourgeoisie guelfe et républicaine. Machiavel nous peint l'insurrection plébéienne d'après ses

idées classiques ; il nous la montre comme une révolte d'esclaves ; les plébéïens pillent, tuent, ils effraient les nobles comme les bourgeois ; les deux partis se rapprochent pour tourner leurs forces contre la plèbe ; mais les plébéiens ont paru sur la scène et ils y restent. Que veulent-ils, d'après l'historien ? « Vous nous opprimez, disent-ils, à tous les riches, nobles et bourgeois ; vous exercez la tyrannie de l'argent ; sachez que nous sommes vos égaux. Vous nous préparez des tortures, vous vous entendez tous pour nous punir de notre rébellion ; mais nous la poursuivrons, et le succès nous justifiera : vous nous accusez de meurtre et de pillage ; mais, à votre tour, n'avez-vous pas débuté par la guerre et par l'usurpation ? » Les plébéïens réclamaient une influence dans le gouvernement, un délai pour payer leurs dettes et la suppression des intérêts de la dette publique. Tel fut le premier acte des plébéïens, d'après Machiavel. Je ne contesterai aucun fait, pas même la harangue classique des insurgés ; je conteste le sens antique de l'insurrection. Machiavel devait l'expliquer par le système italien. C'étaient des nobles qui donnaient la première impulsion aux plébéïens ; dans le désordre même de l'insurrection, les plébéïens réclamaient l'amnistie des nobles, ils les appelaient au gouvernement, ils créaient chevaliers leurs amis. Depuis les plébéïens, contenus par leur propre chef Michel Lando, étouffés au bout de trois ans par la bourgeoisie guelfe qui exila jusqu'à Michel Lando, comptèrent encore dans la république comme un parti redoutable, et ils ne se lassèrent pas d'attaquer le gouvernement guelfe en com-

battant toujours à côté des nobles. L'insurrection plébéïenne fut donc gibeline ou néo-gibeline, comme elle aurait été aux anciens temps où la plèbe et la noblesse étaient toujours unies contre la bourgeoisie. Il n'y avait cette fois que cette différence, que les nobles étaient affaiblis, les plébéïens fortifiés par la marche des révolutions florentines.

Nous venons de voir comment Machiavel assiste avec les idées de la renaissance aux luttes des Uberti et des Buondelmonti, des Cerchi et des Donati, des Ricci et des Albizzi. La dernière époque de l'histoire de Florence est remplie toute entière par la lutte de la république et du tyran. Ici Machiavel achève son œuvre toujours guidé par son idée classique. De là une nouvelle méprise, et la plus forte, qui nous dérobe la solution dernière de l'histoire de Florence. La république se fondait exclusivement sur la bourgeoisie guelfe, c'est là qu'elle trouvait l'égalité; elle ne pouvait sortir de la tradition guelfe sans périr. Quels devaient être donc les ennemis de la république? On ne pouvait les trouver que dans les classes hostiles à la bourgeoisie et précisément dans ces nobles qu'elle opprimait et dans cette plèbe qu'elle étouffait. Les deux classes agissaient d'après l'impulsion gibeline. Le citoyen qui les réunirait en les dirigeant devait se transformer peu à peu en un seigneur gibelin. C'est ce qui arriva. Le premier citoyen suspect fut Corso Donati, un ancien noble qui s'alliait en 1308 avec le tyran gibelin de Pise. Le premier tyran fut le duc d'Athènes: en 1342 il amnistiait les grands proscrits par les guelfes; il protégeait, il armait la plèbe, il s'alliait avec Pise et Arezzo, deux

villes gibelines, et c'est ainsi qu'il s'élevait : il était renversé par les guelfes. Plus tard, au milieu des révolutions plébéïennes, se présentent les Médicis : voilà les tyrans qui triomphent. Quel est leur parti? Ils paraissent à côté des Ricci, amis des Visconti, ennemis du Saint-Siége, surtout ennemis mortels des Albizzi, les hommes de l'assemblée guelfe. Trois Médicis se succèdent : Silvestre, Jean, Côme ; ce sont tous des citoyens riches, généreux, magnanimes, dangereux, plébéïens de cœur, gibelins de tendance, guelfes de nom ; tout le monde l'était. Côme de Médicis est suspect, les guelfes sont faibles, ils ne l'attaquent pas pour ajourner son triomphe : enfin un Albizzi, toujours à la tête des guelfes, se décide à l'exiler ; il réussit ; mais au bout de quelque temps Côme rentre, il proscrit les guelfes, et c'en est fait de la république : elle est soumise à une famille gibeline. Machiavel ne parle que de la république et du tyran ; il ne s'aperçoit pas que Florence est emportée par le mouvement gibelin ; ce nom même de guelfes, attaqués, vaincus, proscrits et voués à la mort, devait lui rappeler, au moins par antithèse, le nom des gibelins, et à cet égard le silence de Machiavel est absolu. La tradition gibeline explique une partie de la diplomatie des Médicis ; cette partie est omise dans l'histoire de Machiavel. Bien plus, les Médicis, chassés par le mouvement guelfe et français de 1494, invoquent l'appui de toutes les forces gibelines ; ils embrassent ouvertement le parti impérial des Colonna, des Aragonais, des Sforza ; l'histoire de Florence marche rapidement vers la restauration impériale par la famille des Médicis. Le secrétaire de Florence était

à la fois spectateur et victime de ce dénoûment ; il écrivait son histoire par commande des Médicis restaurés à Florence par l'alliance impériale de Jules II et de Maximilien I[er]. Sept ans après sa mort, les Médicis se déclaraient feudataires de l'empire pour mieux se rassurer contre les protestations guelfes. Malgré tout, le sens et la solution de l'histoire de son pays se dérobent entièrement à Machiavel : l'erreur qui plane sur le commencement, cette première méprise sur les Uberti et les Buondelmonti se reproduit à la fin, après avoir faussé l'histoire toute entière [1]. Partout Machiavel est captif de son idée classique et absorbé par cette renaissance, région factice de seigneurs, de littérateurs et de savants qui ne voulaient être ni guelfes ni gibelins, ni pontificaux ni impériaux.

L'abstraction greco-romaine qui envahit le récit du secrétaire de Florence fait main-basse sur la poésie des événements et sur tous ces sentiments qui se manifestent dans les actions extérieures pour révéler la vie des peuples. Que deviennent chez Machiavel les détails les plus pittoresques des chroniqueurs? Ils disparaissent effacés par une parole classique. Que devient cette fierté gibeline, si outrecuidante dans la divine comédie, si profondément indignée contre l'usure des bourgeois, contre le manant qui parvient, contre le marchand qui gouverne? Elle disparaît absorbée par ce mot unique et très vague d'*insolence.* Ces scènes de désordre et d'anarchie, si saisissantes chez les Villani et chez Dino Compagni, sont à leur

[1] Il est vrai que l'histoire de Florence finit en 1494; mais n'avons-nous pas le droit de la compléter par les fragments et les écrits de Machiavel lui-même ?

tour remplacées par des indications toutes politiques. La théorie du succès achève de dessécher le récit par des réflexions sataniques et pourtant dépourvues d'ironie. Chez Machiavel, l'assassinat lui-même ôte la réputation, non pas à l'assassin, à la victime [1]. La théorie même du succès ne peut pas tenir dans cette région abstraite où tous les vrais sentiments ont péri. Que pouvons-nous sans le droit? Qu'est-ce que l'adresse sans l'inspiration? Qu'on supprime le sentiment, l'homme est mutilé; on sera forcé de le compléter en imputant à l'intelligence personnelle tout ce que l'on ôte à l'inspiration. Dès-lors les actions les plus simples se transformeront en traits de génie; les combats désespérés, les sacrifices des martyrs deviendront des actes de folie. C'est ce qui arrive chez Machiavel; jamais il ne comprend la fraternité des guelfes ni celle des gibelins, jamais il ne comprend la haine implacable qui sépare les deux sectes. Laurent de Médicis, en butte aux hostilités guelfes, menacé par Venise, par Rome, se rend auprès du roi aragonais de Naples, son ennemi, pour lui proposer une alliance. Il risque sa vie pour tenter la fortune, il réussit; c'est là du génie pour Machiavel; c'est là, pour nous, l'acte naturel d'un gibelin qui s'adresse à un gibelin. Subjugué par sa propre théorie du succès, Machiavel finit par perdre la pensée de sa propre histoire. Il devait être républicain ou monarchique; l'intérêt de la logique, l'intérêt même de l'art lui imposait d'écrire en citoyen ou en sujet. Il suit aveuglément le succès. Au XIV[e]. siècle il sacrifie les Do-

[1] Hist. de Florence, liv. III. Mort de Braccio d'Anghiari.

nati, le duc d'Athènes, les faibles tyrans, à la république qui triomphe. Au XVᵉ. siècle, il sacrifie les Pazzi, les républicains malheureux, au tyran qui réussit. Après avoir débuté par célébrer la liberté des premiers temps de Florence, Machiavel ne peut aboutir aux Médicis que par une lâcheté. Il blessait en même temps les Médicis et les républicains; il manquait son but en ne visant qu'au succès. Enfin, par un phénomène inexplicable, l'idée gréco-romaine, qui réclame dans toutes les théories de Machiavel la vraie renaissance de l'Italie par l'unité, soit républicaine, soit monarchique, le succès national qu'il poursuit partout se trouve absolument oublié dans l'histoire de Florence. Deux livres entiers sont consacrés aux affaires générales de l'Italie; il y avait là les Visconti, une puissance nouvelle avec laquelle l'Italie pouvait renaître comme nation. En vrais héros de la renaissance, dès le XIVᵉ. siècle, les Visconti s'étaient déclarés papes et empereurs dans leurs états : pendant un siècle, ils avaient poursuivi le but de la royauté italienne; jamais ils n'ont cessé de reproduire le type du tyran sous les formes les plus grandes. La vipère des Visconti s'avançait toujours vers Rome, la Toscane était dans la terreur, toute la haute Italie avait cédé. Si on demande des crimes utiles, il faut célébrer les Visconti; si on demande l'unité, ils l'ont proposée; si on demande l'irréligion, ils ont été à la tête de tous les ennemis de la papauté; si on demande l'indépendance, ils ont battu l'empereur par les armes, après l'avoir exploité par la ruse. Eh bien! devant la réalité Machiavel oublie les héros de ses théories; pas un mot chez lui qui rappelle le rôle des Vis-

conti. Les historiens florentins qui l'ont précédé, Leonardo d'Arezzo et Poggio qu'il suit, lui sont infiniment supérieurs lorsqu'ils expliquent les Visconti en présence de l'Italie en lutte avec Rome.

Machiavel a manqué le but qu'il se proposait : historien il a faussé l'histoire, il n'a pas compris les luttes des guelfes et des gibelins, ni les luttes du prince et de la république, et cette critique que je pourrais continuer doit être dédaignée, quand on pense que Machiavel atteint par l'histoire un but très supérieur à sa propre prévision et mille fois plus grand que ne l'était l'intérêt de la narration. C'est qu'il donne les conditions historiques de la vraie renaissance italienne. Le principe de cette révolution manque à Machiavel ; dans sa fatale ignorance, il ne peut même combattre les obstacles qui l'empêchent de se réaliser : toutefois il est maître de la théorie des faits extérieurs], et le génie ingouvernable de la vérité le pousse vers le passé pour qu'il révèle la démolition nécessaire pour fonder la nationalité italienne. Ici Machiavel devient prophète tout en se croyant observateur du passé. En remontant d'âge en âge, il rencontre d'abord les guelfes et les gibelins, deux castes ni républicaines ni nationales qu'il méprise en historien, parce qu'en politique il veut les immoler par les moyens antiques de la colonisation et du massacre. Plus loin, au cœur du moyen-âge, il découvre l'église et l'empire qui veillent sur l'Italie. Pour lui le droit de Charlemagne n'est qu'un fait, ce fait c'est la conquête et ce mot de conquête donne déjà le droit de s'insurger. L'église a sanctifié l'empire ; d'après Machiavel c'est là l'œuvre de la perfidie au service

de la conquête. Pour la première fois il dit aux Italiens que les papes trahissent la nationalité, que la gloire de l'Église c'est la honte de l'Italie. Le pape veut conquérir la Péninsule et il est désarmé ; le pape veut combattre toute seigneurie qui aboutit à l'unité italienne, et les forces lui manquent. Il appelle donc l'étranger ; il a appelé les Franks contre les Lombards, il a appelé les Allemands contre les Béranger, et depuis il n'a cessé d'invoquer la conquête étrangère et de perpétuer la servitude italienne. Les coups frappés sur l'empire et sur l'église retentissent plus loin : après avoir brisé le pacte de l'empire et de l'église, Machiavel brise la loi de César et du Christ. Quel est son jugement sur la domination des Césars ? Il l'admire en homme comme le plus grand des succès, il l'exècre en Italien comme la dévastation la plus grande de toutes les libertés du monde ancien. Sa haine éclate quand il parle de César [1]. Devant le génie de la domination universelle, le secrétaire de Florence oublie l'art de réussir ; il ne se souvient que d'être Italien, Toscan, fils du grand interrègne, et il maudit tous les Césars dans le premier des empereurs. Enfin que pense Machiavel de la religion chrétienne ? Elle n'est pour lui que la sanction de la conquête universelle. Rome a détruit toutes les patries, et le Christ a prêché l'humilité du servage ; Rome a tué toutes les gloires antiques et le Christ a placé le souverain bien dans l'abjection ; Rome a enseveli tous les héros de l'antiquité sous les ruines de leurs villes et le Christ a parlé du ciel pour qu'on renonçât à la

[1] Disc. sur Tite-Live, l. I, ch. 10.

terre. S'il s'agit de combattre, l'église abhorre le sang; s'il s'agit de coloniser, l'église proscrit la violence; s'il faut venger la liberté, l'église impose le pardon; le christianisme a paralysé l'art de régner; par le Christ, *le monde est devenu efféminé, le Ciel s'est désarmé.* Machiavel regrette donc le paganisme; il voudrait ressusciter l'antique religion de la patrie pour renverser l'église, cet éternel obstacle à la vraie renaissance [1]. L'empire romain, la religion du Christ, l'empire d'Occident, l'église catholique, voilà, d'après Machiavel, les quatre pierres que l'Italie doit soulever pour sortir de son tombeau. En se croyant simple historien, Machiavel a tracé une utopie; il nous dit que l'Italie a été faite telle qu'elle est par le monde ancien et par le monde moderne, et il nous déclare à son insu qu'on ne peut toucher à l'Italie sans toucher au monde. Pouvait-il s'arrêter aux Sforza ou aux Visconti? Ne s'égarait-il pas lui-même en chargeant un chef de réaliser l'immense révolution? Il fallait surpasser les atrocités du monde antique, il fallait réclamer des hécatombes de victimes; les guelfes et les gibelins, l'église, l'empire, les nobles, les prêtres, tout devait périr. Un chef ne pouvait rien, les hommes étaient impuissants; les principes, au contraire, se chargent naturellement de l'immense dévastation, et par une religion cosmopolite ils sacrifient l'église et l'empire pour renouveler l'Europe et racheter l'Italie. L'utopie de Machiavel, prise à la lettre, était payenne; cependant le sens de cette utopie était juste. Oui, l'église a donné le change aux as-

[1] Discours sur Tite-Live, l. 1, préf. et ch. 11, 12, 13. ll, 2. lll, 1.

pirations de l'homme ; si l'erreur a été utile, elle est devenue funeste. L'église a substitué le ciel à la terre, elle a mis en contradiction la vertu religieuse et la vertu politique, elle a jeté aux enfers les héros de l'antiquité ; les grands hommes de Florence devaient perdre leur âme pour sauver leur patrie. L'église a ôté à l'intelligence son essor, à la raison son droit, au cœur les affections les plus sacrées de la famille ; elle a organisé une vaste conspiration de célibataires pour combattre les progrès de l'esprit humain et pour persuader à l'homme que la nature, que la vérité, que ses instincts le trompaient.

Comparons Machiavel à Dante, le poète du Saint-Empire ; on verra que le moyen-âge et le monde moderne se réfutent sur tous les points par les deux génies de Florence. Quelle est la loi du monde d'après Dante ? C'est la double loi de César et du Christ, c'est la loi maudite par Machiavel. Le poète élève César au-dessus de tous les héros, il déclare que l'antiquité tout entière a travaillé pour le créer ; méconnaître César c'est méconnaître la Providence qui donne la paix au genre humain en fixant la monarchie universelle. Le Christ c'est la divine comédie tout entière : le drame terrestre ne s'achève, ne s'explique que dans les trois sphères du paradis, de l'enfer et du purgatoire : les saints, les pères de l'église, les docteurs, occupent les hautes régions de la divine épopée. Qui trouvons-nous au fond des abîmes dans la dernière bolge de l'enfer ? Judas, Cassius et Brutus, c'est-à-dire la haute trahison contre le Christ et César. Machiavel oublie le succès pour vouer César à une *infamie éternelle ;* Dante oublie la justice

pour donner à César la couronne du monde : Machiavel oublie l'échec pour placer Cassius et Brutus au rang des demi-dieux ; Dante donne un démenti à la gloire pour les accoupler avec Judas. Pour Machiavel le drame de la vie est terrestre, on ne s'écarte pas de la terre sans tomber dans les fables ; pour Dante la terre est un accident, la vie se développe par la justice dans le ciel. En suivant le développement de la loi du Christ et de César, Dante célèbre le grand pacte de Charlemagne heureux de voir l'obscure impiété des Lombards sacrifiée à l'unité impériale et pontificale du moyen-âge. C'est alors que l'Italie lui semble la reine des nations ; car elle porte sur la tête les deux couronnes de la chrétienté. Machiavel, au contraire, s'attache à ce royaume des Lombards ; il pleure sur ses ruines ; car l'Italie, dit-il, devenait une et indépendante par les Lombards, et le pape et l'empereur l'ont sacrifiée une seconde fois au moment de sa résurrection. Depuis Charlemagne l'Italie reste immobile, puis ses feudataires remuent, ses communes s'agitent, l'insurrection se prépare, elle éclate. L'empereur doit modifier le pacte italien à Constance ; le pape doit céder à son tour, et on s'empare des droits conquis pour poursuivre l'insurrection contre les deux chefs de la chrétienté : de là les guelfes, les gibelins, les républiques, les seigneurs, l'Italie qui renaît. Quelle est la pensée de Dante ? Le poète n'a d'autre mission que de chanter l'anathème contre l'insurrection italienne : il surpasse les gibelins pour évoquer la réaction du moyen-âge contre les rebelles qui profanent la terre des papes et des empereurs. La papauté exilée, les empereurs qui oublient leurs

droits, la rébellion qui grandit pendant ce double interrègne, les républiques qui triomphent, les seigneurs qui débutent, la renaissance qui se déclare; en un mot toute l'Italie qui se dérobe à la loi antique; toutes les gloires nouvelles sont vouées à l'exécration du monde. Pour Dante, son époque est un crime. Machiavel, au contraire, s'identifie avec la grande rébellion, il ne comprend que les républiques et les seigneurs, il est enthousiaste du grand interrègne; c'est à la renaissance qu'il s'adresse : il veut qu'elle achève son œuvre, et c'est dans ce but qu'il lui enseigne le grand art de se rébeller. Dante, effrayé par la rébellion qui l'emporte, invoque le maître du monde, le successeur de Charlemagne, pour qu'il reprenne les rênes de l'Italie. « Pourquoi Rodolphe, s'écrie-t-il, pourquoi Albert laissent-ils leur Rome veuve et solitaire? Que le sang répandu retombe sur leur race! » Et dans la divine comédie, le poète montre au ciel la place que doit occuper Henri VII de Luxembourg, l'homme de la réaction impériale. Machiavel invoque à son tour un libérateur, il écrit pour cet homme à venir; ce n'est pas au ciel qu'il le cherche, il le rêve en étudiant les Borgia : pourvu qu'il tyrannise la division, peu lui importe que ce soit un républicain ou un prince, un héros ou un monstre. Si les deux génies tombent d'accord dans une même invective, si tous deux s'unissent pour souhaiter les moyens extrêmes d'une dévastation qui détruise les guelfes et les gibelins; s'ils maudissent ensemble une anarchie sans nom dans la langue du poète, sans force dans la théorie du politique, c'est encore dans deux buts opposés : Dante veut restaurer

le Saint-Empire, Machiavel, au contraire, veut achever la renaissance. Tout est contraire entre les deux génies de Florence : l'un tient au droit, l'autre au succès ; l'un au ciel, l'autre à l'enfer. Il y a là les deux sublimes de l'enthousiasme et de l'ironie ; et voyez la fatalité de l'antithèse : Machiavel ne soupçonne jamais, jamais il ne réfute la pensée de Dante, bien qu'il sache par cœur la Divine Comédie. Ainsi, en manquant d'intelligence historique, le secrétaire de Florence a tracé le nouveau système de la nationalité italienne ; en échouant en historien il a conçu une utopie prophétique ; sans se révolter contre le droit italien, il l'a interverti à force de l'ignorer ; en croyant regretter le passé, il s'avance vers l'avenir.

CHAPITRE IV.

MACHIAVEL HOMME POLITIQUE.

La renaissance succomba dans le court espace de trente-six ans. En 1494 le sort de la renaissance semblait assuré. Les révolutions avaient cessé, les problèmes de l'équilibre italien étaient résolus ; chaque seigneurie fonctionnait comme un état, Rome elle-même n'était plus qu'une seigneurie. Une ligue générale donnait une sorte de nationalité à l'Italie et cette nationalité se réalisait déjà dans les régions de la littérature et de l'art. Trente-six ans plus tard, en 1530, la renaissance était morte, la restauration était complète. L'Italie avait reculé de huit siècles pour retomber sous l'ancien parti de Léon III et de Charlemagne. En homme politique Machiavel vécut au milieu de la crise, pendant toute sa vie il s'agita pour défendre la renaissance qui échouait. Dans sa correspondance il juge les événements au jour le jour, il révèle ses projets, ses plans; cette correspondance a été toujours admirée, toujours vénérée comme le chef-d'œuvre de la sagesse politique : ouvrons-la et cherchons-y Machiavel aux affaires en présence des grands événements qui vont s'accomplir dans son pays.

La première lettre politique de Machiavel porte la date de 1497. Quelle était la situation générale? Un premier orage avait éclaté : Louis-le-More, seigneur de Milan, avait appelé le roi de France, Charles VIII, à la conquête de Naples, dans le but de se servir de l'armée française contre les ennemis qui l'entouraient. La renaissance s'était fiée à ses propres forces; les seigneurs n'avaient pas cru à la possibilité de la conquête; Louis-le-More le premier n'avait appelé l'armée française que pour l'exploiter, sauf à la congédier le jour où il pourrait se suffire. De son côté Charles VIII s'était attendu à une guerre sanglante et il avait compté sur l'appui de Louis-le-More. Toutes les prévisions furent déjouées. Charles VIII ne rencontra aucune résistance : il traversa la haute Italie au milieu des ovations; en Toscane son passage fait éclater deux révolutions : l'une à Pise, l'autre à Florence. Il entra à Rome la lance en arrêt, une insurrection le devançait à Naples où il était accueilli en libérateur. Tous les seigneurs se trouvèrent menacés par des rebellions imminentes. Louis-le-More, plus menacé que les autres, projeta sur le champ une ligue italienne, presque tous les seigneurs tournèrent contre la France, et Charles VIII se trouva soudainement expulsé par l'homme même qui l'avait appelé. En 1497 l'Italie n'avait rien perdu, la France n'avait rien gagné. Cependant cette conquête accomplie sans coup férir, ces rebellions toujours imminentes avaient révélé le secret des seigneuries. Partout les guelfes s'étaient ranimés au passage de Charles VIII, partout le drapeau français les avait inopinément rappelés à l'alliance antique de

la France. Les états d'Italie n'étaient donc pas des états, la lutte des deux sectes du moyen-âge grondait au fond de chaque seigneurie. La confédération italienne se réduisait donc à un mot, et les seigneurs pouvaient la trahir et les populations pouvaient la dédaigner. Florence, Ferrare, le Monferrat, les angevins de Naples, tous les guelfes italiens montraient la voie tout ouverte pour une seconde invasion qu'ils imposaient au roi de France comme un devoir à accomplir. On le voit, la crise avait commencé. Quelle fut la prévision de Machiavel ? Absolument nulle. Machiavel est à Florence dans une république guelfe créée par la descente de Charles VIII, il entend Savonarola, sa lettre de 1497 parle du prophète. L'inspiration du moine fascine Florence ; elle frappe de stupeur les hommes de Charles VIII, Philippe de Comines, Argenton, et en présence de cette inspiration si menaçante Machiavel éclate de rire, il la prend pour une imposture ecclésiastique qui masque une ambition personnelle. Savonarola prélude à Luther, c'est pour réformer l'église qu'il invoque une seconde descente de Charles VIII, Machiavel lui-même nous le montre dans sa lettre aux prises avec Alexandre VI et il ne prévoit aucune révolution dans l'église. Savonarola est un guelfe qui pousse à l'insurrection les guelfes italiens, le parti combat déjà à Cesène, à Pistoïe, ailleurs. Le moine invoque une seconde descente de Charles VIII pour punir les tyrans d'Italie, évidemment les gibelins. Machiavel ne soupçonne pas l'existence d'un parti guelfe. Savonarola est le chef des républicains de Florence, il veille sur la république, il dénonce les citoyens suspects,

les misérables qui intriguent, les hommes corrompus qui regrettent les Médicis : Machiavel admire l'habileté du moine qui cite Moïse et la Bible pour se rendre maître de Florence. Réformateur, guelfe ou républicain ; le sentiment de Savonarola échappe à Machiavel. Enfin cette lettre de 1497, cette première page de Machiavel qui arrive à la postérité, est un rapport satirique adressé à des ennemis de la république ; républicain peut-être du lendemain, certes employé de la République, Machiavel écrit aux amis des tyrans ; sa lettre, très instructive, en promet d'autres à la condition du secret ; je n'ose pas juger l'acte, je sens qu'on devait le dénoncer.

En 1499 cette descente française invoquée par Savonarola semble désormais certaine : Louis XII se prépare à la conquête de Naples et de Milan ; évidemment tous les guelfes doivent le favoriser. Que dit Machiavel ? Il ne témoigne d'aucune appréhension [1]. Bientôt Louis XII passe les Alpes. Cette fois la France connaissait mieux l'Italie, elle n'agissait pas au hasard. Louis XII était l'allié de Venise (qui devait partager avec lui le duché de Milan), de Florence, de Ferrare, de tous les guelfes de la Péninsule, enfin du souverain pontife Alexandre VI qui demandait la protection de la France pour que son fils César Borgia pût fonder un état en Italie. La marche de l'armée française fut sûre. A son arrivée, les guelfes de Milan s'insurgèrent pour lui livrer le duché : l'armée française envahit Naples et là aussi le royaume tomba avant d'être frappé. Désormais la renaissance ita-

[1] V. les lettres de 1497.

lienne était en déroute, les centres de Naples et de Milan lui manquaient; Venise et le pontife étaient avec la France, toute l'Italie aurait été à Louis XII si l'Espagne ne la lui avait disputée. Quelle fut la pensée de Machiavel en présence de ce désastre? Pas un mot, pas une plainte, pas un signe de dépit[1]. — Bien plus, en 1502, Machiavel est à Rouen, il parle au premier ministre de Louis XII, le cardinal d'Amboise, et c'est pour l'engager à s'étendre en Italie. A-t-il au moins compris le conquérant? Nullement. Il donne ses conseils à la conquête française : quels sont-ils? D'abord il veut que le roi de France aille séjourner en Lombardie pour contenir les factions : la chose était impossible; ensuite il conseille au roi de combattre le pontife; conseil intempestif, car Alexandre VI pouvait invoquer le secours des Espagnols qui occupaient le royaume de Naples, et il était d'ailleurs impossible à la France de déposséder un pontife. En troisième lieu Machiavel veut que Louis XII dépossède les Lombards de leurs terres, qu'il les chasse de leurs villes et qu'on donne leurs biens à des colons français. Ainsi, ajoute-t-il, les naturels appauvris ne pourraient plus s'insurger et les colons dispenseraient le roi de la nécessité d'entretenir une armée en Italie. Le dernier conseil emprunté à l'antiquité greco-romaine était infâme et absurde à la fois. La domination française puisait toute sa force dans le système italien, dans cette inspiration de Savonarola qui ébranlait les seigneuries, dans le respect de la France pour les traditions guelfes

[1] V. les lettres de 1501.

qui naturalisaient la conquête. L'homme de Louis XII en Italie, le capitaine général de l'armée française J.-J. Trivulzio n'était que le chef des guelfes de Lombardie, sa conquête se réduisait au triomphe d'un parti. On l'acceptait, on la favorisait pour chasser quelque seigneur, pour expulser quelques tyrans. Si elle avait frappé le pape, dépossédé les Lombards, elle aurait été sur le champ anéantie par la coalition de toutes les forces italiennes. Machiavel ne comprenait ni la crise guelfe ni la conquête française : il étonna par son inintelligence le premier ministre de Louis XII. « Les Italiens, pensa le cardinal d'Amboise, n'entendent rien aux affaires de la guerre[1]. »

Depuis 1501 le mouvement guelfe et français aboutit rapidement à la restauration pontificale. Les feudataires de l'église s'étaient transformés en seigneurs indépendants. Les Orsini, les Colonna, les Varrano, les Ordelaffi, les Malatesta, les Baglioni, les Appiani, les Bentivoglio, les Vitelli, tous rebelles ou ministres de la renaissance, étouffaient la papauté. Maître de l'Italie, Louis XII prescrit au pontife d'accabler les feudataires de l'église, et de réserver les terres conquises à César Borgia. Personne ne pouvait plus secourir les feudataires sous peine de provoquer la colère de la France. Sûrs du succès, les Borgia se jettent sur les grandes familles des états romains, isolées, trahies, elles succombent toutes une à une : la corde, le poison, le poignard, emportent ces dynasties viagères de la renaissance ; la

[1] Prince, ch. 3. Il y a dans ce chapitre d'autres observations que j'écarte ; car elles tombent sur des faits postérieurs à 1502, et déjà accomplis à l'époque où Machiavel écrivait (1513).

papauté se reconstitue par l'assassinat. Machiavel était présent. Florence, qui redoutait l'élévation des Borgia et n'osait point secourir les feudataires, l'avait envoyé auprès de César Borgia pour observer les faits. Il était ainsi devenu le spectateur officiel du premier épisode de la restauration pontificale. Il assista aux armements de César Borgia, il vit la déroute des feudataires, il vit les chefs de la révolte aux abois demander la paix ; la paix signée, il les vit marcher au terrible guet-apens de Sinigaglio où Borgia les attendait pour les égorger, tandis que d'autres succombaient ailleurs empoisonnés. Le drame se développait avec la rapidité de la tragédie antique : la solution se laissait deviner et malgré tout elle lui échappait entièrement. Elle devait toucher aux intérêts de Florence, à la destinée de l'Italie et à celle des pontifes. Machiavel a-t-il d'abord compris l'intérêt de Florence? Je le nie. Au moment où la catastrophe approche, il sollicite la république pour qu'elle le remplace incessamment. César Borgia s'élève, il moissonne ces grandes familles qui avaient été les alliées de Florence, sa puissance menace la république. Il peut l'envelopper par la Romagne, par Pise, par Sienne, il demande déjà ouvertement le titre de capitaine-général de la république : c'est Machiavel lui-même qui doit le lui refuser, et pourtant Machiavel propose à son gouvernement de favoriser une conquête déjà si dangereuse. Il va jusqu'à donner le conseil d'envoyer une ambassade formelle auprès de Borgia où elle serait, dit-il, plus nécessaire qu'à Rome auprès du pontife. Il ne voyait, il ne désirait que le succès du moment. Machiavel n'a

pas non plus compris le problème que l'élévation de César Borgia soulevait sur la destinée de l'Italie. Il s'agissait ici de la papauté. César Borgia une fois rassuré dans les états-romains, le successeur d'Alexandre VI n'aurait été qu'un roi sans terre, le gouvernement de l'église aurait été réduit à la ville de Rome. Machiavel devait donc se demander si la seigneurie des Borgia pouvait durer, si le nouveau seigneur était assez fort pour contenir Forli, Faenza, Urbin, Pesaro, Rimini, Camerino, toutes ces principautés si long-temps indépendantes, toutes ces familles qui étaient si souvent ressuscitées avec les fureurs de la vengeance à travers d'autres massacres. L'histoire était là pour lui apprendre que toutes les seigneuries improvisées à coups de poignard sur la terre des pontifes s'évanouissaient en un jour. Bertrand du Poïet, Balthazar Cossa, Braccio Montone, François Sforza, les hommes les plus vaillants, les plus rusés, condottieri ou fils de pontifes, avaient échoué devant l'insurrection des villes et le droit des pontifes. La réapparition des guelfes et des gibelins ne devait-elle pas reproduire les révolutions et les contre-révolutions du XIVe et du XVe siècle ? Complètement aveuglé par le succès de César Borgia, Machiavel ne doute pas un instant de la durée de la nouvelle seigneurie. Bientôt la seigneurie s'écroula dans l'intervalle d'un conclave. Jules II détrône, emprisonne le tyran, c'est à peine s'il peut échapper aux vengeances. Machiavel, spectateur de la nouvelle catastrophe, l'explique par le hasard, par la fatalité des événements, par une maladie de César Borgia ; il ne voit pas que le seigneur de la renaissance est vaincu

par l'église. Il en résulte que la destinée des pontifes échappe à son tour à l'observation de Machiavel. Enrichi par les dépouilles des Borgia, le pontife se trouvait à l'abri des surprises de la renaissance, il gagnait tout-à-coup la stabilité des grandes puissances, il pouvait traiter sur le pied de l'égalité avec l'Espagne, la France, l'Allemagne. Dès-lors il n'avait qu'à se livrer à l'inspiration de la papauté pour tourner contre la renaissance le système tout entier de l'Europe. Jules II comprit la nouvelle mission des pontifes. La France occupait la Lombardie, l'Espagne occupait Naples : à peine arrivé, Jules II se trouve allié des deux conquêtes. Ainsi rassuré, il légalise les méfaits des Borgia, il rappelle les privilèges, les traditions de l'église, il exhume les parchemins oubliés, il ressuscite le droit antique des pontifes. Ce droit plus avide que les Borgia réclamait d'autres états et Jules II ne manque pas de les réclamer. Que pense Machiavel ? La république l'envoie encore auprès de Jules II, précisément au moment où le pontife toujours guelfe et français continuait le travail des Borgia pour chasser les Baglioni de Parme au nom de l'église. Machiavel comprend-il que la papauté est restaurée, que désormais elle fonctionne toute seule comme si elle était en plein moyen-âge ? Loin de là, Machiavel ne voit dans le pape qu'un homme, un seigneur outrecuidant, un prêtre armé ; il pense que tout seigneur pourra lui résister et triompher[1]. Comment ? Suivant Machiavel, Baglioni n'a qu'à poignarder le pape à Pérouse, avec cet exploit il

[1] Disc. sur Tite-Live, l. I, ch. 27.

sera rassuré, dit-il, et il *pourra se faire admirer en laissant une mémoire éternelle.* Ainsi spectateur de l'expédition de Charles VIII, des conquêtes de Louis XII, de la tragédie des Borgia, de l'élévation de Jules II, Machiavel ne voit ni les guelfes qui se raniment, ni la renaissance qui se dissout, ni la papauté qui se relève. Pense-t-il à l'avenir? Il ne sait pas le deviner, et dans le petit poëme des *Décennales*, il se borne à *espérer*, à *craindre*: il n'ose pas se prononcer.

Jusqu'en 1506, la guerre française avait dominé; elle avait provoqué une crise guelfe et rétabli la papauté. La restauration se fixait par la triple alliance de Rome, de l'Espagne et de la France. Tout-à-coup on apprit que Jules II négociait avec l'empereur Maximilien Ier. : la crise entrait dans une nouvelle phase; l'idée impériale se présentait pour la première fois. Maximilien Ier. avait à peu près toutes les prétentions de Frédéric Barberousse : à ses yeux la Toscane, Venise, les guelfes, et même Louis XII étaient des rebelles. La démarche de Jules II donnait des inquiétudes : un commissaire de la république de Florence, Ridolfi, consultait Machiavel sur la portée de cette négociation du pape avec l'empereur. Évidemment si le pape attirait l'empereur dans la triple alliance de la France, de l'Espagne et de Rome, il l'appelait au partage d'un état italien; il provoquait un nouveau désastre pour la renaissance. Si le pape invitait l'empereur à une descente contre la France, c'était là le premier pas vers une restauration impériale. Les deux malheurs devaient se réaliser l'un après l'autre. Quelle fut la prévision de Machiavel? D'après Machiavel, la fortune de Louis XII est usée, Jules II

l'a exploitée, et maintenant il veut tenter la fortune nouvelle de l'empereur. Jusqu'ici le secrétaire de Florence se borne à observer les faits, et il les observe mal. Louis XII devait remporter encore des victoires en Italie. Jules II devait l'exploiter de nouveau. Il restait à dire comment le pape pouvait tenter la fortune nouvelle de l'empereur ? Voici la prévision de Machiavel : L'empereur ambitionne le couronnement et quelques droits honorifiques ; s'il a une ambition territoriale, il doit attaquer Venise avec les secours de Jules II. Sera-t-il heureux ? Les Vénitiens le laisseront s'engager au centre de l'Italie et ils imiteront Louis-le-More qui frappa Charles VIII par derrière [1]. Machiavel se confie dans les forces de Venise, dans l'impuissance de l'empereur, et je dirais presque dans l'habileté du chef de l'église. Pour deviner Jules II il fallait interroger le droit du pontife. Jules II voulait achever la restauration ; Rimini, Faenza, Ravenne, la Cervia lui manquaient encore, il convoitait cette terre de l'exarchat, le premier principe de la puissance pontificale. Venise l'occupait. Venise, avant la descente de Charles VIII, était aussi forte que tous les états italiens réunis ensemble : Venise avait depuis exploité la crise italienne ; Venise avait grandi par la ruine de Naples, de Louis-le-More, des Borgia ; Venise représentait la renaissance, elle pouvait toujours la sauver et Jules II, en chef de l'église, projetait la perte de Venise. En 1506 il fait un appel à l'empereur, et en 1508 il unit l'empereur, Louis XII et Ferdinand-le-Catholique dans la ligue

[1] Lettre VIII[e].

de Cambrai pour le partage des possessions vénitiennes. Dans ce partage la pensée pontificale dépassait la ruine même de Venise pour fortifier la restauration. Si la France demandait quelques villes, si l'Espagne obtenait quelques ports, le pape et l'empereur réclamaient plus que des terres. Le premier voulait son exarchat, pour exercer la suprématie pontificale; Maximilien Ier demandait Padoue, Vicence, Trévise et Verone, c'est-à-dire l'ancien duché du Frioul, la vieille marche d'Othon I, la clef de toutes les descentes impériales pendant le moyen-âge. Dans l'action la ligue de Cambrai fut aussi meurtrière que la pensée qui l'avait fixée. La guerre donna une conséquence matérielle qui frappa de stupeur tous les hommes de la renaissance; Venise perdit en un jour à la bataille de Vaila toutes ses possessions de terre ferme, elle prévint les rébellions en déliant spontanément les peuples du serment de fidélité; d'un seul coup la seigneurie livra tout ce que pouvait désirer l'ambition de ses ennemis. Le prestige de Venise fut détruit. La conséquence morale fut encore plus profonde. Dans son désespoir Venise doit chercher à tout prix un allié et elle se trouve réduite à opter entre la papauté et l'empire. Repoussée par l'empereur elle se met à la disposition du pontife. Ici Jules II, maître de l'exarchat, conçoit une nouvelle action. Avec les Français en Italie la restauration pontificale restait incomplète, elle ne pouvait absorber ni Ferrare, ni Parme, ni Plaisance; Louis XII était toujours le premier maître de la Péninsule. Or, Jules II, seul avec les Vénitiens, déclara la guerre à la France. Les troupes vénéto-pontificales étaient beau-

coup trop insuffisantes ; mais la papauté était restaurée et elle donnait au pontife l'audace d'un pouvoir européen. Jules II détacha l'empereur de la France, il entraîna successivement l'Espagne, il forma ainsi la sainte ligue de Rome, de l'empereur, de l'Espagne et de Venise. Les cantons suisses, appelés par Jules II, secondèrent le mouvement ; les Anglais, engagés à leur tour, promirent une attaque contre la France. Tandis que l'Europe obéissait à l'impulsion pontificale, le pontife, devenu gibelin, suscitait une insurrection gibeline en Italie ; il disposait des ressources des Sforza contre les guelfes de Milan, des Médicis contre les guelfes de Florence. La guerre était sanctifiée par les foudres de l'église ; elle était en même temps catholique, allemande, suisse, espagnole, anglaise ; et pour que rien ne manquât, Jules II trompait la renaissance en lui disant qu'on chassait les barbares. Louis XII fut vaincu, l'armée française dut évacuer l'Italie, pourchassée par les insurrections ; la France se vit attaquée à Dijon par les Suisses, à Térouanne par les Anglais. Mais Jules II ne se contentait pas de sa victoire italienne et européenne ; il voulut compléter la restauration pontificale par la restauration impériale. De là une nouvelle action : en 1512 il s'écarte de la ligue sainte et il s'allie avec l'empereur. Par le traité de Rome, il lui promet la vieille marche du Frioul ; il s'engage à le secourir dans cette conquête, et il lui sacrifie une seconde fois les Vénitiens. Toute l'influence pontificale fut mise sans réserve au service de l'empire : Jules II ne se lassa pas de proclamer l'ancienne loi impériale, d'en déterrer les documents, de la rappeler à l'Italie. Les

Médicis ne rentrèrent à Florence qu'en gibelins, les Sforza ne se rétablirent à Milan qu'en vrais feudataires du saint-empire. Jules II lutta contre l'Espagne elle-même pour réserver à Maximilien le protectorat impérial de la Toscane. Bref, avec la défaite de la France, la papauté reconstitua l'empire en Italie. Depuis, la ligue du pape, de l'empereur et de l'Espagne fut fixée, Léon X l'accepta, aucun hasard ne put la vaincre, l'épée même de la France s'y brisa. Certes, en 1506, Machiavel était loin de s'attendre à la ligue de Cambrai, à la déroute de Venise, à la ligue sainte, au traité de Rome et à l'influence européenne du seigneur de Rome.

Les événements, au lieu de rectifier Machiavel, le troublaient et le fortifiaient dans les idées de sa jeunesse. De 1506 à 1513 ses confidences nous manquent, cependant en 1513 nous le retrouvons à Florence sous les Médicis en pleine restauration. Que fait-il au milieu de ce nouveau monde? Hélas! il conspire comme Brutus pour tuer les Médicis : le rôle qu'il joua dans la conspiration, ses plans, tout est ignoré; on sait seulement qu'il fut destitué, emprisonné, torturé. Il supplia Léon X, en vers et en prose, et c'est à peine si le malheureux put échapper à la mort pour être relégué à la campagne. Ne pouvant pas tuer le tyran, Machiavel veut le servir. Il se jette à la suite des Médicis. Refusé, il ne se décourage pas, il insiste; l'un de ses amis, Vettori est ambassadeur à Rome et par sa correspondance avec Vettori, il cherche à faire pénétrer ses conseils jusqu'à Léon X. Quel est le premier avis qu'il donne ? On ne le devinerait jamais. Il pense que Léon X doit

appeler Louis XII à la conquête de Milan, qu'il doit faire agréer cette conquête à l'Espagne, que l'Espagne doit la faire agréer à l'Angleterre; il croit en un mot que le pontife doit anéantir toute l'action de Jules II, abdiquer les triomphes de la ligue de Cambrai, de la ligue sainte et du traité de Rome, pour se placer de nouveau entre les deux conquêtes espagnole de Naples et française de Milan. La France, dit Machiavel, triomphera malgré le pape, malgré l'Espagne, l'Angleterre et toutes les puissances; donc le pape qui ne peut lui résister doit se mettre à la tête du mouvement français, et en devenir le chef (*farsene capo*). Il sera secondé par les autres puissances; inférieures à la lutte elles comprendront toutes qu'il faut éviter la colère et provoquer la reconnaissance de la France. Dans quel but fausser ainsi lâchement toute la politique pontificale? Pour combattre, dit Machiavel, les deux ennemis qui menacent l'Italie, les Suisses et Maximilien I[1]. Vettori démolit en quelques mots le projet de son ami, Machiavel s'obstine sur la nécessité d'une conquête française en Lombardie pour résister à la Suisse et à l'empire. L'ambassadeur conçoit à peine que l'on puisse redouter l'empereur; « mais à quoi bon, dit-il, s'imposer une conquête tout exprès pour guerroyer contre les Suisses qui sont les alliés les plus dociles du saint-siége? » Pressé par la polémique, Machiavel livre enfin son secret. Suivant lui le vrai, le seul, le terrible danger de l'Italie c'est la Suisse; ses cantons rappellent les Lucumons, jadis maîtres de l'Italie. Grossiers et

[1] Lettre XVIII et suiv.

armés, les Suisses sont dans la période ascendante de leur fortune ; ils ont débuté par se défendre contre les ducs d'Autriche ; ils ont acquis du renom en combattant Charles-le-Téméraire ; aujourd'hui, poursuit le secrétaire de Florence, ils conquèrent de l'honneur et de la force à la solde de toutes les puissances. En Italie ils règnent déjà à Milan, sous l'autorité nominale des Sforza ; ils disent que les victoires de la France sont leurs propres victoires, et ils parlent de remplacer la domination des Romains en Italie. Comment pourrions-nous résister ? Par l'union ? « Vous me faites rire, il n'y a pas et il n'y aura jamais aucune union dans un but utile parmi nous ; tous les princes s'uniraient, que l'union ne passerait pas dans les peuples, et d'ailleurs toutes les armées italiennes ne valent pas un denier. » On ne peut donc résister qu'avec la France ; que l'on sacrifie donc ce Sforza, duc postiche de Milan, qu'on fixe Louis XII en Lombardie, une politique prévoyante doit tourner toutes les forces de l'Italie et de la France contre l'invasion des Suisses ; si cette invasion commence, l'Italie est perdue [1]. — Vettori se récrie et Machiavel de s'engager de plus en plus dans sa chimère. « Nous sommes pauvres, ambitieux et lâches, poursuit-il, les Suisses sont très redoutables. Le pape et Milan sont déjà tributaires des Suisses (c'est-à-dire qu'ils soudoyaient les Suisses) ; si un jour on cessait de payer le tribut (il appelle tribut la solde), on nous traitera de rebelles et on nous domptera ; car nous n'avons pas de chefs. Parmi nous les principautés

[1] Lettre XXIII.

ne peuvent devenir héréditaires, on étouffe facilement les seigneurs sans succession. Je crois donc que les Suisses peuvent devenir les maîtres de l'Italie à cause du voisinage et à cause des désordres de l'Italie. Cette conquête est imminente, elle m'épouvante, je voudrais résister; si la France ne suffit pas, je ne vois pas d'autre remède [1]. » Mêmes idées en 1514, nouvel étalage de l'invasion suisse *sine spe redemptionis*, et toujours la nécessité de la conquête française en Lombardie [2]. On le voit, l'homme de la renaissance sentait le danger, et faute de principes il ne le voyait pas; au lieu de tourner les yeux vers la papauté, vers l'empire, vers la constitution générale de la grande république européenne, il fixait son attention sur le bras qui combattait. Il ne craignait pas ses vrais ennemis, il redoutait les mercenaires qu'ils soudoyaient, et il invoquait les Français parce que les Gaulois avaient brisé les anciens Lucumons de l'Italie.

Depuis 1514 nous restons onze ans sans connaître le journal politique de Machiavel. Dans cet intervalle la crise touchait à son dernier terme. Charles-Quint avait été élu empereur. La faiblesse de l'empereur, cette dernière ressource de la renaissance, avait cessé; l'Espagne et l'Allemagne étaient réunies, la toute puissance humaine et la toute puissance juridique de l'empire se trouvaient dans une même personne. Les seigneurs étaient au désespoir, et l'église, dans la jubilation, livrait l'Italie à l'empereur. Ainsi Léon X continuait Jules II, Clément VII à son tour continuait

[1] Lettre XXV.
[2] Lettre XXXVIII.

Léon X. Seulement un jour il craignit de dépasser le but. Charles-Quint trop puissant pour ménager la papauté, finissait par l'entraver, il l'exploitait sans la favoriser. Pour le contenir, Clément VII s'alliait secrètement avec François Ier; il l'encourageait à la guerre, et en le voyant s'emparer de Milan il s'empressait de démasquer son alliance. C'était trop tôt, au bout de quelques jours Clément VII apprenait la déroute des Français sous Pavie, il avait trompé Charles-Quint en pure perte. C'est ici que Machiavel se représente pour le défendre et il est en correspondance avec Guicciardini le lieutenant de l'église. Le pape doit tenir tête à la colère de l'empereur, et toutes les ressources lui manquent : le roi de France est captif; faute d'alliés, Clément VII en est réduit à tendre la main aux seigneurs qui veulent s'insurger contre la restauration. Guicciardini se trouble. « J'ai perdu la boussole, dit-il, il faut combattre; on ne dira pas au moins, en cas de malheur, que la seigneurie soit tombée honteusement de nos mains. » Le problème était de savoir si Clément VII et les seigneurs, c'est-à-dire les Sforza, les Médicis et Venise pouvaient compter sur l'appui de la France. Machiavel s'aperçoit enfin que l'ennemi de la renaissance est l'empereur ; les faits accomplis ne lui permettent plus d'en douter. Peut-on compter sur la France, sur cette intervention française que Machiavel, en 1513, croyait inévitables ? Suivant lui Charles-Quint ne relâchera pas François Ier, s'il le relâche, le roi de France tiendra sa parole, il renoncera au duché. Voilà déjà deux erreurs : Charles-Quint délivra le roi, et le roi ne tint pas sa promesse. Par une troisième erreur

la conséquence des précédentes, Machiavel déclare qu'il ne faut point compter sur la France et que l'Italie doit s'aider elle-même et prendre une décision *hardie, extraordinaire, étrange*; car le danger est imminent. Voici la décision de Machiavel: « Que le condottiere Jean des Médicis recrute une compagnie de mercenaires à Florence, en apparence pour son compte; qu'on l'aide secrètement; Charles-Quint sera intimidé; on l'attaquera, la guerre deviendra violente et la France sera entraînée de vive force au combat [1]. Un condottiere contre le maître de l'Espagne, de l'empire, des Flandres, de Milan, de Naples, du Nouveau-Monde, tel fut le dernier expédient suggéré par le secrétaire de Florence. Philippe Strozzi rejeta le plan sur le champ; votre condottiere, répondit-il, pourrait être acheté par Charles-Quint et tourné contre nous-mêmes. La ligue italienne, plus hardie, conspira avec un général de l'empereur, elle mit en campagne une armée, elle entraîna la France; malheureusement la conspiration fut trahie, l'armée se couvrit de honte, on marcha d'échec en échec. L'année 1526 était pour Machiavel *l'année des fous*, le fil des événements lui échappait, il en vint à conseiller au pape de se détacher de la France, de Venise, de la ligue italienne qui échouait sur tous les points. Il ne comprenait pas, il blâmait vivement cette admirable indécision de Clément VII qui trompait tous les partis en conspirant avec les seigneurs, qu'il dénonçait secrètement à l'empereur. Enfin l'année suivante, la dernière de sa vie, Machiavel déclara une dernière fois que

[1] Lettre LXIII-LXIV.

le pape devait céder en signant une paix armée avec l'empereur. « J'aime François Guicciardini, écrit-il, j'aime ma patrie et je vous dis par cette expérience que m'ont donnée soixante ans, que jamais cas plus difficile ne s'est présenté [1]. » Hélas! le cas difficile n'était pas à Rome que Machiavel défend en aide-de-camp d'un lieutenant de l'église; il n'était pas dans ces armées espagnoles, suisses, françaises, allemandes qui parcouraient l'Italie; il était dans la restauration de la papauté et de l'empire, favorisée par la double insurrection guelfe et gibeline. Le pape n'avait rien à craindre, les alarmes de Machiavel sur le sort de Clément VII étaient fausses, j'ose dire folles. A travers des échecs encore plus déplorables, Clément VII arrachait à l'empereur ce traité de Barcelone, cette restauration qui lui assurait à jamais les conquêtes des Borgia, de Jules II, de Léon X, tout ce qu'il pouvait obtenir par la ruine des Bentivoglio, des Manfredi, des Ordelaffi, des Pollenta, des Baglioni, etc., surtout de Venise. Ce qui était perdu à jamais c'était la renaissance avec ses libertés et ses seigneurs.

Ainsi la catastrophe italienne s'explique par deux guerres: dans la première, la France releva les guelfes et restaura la papauté; dans la seconde guerre, la papauté restaurée releva les gibelins et reconstitua l'empire. Louis XII décida du premier mouvement, Jules II du second, Charles-Quint fixa le résultat. Machiavel s'est trompé sur tout. Pendant la guerre française, il n'a pas vu les guelfes, il n'a pas pressenti les

[1] Lettre LXXXI.

pontifes: il voulait favoriser la conquête française, il voulait agrandir les conquêtes des Borgia. Pendant la guerre pontificale, il n'a pas vu les gibelins, il n'a pas pressenti les empereurs : en présence de Jules II il rêvait les coups d'état des seigneurs ; en présence de la ligue de Cambrai, il croyait aux forces de Venise ; en présence de la restauration florentine, il voulait tuer le tyran. Lorsque Maximilien Ier exerçait ses droits, en 1513, Machiavel ne redoutait que les Suisses ; quand Charles-Quint triomphait, il voulait défendre la renaissance par un pape ; quand la renaissance était aux abois, il conseillait au pape de la trahir. On me demandera si la correspondance et les écrits du jour laissé par Machiavel n'offrent aucun intérêt, et si ses jugements sur l'Italie contemporaine n'ont rien à nous apprendre. Machiavel se rachète toujours, nous l'avons dit ; en manquant le but qu'il propose, il atteint toujours un but plus élevé. En recommandant l'imposture religieuse, il proclame la vérité ; en donnant l'art de réussir, il trace les lois des révolutions ; en écrivant l'histoire, il devient utopiste. Eh bien ! imprévoyant, incapable comme politique, Machiavel est le plus grand historien de son temps, personne ne le surpasse dans l'analyse des faits accomplis. Une fois l'événement réalisé, il en sonde toute la profondeur matérielle ; il dessine la situation de Florence, de tous le sétats italiens avec une admirable lucidité ; personne ne peut plus rien ajouter à un tableau tracé par Machiavel. Guicciardini n'est qu'un de ses disciples ; son histoire de la décadence, si merveilleusement saisie dans les phénomènes de l'égoïsme, n'est qu'une explication terne et diffuse, si

on la compare à la pensée lucide et condensée du secrétaire de Florence. Le génie de Machiavel, toujours captivé par un intérêt reste toujours attaché au fait accompli. Veut-il agir? la lumière du fait accompli disparaît; il ne lui reste plus qu'à imaginer un fait dans l'avenir; il ne lui reste plus que l'hypothèse, et son hypothèse, parfaitement saisie dans toutes ses conditions extérieures, se trouve séparée de toutes les divinations du sentiment, et partant du cours même de la vie. Il en résulte que Machiavel s'égare dans un labyrinthe d'hypothèses; il se trompe à force de finesse, il se laisse même fourvoyer par ces évolutions circulaires où il s'attend à voir reparaître l'antiquité. Une légende du moyen-âge nous dit que les damnés de l'enfer connaissent le passé et l'avenir, le présent seul leur échappe. Ils n'ont pas de foi et ils ne peuvent rien faire; de même Machiavel, homme sans foi, ne peut mettre la main à aucune œuvre, il ne connaît pas le résultat de ses propres actions.

CHAPITRE V.

MACHIAVEL ET SON ÉPOQUE.

Nous avons suivi Machiavel dans l'action politique, suivons-le maintenant quand il formule son jugement sur l'ensemble de la crise. L'idée que l'Italie était vaincue le gagna peu à peu ; il n'y songea guère dans sa jeunesse, et plus il avançait dans la vie, plus elle dominait toutes ses idées. Cette descente de Charles VIII, cette date de 1494 devenait pour lui à chaque jour plus solennelle. Partout au Taro, à Alexandrie, à Capoue, à Gênes, à Vaila, à Bologne, à Mestre, c'était la descente de Charles VIII qui se répétait, c'était la débandade italienne, la déroute sans combat, une catastrophe qui grandissait. Pourquoi, se demande Machiavel, tant de honte réservée aux seigneurs? Quelle est la force qui emporte l'Italie? En concevant l'Italie comme une confédération de seigneurs indépendants, en voyant les armées françaises, espagnoles, allemandes qui parcouraient la Péninsule, il s'expliqua la catastrophe par la conquête. Toutes les fois qu'il jette un regard rétrospectif sur les événements qui viennent de s'accomplir, les faits se rangent sous sa plume pour si-

gnaler les hasards qui ont ouvert la voie aux armées de l'Espagne, de la France ou de l'Allemagne. Quand il juge l'influence des hommes c'est pour faire peser la responsabilité de la conquête sur Louis-le-More, sur Jules II, et en général comme les vaincus de tous les partis, il s'arrête aux événements qui ont fait triompher les forces matérielles de l'ennemi. Cette théorie de la conquête a été développée par son disciple Guicciardini, elle a été adoptée à l'unanimité par les meilleurs historiens de la Péninsule et elle figure encore chez Sismondi, Robertson et les historiens de notre temps. Je crois que Machiavel a trompé la postérité et qu'il s'est trompé lui-même en exagérant une erreur des seigneurs. L'Italie n'a pas été conquise. Dans toutes ses guerres il y eut des Italiens dans les deux camps, des étrangers des deux côtés. Naples et Milan cédaient sans se défendre et l'absence de combat détruit l'idée même de la conquête. Pour donner une raison à ces défaites miraculeuses, Machiavel accuse les divisions entre les princes et les peuples, entre les grands et les princes [1], et il ne voit pas que l'Italie est vaincue par ses propres forces et qu'elle finit par obéir à ses propres chefs. Des divisions qui attendent l'ennemi pour éclater, transforment son triomphe en une délivrance nationale. D'ailleurs ce n'est pas le fractionnement des états et des partis qui pouvait perdre l'Italie. Quand les communes résistaient à Frédéric Barberousse, elles étaient vingt fois plus fractionnées; chaque terre avait un seigneur,

[1] Prince, ch. XXIV.

chaque ville était une république, et cependant les communes combattaient, elles remportaient la victoire de Legnano; elles fondaient leur liberté. Non, l'Italie du XVIe. siècle n'a pas voulu combattre, ses populations ont voulu le résultat de la guerre, personne ne pourra dire quelle est l'armée étrangère qui a vaincu la renaissance. Partout c'est une bataille qui décide de la conquête, et on ne trouve nulle part la bataille de l'Italie. Y eut-il des terres conquises? Le royaume de Naples resta seul soumis à l'étranger et encore l'étranger se reconnut feudataire du saint-siége; Venise reprit ses possessions, et toutes les autres provinces survécurent à la catastrophe: Florence elle-même se bornait à accepter ces Médicis qui régnaient heureusement avant la crise. Oublions cette Italie abstraite des seigneurs, cette ligue italienne stipulée en 1484, rompue en 1494, renouée avec l'Espagne et l'empereur en 1495, et bientôt supprimée pour ne plus reparaître que mutilée et honteuse en 1527. Cherchons l'Italie là où elle était, au fond de chaque seigneurie, dans ces populations lombardes, toscanes, espagnoles ou napolitaines; la conquête disparaîtra complètement. En Lombardie Louis-le-More régnait en seigneur, il affectait de réprimer également les guelfes et les gibelins: toutefois la seigneurie était gibeline par la tradition des Visconti. Quand Louis XII arriva, elle fut attaquée par la bourgeoisie guelfe: dès-lors les Sforza se déclarèrent ouvertement pour la plèbe et les grands du parti gibelin. Les emblêmes, les habits, les plumes des deux partis reparurent dans les rues, et les guelfes et les gibelins disposèrent alternativement du duché, sui-

vant qu'ils étaient appuyés par la France ou par l'empereur. Bologne entra dans la crise avec une lutte de la renaissance; le tyran et les républicains, Bentivoglio et les Marescotti étaient aux prises, et bientôt les Bentivoglio et les Marescotti devinrent, les uns guelfes, les autres gibelins. Les premiers suivirent le mouvement français, et les seconds, entraînés par le mouvement pontifical et gibelin de Jules II, fixèrent Bologne dans le système pontifical et impérial. En Toscane ce fut le même phénomène. A Florence, en 1494 des républicains commencent par expulser le tyran. Les Médicis en exil se déclarent gibelins, les républicains deviennent guelfes; de là les Palleschi, et les Frateschi, les Arrabbiati et les Ottimati, qui renouvellent la lutte des noirs et des blancs, des guelfes et des gibelins. Le jour où Clément VII, de la famille des Médicis, s'allie définitivement avec l'empereur, Florence doit rentrer dans la tradition pontificale et gibeline. Pendant la crise, Florence guelfe est en guerre avec d'autres villes de la Toscane : quelles sont-elles? Pise, une ville gibeline, Sienne, encore une ville gibeline, et toutes deux, à la fin de la crise, sont réunies sous la domination gibeline des Médicis. A Pistoïe, les Panciatichi et les Cancellieri, c'est-à-dire les gibelins et les guelfes du XIII[e] siècle, ressuscitent pour se livrer des combats furieux. Gênes, pendant toute la crise, flotte entre la France et l'Espagne, au moyen des guelfes, les Fieschi, les Fregoso, et des gibelins, les Doria et les Spinola. Dans les états romains, le jeu des partis est encore plus évident. A Ricanati, les familles gibelines du temps de Frédéric II recommencent des combats si

acharnés, qu'en 1505 la peste même n'impose pas la trève aux combattants. Todi voit un massacre de gibelins, Terni un massacre de guelfes. A Viterbe, ce sont les Gatteschi et les Maganzesi; à Césène, les Tiberti et les Martinelli; à Ravenne, les Lunardi et les Rasponi; à Perouse, les Oddo et les Baglioni; partout ce sont les guelfes et les gibelins qui reproduisent les batailles nocturnes, les incendies et les trahisons du moyen-âge. Les Colonna de Rome, en 1526 et en 1527, furent aussi terribles pour le pontife que l'avaient jadis été leurs ancêtres pour les papes du moyen-âge. Quant au royaume de Naples, la lutte fut vidée par les Angevins et les Aragonais : c'étaient là deux races, deux noblesses toujours soutenues par deux prétendants à la couronne. Depuis 1266 ils avaient joué le rôle des guelfes et des gibelins napolitains, et depuis 1494 ils renouvelaient le combat plus fort que jamais. Dans chaque ville ce furent des épisodes tragiques entre les familles rivales; dans chaque village la population se trouva partagée par les deux sectes du moyen-âge. Les historiens de la renaissance, ces illustres vaincus, n'ont pas daigné nous raconter ces luttes intérieures; cependant dans chaque ville il y a une double série de chroniqueurs, les uns guelfes, les autres gibelins, et par les faits qu'ils exposent ils donnent le démenti le plus éclatant à cette théorie de la conquête inaugurée par Machiavel. L'Italie n'a cédé qu'à ses propres principes; elle n'a pas voulu combattre pour l'indépendance abstraite des seigneurs.

Toujours persuadé que l'Italie a été conquise, Machiavel arrête son regard sur les armées italiennes;

il voit partout des soldats en fuite, des chefs qui trahissent, et il se demande pourquoi les Italiens qui excellent au duel ne tiennent pas à la guerre? pourquoi ces condottieri à double face, ces seigneurs sans épée? Ce sont là pour lui des mystères qu'il s'explique par le commerce et par les papes, en accusant les Italiens d'être un peuple de marchands et de prêtres. Il ne voit pas que la seigneurie est une création factice, récente, équivoque, qu'elle n'est pas fixée par un droit certain, qu'aucune conscience n'est irrévocablement acquise au seigneur. Se méfiant de tous, il achète des capitaines, les capitaines le vendent sur le champ de bataille; on ne livre que des combats simulés. A quoi bon la gloire? Le seigneur veut l'exploiter, le soldat ne cherche que l'argent. Qu'on ne s'arrête pas à la surface de cette Italie factice qui trompe et désespère Machiavel, que l'on pénètre au fond des villes; qu'on suive les combats guelfes soutenus par des traditions, inspirés par des principes. La faiblesse et la lâcheté cèdent la place à l'héroïsme; là on ne se trompe point, on ne recule pas: une bataille ne brise pas le parti vaincu, il faut le vaincre vingt fois pour qu'il se retire. L'armée de la ligue est battue, les armées pontificales se débandent, les capitaines de Louis-le-More se vendent, les capitaines du roi de Naples négocient et trahissent, ceux de Florence livrent la république à l'ennemi. Mais pour les Martinelli et les Tiberti, pour les Marescotti et les Bentivoglio, pour Sienne qui défend ses franchises, pour Pise qui défend sa liberté, la guerre n'est pas un jeu, et Gênes, Bologne, Cesène, Perouse, Aquila, toutes les villes de l'Italie, nous

offrent mille exemples de courage, tandis que cette Italie des seigneurs offre le spectacle de la lâcheté. A force de mépriser les seigneurs qui succombent à cette conquête imaginaire, Machiavel finit par déclarer que l'Italie n'a pas de chefs, que les hommes manquent; qu'il y a partout les éléments d'une régénération, que personne ne sait les dominer. Il calomnie l'Italie : en principe, jamais aucun peuple ne s'est arrêté faute de chefs; les hommes sortent des masses, leur génie se borne à donner une formule à l'inspiration nationale : ils ne conduisent les masses que là où elles veulent arriver. Croire à la toute-puissance de l'individu, c'est accepter le préjugé classique et même le préjugé catholique, qui transforme les personnages de l'histoire en grands-prêtres et les peuples en troupeaux. L'Italie manquait-elle de chefs? Au contraire, elle était le pays des hommes : ailleurs il y avait les peuples, dans la Péninsule il y avait les chefs. Les Doria, les Colonna, les Trivulzio, conduisaient les grandes armées de l'empereur, de l'Espagne, de la France; la politique ne se lassait pas de multiplier ses prodiges; aucune terre ne pouvait rivaliser avec la patrie des Médicis. Mais ses hommes devaient être guelfes ou gibelins, pontificaux ou impériaux, c'est là ce qu'exigeaient la fortune et le droit de l'Italie; et si la renaissance dépassait ce droit, l'Italie devait céder à d'autres nations ses politiques, ses capitaines et ses inventeurs inutiles.

Quand Machiavel concevait un plan général pour lutter contre la fortune de l'Italie, il devait tourner toutes ses ressources contre le fantôme de la conquête. De là son action politique qui porte à faux,

de là les erreurs de ses livres et les dernières illusions de sa vie. Pour résister à la conquête, il veut fonder une république italienne ou élever une monarchie; il veut donner à sa république ou à son prince l'Italie réunie et une armée nationale. Vains efforts! l'homme étranger au droit italien ne comprend plus le pays; sans choix entre la liberté et la tyrannie, il ne peut rien; il n'a ni force, ni foi, ni décision; à chaque pas il se trouve arrêté par son propre dilemme. Machiavel finit par choisir l'alternative d'une tyrannie nationale, et c'est dans ce but qu'il jette un regard mêlé d'envie et d'admiration sur cette France, nation de légistes et de soldats, où le roi ne peut ni mourir ni se déshonorer. Il souhaite à la Péninsule de l'imiter, d'improviser une nouvelle France: puisque les divisions perdent l'Italie, il lui faut un chef; puisque les mercenaires ne la défendent pas, il lui faut des armées nationales. Le tyran et l'armée nationale, tels sont en définitive les deux moyens pour réaliser la grande conception de l'unité nationale. L'utopie, nous l'avons vu, est grande et prophétique; les deux moyens pour la réaliser sont-ils au niveau de l'utopie? Non; ce sont là deux expédients grossiers, extérieurs, où l'art de réussir élève le tyran à coups de poignard, où l'art de combattre arme aveuglément les populations opprimées; combinaison absurde et contradictoire; car le tyran et la nation armée, l'usurpation et le droit s'excluent mutuellement. Enfin à qui s'adressait Machiavel pour créer le tyran, pour armer la nation? Il dédiait le Prince à un seigneur des Médicis; il dédiait l'Art de la guerre à un républicain de Florence, Philippe

Strozzi ; il s'adressait donc en même temps à deux ennemis irréconciliables [1]. Ne nous arrêtons pas à cette contradiction qui éclate dans les dédicaces du Prince et de l'Art de la guerre ; c'est bien aux Médicis qu'il s'adresse en définitive. Après la chûte de la république et sa disgrâce, il n'eut plus d'autre ambition que d'être l'âme damnée des Médicis, et jamais plus lourde méprise ne fut commise au point de vue italien. Machiavel, pour sauver l'Italie, invoque précisément la famille engagée d'avance dans toutes les réactions pontificales et impériales, la famille qui s'élève avec les triomphes de Léon X, de Clément VII, avec les alliances de Maximilien I[er], de Charles-Quint. A chaque désastre de la renaissance, Machiavel voit que les Médicis grandissent ; la fortune des Médicis l'étonne, et il veut la suivre, s'y cramponner ; il ne s'aperçoit pas qu'elle extermine la renaissance ; il ne prévoit pas que le dernier triomphe des Médicis sera une fortune inouie, le grand-duché impérial de la Toscane et en même temps l'un des plus forts parmi les obstacles créés à l'idée de l'indépendance italienne.

Par ses théories, par son action, par ses plans, Machiavel n'était pas de son temps ; une autre théorie, une autre action, un autre plan s'emparait de l'Italie ; c'est Dante qui triomphait, la Péninsule obéissait au poète du moyen-âge. Dante avait invoqué le libérateur impérial et un événement en dehors des prévisions humaines, pour que l'Italie fût soumise à la loi du Christ et de César. Eh bien ! Charles-

[1] On sait que les Médicis sacrifièrent les Strozzi.

Quint fut l'homme providentiel qui délivra l'Italie d'après la loi antique, tandis que la guerre hispano-française se jouait de toutes les prévisions des seigneurs pour reconstituer le système de Charlemagne. Les Borgia, les Bentivoglio, ces générations de tyrans que Dante avait vues poindre sous d'autres noms et qu'il avait maudites ; les Fratesehi et les Pallesehi, les Oddo et les Baglioni, les Tiberti et les Martinelli, ces factions que Dante avait vues grandir sous d'autres formes et qu'il avait flétries dans la Divine Comédie ; cette désorganisation profonde et artificieuse qui désarmait le bras et développait la perfidie de l'Italie, tout a dû s'évanouir devant la restauration prophétisée par Dante, devant le droit qu'il avait imploré. L'Empereur reprit sans combat cette domination qu'on lui avait astucieusement dérobée et dont les symboles se conservaient dans la ville éternelle. Le Pontife reprit cette suprématie qui l'avait rendu le maître du moyen-âge. Les guelfes, cette noblesse nouvelle, issue de la commune, première cause de la grande insurrection et accablés par la haine impériale de Dante, succombèrent dans toute l'Italie ; à Milan sous les Sforza, à Florence sous les Médicis, à Naples sous le roi catholique, dans les états romains sous la papauté qui acheva le combat avec les fureurs des gibelins. Dante avait gémi sur la guerre civile, sur les grandes expulsions, sur les massacres héroïques des deux sectes, et le droit restauré comprima les partis, anéantit la guerre civile et rendit à l'Italie le calme du temps des Carlovingiens. Dante avait voué à l'exécration la dictature des seigneurs qui écrasaient la guerre ci-

vile par les massacres, et le droit enveloppa les tyrans, il n'y eut plus de seigneurs, tous les chefs de l'Italie se trouvèrent transformés soudainement en ducs, comtes et marquis de l'église ou de l'empire; trente-six ans suffirent à la métamorphose, sans que l'on renouvelât les hécatombes immolées, d'abord par les révolutions des deux sectes, ensuite par la révolution des seigneurs. Dante détestait le commerce qui avait nourri la longue rébellion des républiques et des tyrans, et le commerce fut complètement ruiné à Milan, dévasté à Naples, affaibli partout; enfin, cette indépendance que Dante accusait comme un crime rentra dans le néant, à l'exception de Venise, la république Byzantine protégée dans la divine épopée par le silence le plus absolu. Dante ne pouvait pas l'attaquer, parce que sa tradition était légitime; il ne pouvait la défendre, parce que la gloire de Venise menaçait le saint empire; le poète se taisait et Venise resta. Pour nous la poésie de Dante est la malédiction de l'Italie, pour nous ce que Dante appelait le bien c'est le mal, pour nous ses croyances sont des erreurs, son droit est une injure; il est notre ennemi le plus violent et toutefois nous devons invoquer Dante pour absoudre cette Italie qui descend dans le tombeau. Dante nous apprend qu'elle a cédé à un droit, à sa tradition, à l'ancienne gloire catholique et impériale, et Dante justifie ainsi cette décadence qui serait le comble de la honte d'après la théorie de Machiavel où l'Italie est accusée d'avoir cédé à une conquête hideuse par de lâches débandades en se trahissant elle-même, également incapable de fidélité et de résistance.

Qu'on ouvre les chroniqueurs des villes italiennes gagnées par la restauration ; c'est partout Dante qui triomphe et qui repousse Machiavel. Loin de regretter les républiques et les seigneurs, ils applaudissent tous à l'église et à l'empire qui les ont délivrés de la nécessité de se gouverner et de continuer la rébellion de l'indépendance. Ils appartiennent à des villes, à des familles qui se sont combattues pendant quatre siècles, et tous acceptent avec une facilité miraculeuse la pacification de 1530. Les jugemens généraux de Machiavel sur la crise du XVIe siècle sont donc restés étrangers à la véritable Italie. Elle était dans les villes, dans les populations florentines, lombardes, romagnoles, génoises ; la renaissance était un pays diplomatique, un état international qui se trouva inopinément à la merci du drame souterrain des guelfes et des gibelins qui agita chaque ville pour aboutir au pacte de Léon III et de Charlemagne. Et ce pacte fut rétabli dans toute la rigueur du droit antique. En 800, le pape et l'empereur avaient stipulé par le sens général de leurs négociations qu'ils s'uniraient contre les hérétiques, contre les infidèles; que les terres grecques seraient données au pape, et les terres lombardes à l'empereur, et que l'Italie divisée en deux parties servirait de gage au pacte des deux chefs de la République européenne. Tel fut aussi le pacte de 1530. Le pape proclamait la croisade contre les Musulmans, l'empereur s'engageait à combattre cette hérésie de Saxe jadis écrasée par Charlemagne et alors renouvelée par Luther ; l'église promit à l'empereur qu'elle ne favoriserait plus aucune rébellion chez les

feudataires lombards, l'empereur promit à son tour qu'il ne favoriserait plus aucune rébellion chez les feudataires de l'église. La rébellion cessa, le grand interrègne de l'église et de l'empire avait fini, les terribles souhaits de la Divine Comédie s'accomplissaient, Machiavel était congédié.

CHAPITRE VI.

LA CÉLÉBRITÉ DE MACHIAVEL,

De 1494 à 1789.

Nous avons jugé Machiavel, nous avons vu sa religion, sa législation, sa vie politique, ses plans sur l'Italie. Il a été vaincu parce qu'il a dépassé son temps. Suivons sa célébrité à travers les trois siècles qui viennent de s'écouler. La renaissance, exilée d'Italie, grandit d'abord en Allemagne, ensuite en France, pour transformer l'Europe ; Machiavel, oublié en Italie, grandira à chaque progrès de la révolution européenne. Commençons par sa carrière toute personnelle. Quelle a été son influence ? Quelle a été sa gloire au milieu de ses contemporains ? Il a vécu dans l'obscurité la plus malheureuse. Sa place de secrétaire de la république florentine était assez modeste, jamais il ne figura à la tête d'un parti ou parmi les chefs du gouvernement. Dans ses légations il ne fut qu'un employé de second ordre assez mal rétribué. En mission auprès de César Borgia, il sollicitait lui-même le gouvernement d'envoyer des *hommes plus estimés, plus au courant des affaires et qui pussent mieux parler.* En France ce sont les mêmes sollicitations ; il ne

fut jamais ambassadeur : en aucune occasion il ne décida un succès qui le rendît indispensable. Pouvons-nous tenir compte de ses projets ? Tous ses plans restent sur le papier, tous sont impossibles. Un jour il proposait à la république de coloniser ses provinces comme s'il vivait au milieu de l'antiquité ; on ne fit aucun cas du projet. Une autre fois il proposait à Léon X une constitution pour Florence, et cette constitution fut jugée *insolite et extravagante* par Pazzi, le seul homme qui en parla sans lui donner la moindre importance[1]. C'est à peine si Machiavel a pu organiser quelques brigades d'infanterie à Florence[2], et, s'il a écrit sur l'art de la guerre, Cardano nous apprend qu'il n'a jamais paru à la tête d'un bataillon. A-t-il réveillé l'attention de ses contemporains ? Qu'on ouvre les historiens de son temps, son nom ne s'y trouve jamais ; Guicciardini, son ami, ne peut le citer qu'une seule fois à cause d'une mission insignifiante auprès de la dame de Piombino. A-t-il réveillé l'attention des Médicis ? Jamais. Il conspira obscurément et les Médicis qui sacrifiaient ses complices l'ont épargné comme un homme compromis par imprudence : il se jeta à la suite de nouveaux seigneurs, et il fut repoussé, oublié. Aucune sollicitation ne lui coûtait, il sollicita pendant dix ans, le livre même du Prince est une vraie sollicitation. Un jour il alla jusqu'à proposer au duc d'Urbin l'exemple de Borgia s'offrant à jouer le rôle du plus odieux satellite. Sa lettre est infâme ; point de succès. Enfin on lui par-

[1] Archivio storico. Florence, vol. 1, p. 420.
[2] Provision pour l'infanterie, 1306. Voir les pièces officielles, dans ses œuvres.

donne et c'est pour lui confier une mission dérisoire auprès des moines de Carpi ; Guicciardini ne peut s'empêcher de le plaindre d'être tombé aussi bas. Les autres missions le maintiennent dans la sphère où il était né. Est-il redouté? Est-il méprisé? Ni l'un ni l'autre; d'après ses contemporains, il n'est ni inférieur ni supérieur aux places qu'il occupe. La persécution lui refuse le martyre, la protection l'arrête au moment même où elle l'élève. Il aime l'or, il veut s'enrichir et il manque d'argent, d'habits dans les plus brillantes de ses missions, il est ruiné en 1513 quand il perd son emploi, et il meurt dans la misère, en laissant sa famille dans le plus grand dénûment, *in somma povertà*, d'après les expressions de son fils. L'étrange destinée! Machiavel est homme de cour par instinct, il est dévoré du besoin de parvenir et de gouverner : quand il est relégué à la campagne, le soir, il rentre chez lui et il s'habille en grand seigneur pour écrire ses livres; vrai Tantale de la politique, il passe sa vie au milieu des grands et jamais il ne peut grandir. Il a le génie, peu de scrupules, du patriotisme s'il le faut; il est observateur unique; il vit au milieu d'une république, à l'époque de Léon X, en rapport avec les plus hauts personnages; il possède tout ce qu'on appelle des moyens pour réussir. Le succès lui manque absolument. Il y a plus : il est poète, écrivain, là-dessus la renaissance ne se trompe pas: on assiste à la représentation de ses comédies, on loue son style, on le compare à Boccace [1], mais il n'obtient que l'aumône d'écrire l'histoire de Flo-

[1] V. Giovio, les Portraits des savants, et Varchi l'Ercolano.

rence par ordre de Clément VII. En un mot il est connu et une dernière fatalité lui refuse toute célébrité politique au milieu de ses contemporains. Si l'homme sans foi devait se méprendre dans l'action, si aucun principe ne pouvait le prendre à son service, s'il était condamné à rester dans la sphère des agents secondaires ; le mérite politique de Machiavel était éclatant, il devait dominer par les livres et rien en apparence ne devait s'opposer à sa gloire. Quel fut donc le génie malfaisant qui ajourna cette gloire ? Ce fut le génie même de Machiavel. Critiquait-il la renaissance ? Il lui demandait l'impossible ; il la méconnaissait sans cesse. Révélait-il le terrible jeu des intérêts dans l'histoire en divulguant tous les secrets des rois, des condottieri, des prophètes ? La renaissance était si corrompue que les scandales n'étaient plus des scandales. Traçait-il la science des rébellions ? La renaissance ne se décidait pas à franchir le cercle tracé par Charlemagne. Machiavel ne doit donc rien apprendre à ses contemporains ; il meurt dans l'obscurité la plus profonde, méconnu en Italie, absolument ignoré partout ailleurs.

Ce fut le protestantisme qui jeta la première lumière sur les livres de Machiavel. Le protestantisme continue l'œuvre de la renaissance : il congédie les phalanges des moines ; il abolit les vœux contre nature, la chasteté qui isole, l'obéissance qui abrutit, la pauvreté qui désarme ; il réhabilite l'homme, il veut que tout homme soit prêtre et pontife. Depuis Luther l'église n'est plus qu'une tyrannie, sa tradition se réduit à une fable, son droit à de l'ambition, le pouvoir pontifical à l'imposture d'un prêtre armé.

La vraie renaissance entrevue par Machiavel se réalisait en partie : les nouveaux docteurs combattaient avec audace, ils tournaient des peuples probes du nord contre la corruption de Rome, ils étouffaient la fable de l'église par la fable biblique, le christianisme recommençait sa carrière. De nouveaux états, d'après les souhaits de Machiavel, surgissaient fondés par la nouvelle religion qu'il avait déclarée possible, et ce système catholique qu'il exécrait tombait en ruine : le grand art de se rébeller semblait diriger la nouvelle révolution. Sur ces entrefaites, Henri VIII d'Angleterre en se séparant de Rome sacrifie les conspirateurs catholiques ; la famille du cardinal Polo meurt sur l'échafaud, le cardinal s'enfuit, il invoque les foudres de l'église et de l'empire contre la révolution anglaise, et c'est dans l'imprécation pontificale du prélat que paraît pour la première fois le nom de Machiavel, jeté comme une insulte. Henri VIII est accusé d'être sans foi, d'être un Machiavel. L'éveil est donné au monde catholique ; un inquisiteur dénonce les livres du secrétaire de Florence, Paul IV les proscrit, la congrégation de l'Index donne le mot d'ordre à tous les séïdes de l'obscurantisme pontifical ; c'est toute une croisade qui se rue contre l'homme de la renaissance, contre le législateur de l'ambition. Osorio l'attaque pour défendre la noblesse chrétienne, Bosio pour faire l'apologie de la restauration pontificale ; Possévin s'indigne qu'on prétende expliquer Moïse par la politique, il explique Moïse, l'église et même Charlemagne et Charles-Quint par les miracles. Ribadeneyra oppose à Machiavel l'apologie du prince catholique, il veut que Philippe II

imite Ferdinand II qui brûlait lui-même les hérétiques ; il lui conseille d'imiter Ferdinand IV qui exterminait les hérétiques, les Maures et les juifs. L'aveugle effort contre Machiavel ne fait que propager ce nom que l'on proscrit ; l'obscurantisme s'exaspère contre la résistance croissante qu'opposent les livres d'un mort, les jésuites d'Ingolstadt brûlent Machiavel en effigie. Partout où le protestantisme s'insurge contre cette restauration qui avait triomphé en Italie, c'est l'art de feindre, de se rebeller, d'écraser que l'on signale comme le principe unique des succès de la réformation. Pour certains catholiques Machiavel remplace Luther et toute la foi de l'Allemagne [1].

Que répond la réformation ? On parcourt ces livres inconnus dédiés à des papes et patronés par des princes catholiques, et on y découvre l'art de parvenir individuellement par la force et par la fraude. N'est-ce pas le système catholique qui domine par l'individu ? Chez les catholiques c'est le prêtre qui règne, c'est le roi sacré par le prêtre qui gouverne ; l'autorité est individuelle, son mouvement part d'en haut, elle s'impose par la force. Quels sont les chefs de la réaction catholique ? Des papes qui mentent, des cardinaux qui conspirent, des inquisiteurs qui brûlent leurs adversaires, des hommes de sang qui répondent par le fer à la discussion. Philippe II, ce type qu'on oppose à Machiavel, n'est qu'un bour-

[1] Voici les dates : Cardinal Polo, 1335. — Caterino l'inquisiteur, 1557. — Prohibition, 1557.— Croisade catholique, par Osorio Bosio, par les jésuites Possevin, Lucchesini, Ribadeneyra, Reynaud Binet, surtout par les jésuites d'Ingolstadt, qui brûlent Machiavel en effigie (1580–1600).

reau. Sixte-Quint, qui proscrit Machiavel en public, le commente et le pratique en secret. Les Médicis le transportent sur le trône de France ; Catherine de Médicis flatte d'abord les protestants pour les tuer ensuite à la Saint-Barthélemy. Cette fois on frappe *sans menacer*, on extermine l'ennemi *sans que la persécution traîne*, on obéit à Machiavel, c'est l'individu roi et catholique qui obéit. Le protestantisme déclare donc par Gentillet que c'est Machiavel qui gouverne la réaction catholique. Gentillet écrit un livre terne, diffus, interminable ; mais il écrit en honnête homme, il est inspiré par une foi nouvelle, il dévoile l'infamie de cet art de gouverner, tel qu'il se trouve représenté dans sa nudité individuelle. Le livre de Gentillet porte coup, on le traduit, on l'abrége, on le refait, et cette fois c'est le protestantisme qui redouble la célébrité de Machiavel en s'emparant de ses révélations pour attaquer les rois et les pontifes. Dans cet immense débat entre les deux religions les mots de *machiavéliste* et de *doctrine machiavélique* commencent à se populariser [1].

Quand les colères religieuses tombent, la célébrité de Machiavel est faite et elle continue à subsister. De tout temps il y eut une foule de littérateurs, ni guelfes ni gibelins, ni catholiques ni protestants ; ils ont toujours formé une sorte de majorité littéraire qui se range, comme certaines majorités politiques, du côté des grands noms. Machiavel eut ses cour-

[1] V. pour le protestantisme politique ou religieux, Gentillet, 1572. — Tocsin contre les massacreurs. – Languet, 1575. — Charron, 1606. — Alberico Gentile, 1608. — Boccalini, Radicati, Scioppius, etc. — Bacon, 1657.

tisans. Ils ne le comprirent jamais ; cependant ils sentaient la puissance artistique de sa parole. Dès qu'on accusa Machiavel ils avaient fait des efforts inouis pour le justifier ; à part quelques mots ils le trouvaient irrépréhensible, très orthodoxe et assez moral ; sous Richelieu, l'admiration devint plus facile ; sous Louis XIV, elle devint naturelle : à tout prendre, Machiavel n'enseignait-il pas à être roi? D'ailleurs la monarchie de Louis XIV continuait la renaissance, elle élevait la royauté au-dessus de tout. Par le roi, la raison dominait les priviléges surannés, les droits odieux, et même l'église. La royauté inspirait, on pouvait la célébrer sans s'humilier, elle amnistiait les idées les plus hardies, elle était moderne et les grands hommes du XVII[e] siècle se trouvaient réunis par une sorte d'orthodoxie royale. Cette fois l'admiration pour le conseiller des princes pouvait se hasarder en public. Un chargé d'affaires attaché à l'ambassade française de Venise, Amelot de La Houssaye, traduit le Prince ; il nous assure que Machiavel a de très-bons sentiments religieux, et il excuse sa politique en nous apprenant que *la raison d'état seule force la main des princes, que les rois ne peuvent pas obéir à la morale*[1]. L'apologie de Machiavel ne pouvait pas s'arrêter sur cette base chancelante. Bientôt Bayle arrive, il cite l'apologie d'Amelot, et il n'a qu'à la développer pour l'anéantir. «Ajoutez, dit-il, que par le seul exer-

[1] L'école royaliste de Machiavel se fait remarquer par les traductions de G. Cappel, 1553, de d'Auvergne, 1571, de Brinon, 1577, adressées l'une à un garde-des-sceaux, l'autre au tuteur de la reine d'Écosse, la troisième à Catherine des Médicis. Une apologie pour Machiavel, écrite vers 1650, resta inédite. On la voit à la Bibl. royale, fond du roi, 7109, in-f°. Amelot écrit vers 1683.

cice de la royauté les plus innocents apprendront le crime sans avoir besoin d'aucun précepteur ; ajoutez que qui ne sait feindre ne sait régner. Les maximes de Machiavel sont très mauvaises ; le public en est si persuadé, que le machiavélisme et l'art de régner tyranniquement sont deux termes de même signification.» Voilà le mot de *machiavélisme* qui paraît pour la première fois, c'est Bayle qui le prononce ; c'est une révolution qui s'annonce. La monarchie de Louis XIV réhabilite Machiavel et la philosophie se sert de Machiavel pour fronder la monarchie.

Le XVIIIe siècle achève la renaissance dans la région des idées. La foi que les catholiques attachaient à l'église, les protestants à la Bible, s'attache pour la première fois à la nature toute seule. La religion de la nature inspire les poètes et les philosophes ; elle réhabilite tous les instincts de la nature humaine, toutes les forces de la raison. Les hommes ne sont plus naturellement rebelles comme les croyait Machiavel ; la rédemption ne doit plus reposer sur le mensonge d'un individu, sur une erreur des masses. Prêtres depuis Luther, désormais tous les hommes deviennent rois ; la vérité, la justice et la nature conspirent ensemble pour le bonheur de l'homme. Fable, hypothèse ou inspiration, c'est là le principe du XVIIIe siècle : il avait manqué à Machiavel. Toutefois le résultat extérieur de ce principe est la guerre contre les rois, les nobles et les prêtres, et ici c'est Machiavel qui triomphe. Ses regrets historiques sur la perte des vertus payennes tombent d'accord avec la haine nouvelle contre les vertus pontificales et impériales. La science secrète qu'il professait se divul-

gue et devient de droit public ; la délivrance de toute superstition , qu'il se réservait comme un sacrilége , devient la délivrance de tous les peuples. Le succès athée de l'intelligence, la seule divinité qu'il adorait, se transforme en un droit où la raison affranchie, le cœur arraché à l'humiliation chrétienne, réalisent naturellement la destinée de l'homme sur la terre. Ainsi l'empire, l'église, César, le Christ, toutes les fables juridiques et religieuses sont attaquées par la croisade du XVIIIe siècle. Ironique comme Machiavel, Voltaire domine l'universelle démolition : c'est par l'art de réussir qu'il explique les prophètes , les pontifes, les rois, tous les parvenus du genre humain, comme si l'humanité avait toujours été la victime du grand art de réussir par l'imposture et par l'erreur. On devine que Voltaire ne manque pas de placer Machiavel au rang des premiers législateurs. « Quoi ! s'écrie Frédéric II fort étonné, voudriez-vous remettre en honneur la réputation flétrie de ce coquin misérable ? » Voltaire manœuvre et s'esquive. « Je ne parle, répond-il, que de ces coquins qui parviennent, et ces coquins ne font aucun bien au genre humain. » Frédéric II veut réfuter, exterminer Machiavel ; il réclame la collaboration de Voltaire qui ne peut la refuser, et le philosophe se trouve chargé de blanchir la prose monarchique toute farcie d'injures et de barbarismes. Ici commence la manœuvre la plus souple de la pauvre philosophie : « Prince, écrit Voltaire , quand on a dit honnêtement d'injures , on pourrait après cela s'en tenir aux raisons. » Frédéric se décide à raisonner, il parle du droit royal. « Votre adversaire, dit Voltaire, se retranche sur un autre terrain ; le

maudit Florentin ne parle que de l'utile.» Que faire? « Montrez, continue Voltaire, que l'on échoue avec les moyens de Machiavel, témoin César Borgia, Louis-le-More, Charles VIII, Alexandre VI. » L'insinuation était perfide, un pas de plus et on touchait à l'empire et à l'église. Voltaire n'y manque pas : « Je ne sais pas, ajoute-t-il, si votre réfutation aura quelques petits mots sur le projet de *cacciare i barbari d'Italia*. Il me semble qu'il y a actuellement tant d'honnêtes étrangers en Italie qu'il serait assez incivil de les vouloir chasser. » Le prince fait la sourde oreille; il ne veut pas se compromettre, il redoute sa propre hardiesse, il veut même retirer le manuscrit; mais par malheur le libraire le refuse. Voltaire doit aller à La Haye; il joue le rôle de Scapin pour enlever le manuscrit royal. Il le demande sous prétexte de le corriger, on ne le lui accorde que sous l'œil des surveillants; et le philosophe de le raturer et d'y fourrer de si nombreux coqs-à-l'âne, que le libraire ne peut plus le livrer au public. Enfin, après bien des corrections, des modifications et des pourparlers, il en résulte l'*Anti-Machiavel* de Frédéric II, livre insignifiant comme la pensée équivoque et bâtarde du despotisme éclairé. Ce fut là un vaudeville joué au milieu d'une bataille; on entendait dire de tous côtés que la doctrine de Machiavel était *la politique des personnes de qualité*.— Le *Livre du Prince*, s'écria une voix plus forte, *est un livre de républicains*. Cette voix coupa court au bavardage de Voltaire et de Frédéric II. Rousseau parlait. Avec lui la religion naturelle résume ses dogmes, la foi nouvelle redouble d'inspiration, et la théorie greco-romaine donne une forme extérieure à

la pensée de Rousseau. Quel est l'idéal de Rousseau? C'est la cité antique, la ville républicaine où les citoyens se gouvernent eux-mêmes, où *chaque citoyen*, dit Machiavel, *tient la main sur le gouvernement.* Quel est, d'après Rousseau, le peuple élu de l'Europe? C'est la Suisse à laquelle Machiavel présageait une destinée romaine. Pourquoi cette apothéose de la Suisse? Parce que Rousseau admire, comme Machiavel, la probité antique et la sainte ignorance de l'Helvétie : comme Machiavel, il accuse l'intelligence de civiliser les peuples, et la civilisation de les corrompre. Une même insurrection, commencée à l'extérieur par Machiavel, à l'intérieur par Rousseau, conduisait ainsi l'ironie et l'enthousiasme à une même protestation contre le système catholico-impérial de l'Europe. D'après Machiavel, la vieille civilisation était méprisable à cause de sa faiblesse, d'après Rousseau elle était faible à cause de son iniquité.

Depuis Rousseau, les royalistes et les républicains s'accusent mutuellement de machiavélisme : on renouvelle le combat des catholiques et des protestants. Cependant, cette fois, Machiavel est admiré dans les deux camps, sa célébrité devient de la gloire. Les hommes de la révolution admirent la renaissance prêchée par Machiavel, ils la divulguent avec la déclaration des droits de l'homme, ils adoptent Machiavel comme l'accusateur des individus, pontifes, rois ou seigneurs; les royalistes au contraire s'attachent surtout à l'art de réussir, ils croient sottement à la toute-puissance individuelle, ils voudraient s'en emparer, dussent-ils admettre qu'il n'y a pas de Dieu. Comme le duc de Schvartzemberg, ils pensent

que l'*Europe étonnée voit se renouveler les désastres du moyen-âge*, et ils feuillettent Machiavel pour y chercher les condottieri, les Borgia, les seigneurs de la révolution. Ne doivent-ils pas les surpasser! Les révolutionnaires développent le jugement de Gentillet, des protestants, de Voltaire, de Rousseau. [1] Personne ne se déchaîne plus contre Machiavel; n'était-il pas l'homme de la révolution? Les royalistes adoptent les jugements des courtisans de Catherine des Médicis, des courtisans de Louis XIV et surtout du bonhomme Amyot, qui renaît dans la personne de M. Artaud. On ne reproduit plus les invectives des jésuites. Les royalistes ne demandent-ils pas des conseils à Machiavel? il ne répond pas. Le maître les abandonne au moment de l'action: Pourquoi? ils l'ignorent, et cette ignorance les condamne à reconnaître chez Machiavel une grandeur mystérieuse [2]. Ainsi il y a deux choses chez Machiavel, l'idée de la vraie renaissance et l'art de réussir. La première, incomprise au XVIe siècle, a été expliquée par deux révolutions; l'art de réussir, connu après coup, a été commenté par deux réactions. Personne, suivant nous, n'a compris que la renaissance était un plan tout extérieur, et que l'art de réussir était une science toute fatale: on n'a pas vu que la religion naturelle

[1] V. les traducteurs Giraudet, Peyrie. — V. aussi Camille Desmoulin et Robespierre.

[2] Voyez le lieutenant-général du royaume, Bouillé. Il admire Machiavel. Mazères: Il se déchaîne contre les révolutionnaires et il admire la race criminelle des Médicis. Commentaire apocryphe de Napoléon: œuvre inintelligente. M. Artaud: très-royaliste et très-catholique, il trouve que Machiavel est parfait; il le trouve même orthodoxe. Suivant lui, il n'a jamais attaqué ni l'église, ni le pontife; il n'a blâmé que les *excès de quelques ecclésiastiques*.

en se substituant au christianisme réalise à elle seule la renaissance ; on n'a pas examiné comment la foi dispose seule du succès quand la fortune le permet. Ici les commentateurs n'ont plus rien à nous apprendre : interrogeons la foi de la révolution, l'intelligence de Machiavel dominera impassible l'époque qu'elle a invoquée.

CHAPITRE VII.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,

D'APRÈS MACHIAVEL.

A partir de 89, les principes s'emparent des événements et on dirait que Machiavel dicte les paroles, même des hommes qui paraissent sur la scène de la révolution. Le peuple débute par la déclaration des droits de l'homme : le noble et le prêtre se croient plus que des hommes ; on dépossède donc la noblesse et le clergé. Le cri : *Guerre aux châteaux, paix aux chaumières* retentit dans toute la France ; c'est la révolution qui *colonise. Les hommes de* Machiavel *oublient plutôt la mort de leurs parents que la perte de leurs biens :* donc les conspirations aristocratiques éclatent furieuses et indomptables. Le roi se résignera-t-il à ne plus être qu'un citoyen ? *il est contre la nature humaine,* dit Machiavel, *qu'on se résigne à tomber de si haut.* Voilà le roi, la noblesse et le clergé qui risquent tout pour se défendre, ils appellent l'étranger, il marche sur Paris. Pour vaincre une pareille opposition, poursuit Machiavel, *il n'y a que le fer.* L'indignation de la France obéit à Machiavel : de là les journées de septembre ; Danton *regarde son crime en face, et il le*

commet. Pour rendre la France libre, s'écrie Marat, il faut abattre 500,000 têtes. — Chalier demande à poignarder 20,000 Lyonnais. — Lanssel veut que *tout le monde soit bourreau.* — Tous répètent *que notre mémoire périsse et que la patrie soit sauvée*; c'est le mot de Machiavel, *il faut que la patrie soit sauvée avec gloire ou avec infamie.* Ouvrons Marat. « Il s'agit, dit-il, du salut » du peuple; devant cette loi suprême, toutes les » autres doivent se taire, et pour sauver la patrie » tous les moyens sont bons, tous les moyens sont » justes, tous les moyens sont méritoires [1]. » Ouvrons Machiavel : « Quand il s'agit du salut de la » patrie, écrit-il, il n'y a ni justice ni injustice, ni » pitié ni cruauté, ni éloge ni honte ; ce sont là des » considérations qu'il faut sacrifier » [2]. Toute la révolution se développe à travers le grand dilemme de Machiavel ; à chaque phase c'est toujours l'alternative de la monarchie et de la république qui se présente ; d'après Machiavel il faut être républicain ou tyran, point de milieu; si on veut réussir, point de demi-mesure, il faut de la décision et de la hardiesse. Tous les hommes de la révolution ne cessent de répeter qu'il faut de *l'énergie*, du *courage*, de la *foi. Il faut de l'audace*, dit Danton, *encore de l'audace, toujours de l'audace.* Le roi ne sait être ni citoyen, ni tyran, et il tombe; la Gironde tergiverse, et elle glisse dans le sang; Danton hésite à son tour et sa tête tombe. La révolution seule marche droit et toujours, et la république triomphe. Le passage de la monarchie à la république, avait dit Machiavel, n'est

[1] Ami du peuple, 28 février 1791.
[2] Disc. sur Tite-Live, l. III, ch. 41.

que le passage de *l'inégalité* à *l'égalité*, de la *corruption* à la *probité* : c'est là l'idée qui domine tous les hommes de la révolution. « Nous n'avons d'autres ennemis, dit St.-Just, que les riches et les vicieux. » Il faut faire une ville nouvelle, il faut faire comprendre que le gouvernement révolutionnaire n'est » que le passage du mal au bien, de la corruption à » la probité, des mauvaises maximes aux maximes » honnêtes ; n'en doutez pas, tout ce qui est autour » de nous doit finir, parce que tout ce qui existe autour de nous est injuste. » Quelle est la conclusion de l'homme qui demande l'égalité et la vertu au milieu des débris de la monarchie ? « Je conclus, » dit Machiavel, que l'homme qui veut faire une république là où il y a beaucoup de gentilshommes, » ne pourra réussir, si auparavant il ne tue tous les » gentilshommes. » De là l'organisation de la terreur. La forme greco-romaine de Machiavel se manifeste avec la République. La France s'appelle la *patrie*, le toi antique reparaît, le *salut public* de l'ancienne république organise son comité ; d'après le souhait de Machiavel on oppose au catholicisme une religion de la patrie. « Ce n'est pas assez, dit Chalier, » d'avoir tué le tyran des corps, il faut détrôner le » tyran des âmes. » Le Christ est détrôné. « Le républicain, dit Fouché, n'a d'autre Dieu que sa » patrie. Le peuple français ne reconnaît d'autre » dogme que celui de sa souveraineté et de sa toute » puissance. » Voilà le vœu de Machiavel réalisé, l'humilité est bannie, les saints, les héros de l'abnégation et du ciel, cèdent la place aux capitaines, aux législateurs, aux héros de la terre, et pour

mieux s'attacher à la terre, on déclare que *la mort n'est qu'un sommeil éternel.* Ici Machiavel est dépassé, il lui fallait une fable religieuse : sans Dieu point de vertus, point de lois immortelles, point de civisme, la corruption déborde, l'individu reste sans frein. C'est ici que Robespierre se présente ; pour lui la mort n'est que le commencement de l'immortalité, le Dieu de la patrie est le Dieu même de l'univers. L'athéisme est la doctrine des prélats, des nobles et des rois. Robespierre donne à la France la religion naturelle. Imite Moïse, lui dit Machiavel, égorge tes ennemis : Robespierre l'imite, il presse le supplice de tous ses ennemis ; c'est lui qui pousse au tombeau Louis XVI, la Gironde, le Dantonisme, l'Hébertisme. La religion l'inspire, elle lui indique les catégories des suspects, elle exige les hécatombes de la corruption, et l'indignation morale de la France s'accorde avec la conscience de Robespierre pour reproduire fatalement les massacres de Moïse. Robespierre réussit ; mais pour maintenir le succès, il doit obéir à Machiavel jusqu'au bout. Arme-toi, dit Machiavel au nouveau prophète ; *car lorsqu'on ne croira plus à ta vertu, tu pourras te faire croire par force.* Robespierre ne s'arme pas et on le brave déjà ; on dit qu'il veut *pontifier*, qu'il a inventé Dieu parce que Dieu est le tyran suprême. C'était là le moment de l'audace, on le sent : *Osez,* lui écrit-on de tous côtés, et Robespierre n'ose rien. La réaction de la clémence le menace, et d'après Machiavel, lorsqu'une réaction irrésistible se montre, on doit la devancer *farsene capo.* Robespierre songe à la clémence, et en organisant le tribunal révolutionnaire, il redouble la

terreur. « Frappe vite tes ennemis, lui dit Machiavel; achève-les d'un seul coup et ne prolonge pas les supplices. » Robespierre prolonge, redouble les supplices. «Ne menace personne, lui dit Machiavel, quand il s'agit de grandes exécutions, *il est plus dangereux de menacer que de frapper.* » Robespierre menace toute la Convention et il ne la frappe point; un coup d'état lui est nécessaire et il hésite, et quelque jours plus tard, quand la haine déborde, quand la Convention l'accuse, quand la prison le refuse, les événements lui imposent un coup d'état pour se défendre. Robespierre hésite encore; comme s'il était le type de l'homme irrésolu de Machiavel, il ne signe qu'à moitié son nom au bas de la proclamation des insurgés, et avant de l'achever il est saisi par la loi. Robespierre voulait mourir comme un homme de l'antiquité pour que la loi fût respectée, et grâce à son indécision, la renommée en le voyant mutilé par un coup de pistolet au milieu d'une émeute, resta incertaine à son égard; comme si elle ne savait pas s'il avait manqué une insurrection dictatoriale, une obéissance héroïque ou un simple suicide.

Napoléon s'empara de la dictature qui avait échappé à Robespierre. Qu'est-ce que Napoléon ? Qu'on interroge Machiavel. C'est la décision, c'est l'audace irrésistible; c'est le général qui marche sur la patrie au moment où il vient de remporter ses victoires, c'est le condottiere qui prévient, par la promptitude, le soupçon de la république qui, d'après Machiavel, aurait dû être *ingrate*, d'après Siéyes *aurait dû le faire fusiller.* « Pour rendre le peuple paisible et obéissant » au bras royal (je copie Machiavel), il juge nécessaire

» de lui donner un bon gouvernement... Il se fait aimer et craindre par les populations, suivre et vénérer par les soldats ; il étouffe ceux qui peuvent l'offenser, il est sévère et reconnaissant, magnanime et libéral[1]. »— Quels sont ses conseillers ? « Des hommes éclairés, dit Machiavel ; il leur donne le franc-parler, mais seulement quand il les interroge ; il les interroge sur tout, mais il délibère toujours de son chef. Une fois la détermination prise elle est irrévocable[2]. » C'est là le prince nouveau, c'est là Napoléon ; quels sont ses hommes ? « Ce sont des hommes qu'il élève, dit Machiavel, qu'il enrichit, et qu'il oblige en les associant à son élévation ; ils relèvent si exclusivement de lui que, pour se maintenir, ils doivent toujours songer à lui et à jamais à leur propre intérêt[3]. » Quel sera le rôle de Napoléon ? Il est déterminé par la situation, et Machiavel consacre quatre chapitres à cette situation[4]. Napoléon paraît au milieu d'un peuple habitué à la principauté et devenu tout à coup libre. « Rien n'est plus difficile, dit Machiavel, que de défendre cette république. Ses hommes sont entourés d'ennemis, c'est-à-dire d'hommes corrompus et intéressés à l'ancienne monarchie. Ils n'ont point d'amis, car ils ne récompensent que le mérite, et le mérite récompensé *n'est l'obligé de personne*; ils ne donnent que des franchises et on ne peut être *l'obligé de celui qui ne nous offense pas.* » Les hommes de la république manquent donc de *partisans*, ils n'ont

[1] Prince, chap. 7.
[2] Prince, chap. 23.
[3] Prince, chap. 17.
[4] Disc. sur Tite-Live. l. 1, ch. 16-18, 55.

que des ennemis. Veulent-ils poursuivre l'œuvre de la nouvelle liberté? Il doivent exterminer jusqu'au dernier les gentilshommes, et dans ce but, il faut qu'ils s'emparent de la république par la force, qu'ils la gouvernent en princes, et des hommes qui débutent par le mal ne voudront pas aboutir au bien, ils deviendront des tyrans. « Il est difficile, il est im-
» possible, conclut Machiavel, que l'on maintienne la
» république improvisée et même pour la maintenir il
» faut la faire pencher vers la monarchie; de cette ma-
» nière on contiendra l'insolence de ses ennemis par
» une autorité quasi-royale, tandis que si on la cor-
» rigeait par d'autres moyens ce serait là une entre-
» prise très cruelle et impossible[1]. » Donc les hommes de la république n'ont pas de *partisans*; Napoléon, arrivé par un coup d'état, sera un *maître*, l'intérêt même de la liberté nouvelle lui confère une autorité quasi-royale; la situation est nette, son rôle est tracé. Napoléon avancera en combattant à la fois l'ancienne monarchie et la nouvelle république. Voyons-le à l'œuvre. « Pour combattre l'ancien gouverne-
» ment (je copie Machiavel), le meilleur moyen est de
» tout renouveler, de faire un gouvernement nouveau;
» avec de nouveaux noms, une autorité nouvelle, des
» hommes nouveaux, en enrichissant les pauvres, en
» dépouillant les riches[2]. » Voilà Napoléon qui dicte le Code, organise la liberté, réalise les projets de la Convention. Comment pourra-t-il vaincre la république nouvelle? « Elle n'a que deux classes d'amis

[1] Disc. sur Tite-Live, l. I, ch. 18.
[2] Disc. sur Tite-Live, l. I, ch. 26.

» (je copie toujours Machiavel), les uns, en très petit » nombre, l'aiment pour commander, les autres, et » ils forment l'immense majorité, ne l'aiment que pour » vivre sûrs. Quant aux premiers, attendu leur nom- » bre fort restreint, il est facile de les contenter par » des honneurs ou de les supprimer. » Voilà Sieyes contenté, Fouché absorbé, le tribunat supprimé, Moreau brisé (*levato via*). « Le plus grand nombre, » poursuit Machiavel, n'aime la nouvelle liberté que » pour vivre rassuré et on peut aisément le satisfaire » par des institutions et des lois où le prince rassurera » en même temps sa puissance et la tranquillité uni- » verselle[1]. » Quel sera le modèle de ces institutions? Machiavel le cite dans la même page, c'est la monarchie française entourée de ses mille lois. Napoléon relève donc l'ancienne monarchie. Ainsi il combat le royalisme par les lois de la révolution; il combat la révolution par la forme de la monarchie, et cette quasi-royauté, avec de nouveaux noms, de nouveaux hommes et une aristocratie nouvelle, s'appelle l'Empire. Napoléon doit avoir des principes, c'est Machiavel qui le lui dit; écoutons-le : « Tu dois paraître bon, loyal, humain, religieux, entier dans tes » actes; tu dois l'être, tout en te tenant prêt à ne pas » l'être, s'il le faut... La religion est surtout la qua- » lité qu'il t'importe d'avoir extérieurement, parce » que tous te jugeront par les yeux et d'après la ma- » jesté de l'empire, et parce que le vulgaire, c'est- » à-dire tout le monde, ne t'appréciera que d'après » l'apparence et le succès[2]. » Napoléon est donc

[1] Discours sur Tite-Live, l. 1, ch. 16.
[2] Prince, ch. 18.

bon, loyal, humain, entier autant que possible ; dès son premier pas il cherche un Dieu qui protége ses victoires et ses lois. Par malheur, il y a deux religions en présence. Quelle sera sa religion ? Il rallie, il continue la révolution, il professe donc la religion de la patrie ; c'est là sa vertu, il est Français avant tout. En même temps il continue la contre-révolution, il signe donc le concordat, il demande le sacre, il est catholique comme les anciens rois. Il résulte de ce double mouvement que Napoléon en arrivant à l'apogée de sa puissance se contredit, il manque extérieurement de religion. Faute d'une véritable décision, il sera, il est déjà républicain et tyran, c'est-à-dire ni l'un ni l'autre. Il doit tergiverser, s'il n'hésite pas par caractère sa fortune hésitera pour lui. L'audace militaire le protége ; il est conquérant ; mais ici le danger grandit. Renonce, lui dit Machiavel, à tes conquêtes, ou achève-les. Napoléon, toujours attaqué, ne peut pas y renoncer, toujours libéral, ne peut pas les achever. Il dépossède les dynasties et, contre l'avis de Machiavel, il les laisse vivre, il n'égorge pas les grands qui peuvent les relever ; il ne dévaste pas les royaumes qu'il conquiert, il ne rase ni Vienne, ni Berlin, ni Madrid, il ne transplante pas les populations, il ne bâtit pas de villes nouvelles, il laisse tous ses ennemis debout, irrités, avec les ressources et les haines de la rebellion. Comment pourra-t-il les contenir ? Par les traités ! Qu'il y prenne garde, dit Machiavel, le traité aura cette propriété royale de le tromper. Songe-t-il à fortifier les traités par des alliances de famille, par son propre mariage avec la fille de l'empereur d'Au-

triche? « Lorsque deux hommes, dit Machiavel, aspirent à une même grandeur il leur est plus facile de devenir parens que de devenir amis. » Napoléon pourra-t-il garder ses conquêtes par les peuples auxquels il apporte la liberté? Les deux qualités de conquérant et de libérateur s'excluent; à chaque campagne le tyran et le républicain se paralysent chez lui mutuellement; en voulant jouer les deux rôles à la fois il les manque tous deux. Sa fortune hésite donc, il hésite lui-même malgré l'audace; à ses derniers moments il ne sait ni caresser, ni tuer; il menace tout le monde et il ne brise personne. Enfin, la contradiction se complète dans la religion : l'ennemi des idéologues supprime l'inquisition en Espagne, il emprisonne le pontife, il est donc extérieurement impie devant le monde catholique. Qu'arrivera-t-il au premier échec? Laissons parler Machiavel : « Il a contre » lui l'ancien ordre de choses, les hommes intéressés » au nouvel ordre le défendront avec tiédeur; car ils » croient peu aux choses nouvelles et ils redoutent » chez les adversaires l'autorité de l'ancienne loi. Ses » ennemis extérieurs l'attaqueront donc par une » guerre de partisans (*partigianamente*); il sera défendu » sans zèle par ses amis et ils courront le plus grand » danger avec lui[1]. » Donc, avec le désastre de la Russie, les traités sont déchirés, les parentés royales ne retiennent personne, la coalition est universelle. En même temps la guerre de partisans éclate partout dans les provinces conquises; c'est une guerre républicaine et monarchique, démocra-

[1] Prince, ch. 6.

tique et royaliste contre l'homme qui n'est ni républicain ni tyran ; c'est en même temps une guerre religieuse où la religion de la patrie attaque l'homme extérieurement impie par le sacre, et où le catholicisme attaque l'homme en apparence impie, par la captivité du pontife. La guerre, la sédition, sont avant tout monarchiques, elles gagnent la France où le bonapartisme est faible, intimidé, à moitié rebelle. Il reste une armée nationale, la seule force qui soit consacrée par l'audace de Napoléon et par la théorie de Machiavel, et une fois cette armée écrasée à Waterloo, Napoléon disparaît de la scène politique, comme la Gironde, comme Danton, comme Robespierre. Quel est donc le maître absolu, le prince abstrait auquel on sacrifie de si grandes victimes? c'est la révolution ; toutes les fois qu'un instrument est devenu odieux, elle le brise d'après le précepte de Machiavel, pour que les peuples restent stupéfiés et satisfaits (*stupidi e soddisfatti*).

La révolution triomphait par la charte. La religion de la renaissance renonçait au combat matériel pour demander une dernière fois à la royauté si elle pouvait être utile, bienfaisante, populaire et légale. Louis XVIII triomphait tant que l'on pouvait confondre les bienfaits d'une paix matérielle avec les bienfaits de la royauté. Peu à peu le bien-être se distingua de la royauté ; la liberté le revendiquait, elle montrait qu'il était son œuvre, qu'il tenait aux lois qu'elle avait dictées, elle s'attachait à ces lois. La chambre était libérale, la France était démocratique. Pour résister, la royauté devint illégale : un jour les ministres déclarèrent qu'il était impossible de gou-

verner avec la liberté de la presse, et ce jour, en déclarant la nécessité d'un coup-d'état, ils prononcèrent involontairement et légalement la déchéance de Charles X. Qu'est-ce donc que Charles X? D'après Machiavel, c'est le roi héritaire qui viole les lois fondamentales de la monarchie. Sa domination, d'après Machiavel, est éternelle à la condition de respecter la loi, et la fortune condamnait Charles X à commettre la seule faute qui devait le détrôner[1]. De là Louis-Philippe. Nous sommes ici en présence d'un grand et sage tyran (*d'un grande e savio tiranno*), comme l'auraient appelé les chroniqueurs italiens. Louis-Philippe comprit qu'il n'avait à redouter qu'un seul ennemi, la république. La légitimité, les prétendans échouaient par la force seule de l'administration : la république était au fond de toutes les lois de la France. De là toute la politique de Louis-Philippe, la politique de Machiavel. D'abord Louis-Philippe brise la masse des républicains, devant eux il n'hésite jamais, il a de l'audace, il sait que s'il recule, s'il hésite, s'il revient sur sa décision il est à la merci de ses ennemis comme le roi Louis XVI. Prince nouveau, Louis-Philippe doit s'entourer d'hommes nouveaux, il recrute ses hommes dans la révolution ; ce sont des hommes éprouvés, il les compromet, les use, les comble de bienfaits aux frais de l'état ; pour vivre ils doivent le défendre. On ne fait oublier la liberté que par la prospérité. Louis-Philippe veut donner un bon gouvernement : il est le roi des propriétaires, le génie tutélaire de la bourse, il favorise le

[1] Prince, ch. 2.

commerce, il se dit l'auteur de la prospérité publique et s'il y a des crises il les impute à Dieu. La monarchie, dit Machiavel, se fonde sur l'inégalité et sur la corruption : Louis-Philippe ne l'ignore pas, et à peine arrivé il cherche à se former une cour et à fonder l'aristocratie de l'argent. La banque est protégée, on donne des décorations au capital, on accable de faveurs la grande industrie, on voudrait organiser une nouvelle féodalité mercantile. Faute de terres et de majorats, Louis-Philippe octroie des lignes de chemin de fer, il donne des emplois aux plus riches, il ne refuse rien au dévouement, il est très obligeant. Ce n'était pas assez de s'entourer de riches, il fallait s'assurer d'eux et les tourner contre le reste de la nation. Louis-Philippe s'attache à la loi électorale ; inflexible sur ce point, il veut que le cens choisisse les électeurs et que l'électeur envoie à la chambre les plus riches ; de cette manière toute la richesse de la France se trouvait intéressée au triomphe du roi. Louis-Philippe achève son système par la finance ; il donne libre essor à la dette flottante, et il fait absorber par le trésor les fonds de la caisse d'épargne. A la moindre insurrection, ce n'étaient pas seulement la bourse ou le niveau de la rente qui se trouvaient menacés, c'était la France qui devait être à la merci des créanciers de l'état. La dette flottante attachait la France à la fortune du roi. C'est ainsi que Louis-Philippe forçait la France à opter entre la banqueroute et la royauté. Ce système supposait l'absence de toute guerre, la plus profonde sécurité, la certitude qu'aucun éclat révolutionnaire à l'étranger ne viendrait tirer la France de son repos. De là

toute la politique étrangère de Louis-Philippe ; et toujours la politique de Machiavel. On sacrifie les peuples, on s'allie avec les rois ; vrai Nestor de l'absolutisme, l'ex-roi donne les meilleurs conseils à toutes les cours de l'Europe, il ne se lasse pas de prêcher les améliorations administratives pour écarter les principes, *les sages réformes* pour étouffer la liberté. Louis-Philippe avait fortement conçu son plan ; il avait de la fermeté, de l'astuce ; né dans une république vaincue, il savait combattre une république imminente. Malheureusement pour lui, le prince doit être extérieurement religieux, et il se trouva devant le dilemme de Napoléon : long-temps il tergiversa ; il s'entoura de prêtres sans zèle, d'historiens sans principes, de philosophes sans conscience ; il adopta toutes les forces sans reconnaître aucun principe. Ses satellites considérèrent les principes comme des fables bonnes pour le peuple, et ils ne s'imposèrent à eux-mêmes que l'obligation d'exploiter tous les succès. Le culte du fait accompli eut des adorateurs, des sycophantes, une police ; la philosophie eut ses sbires dont le chef, adorateur du succès par méthode, imposa à l'enseignement un mélange calculé d'érudition et de bassesse, en se constituant le thuriféraire de la fable et l'ennemi personnel de tout libre penseur. Tant de corruption ne pouvait pas tenir : Louis-Philippe, également accusé d'impiété par les deux religions, dut un jour choisir sa foi, et il se décida au saut périlleux en allant à la messe. Depuis ce jour il fut abandonné par la fortune ; le démon de la contre-révolution s'empara de lui : il rentra dans le concert européen ; il dut obéir aux injonctions de la

sainte-alliance qui se relevait; il dut insulter au réveil de la Suisse, à la renaissance de l'Italie; il dut être plus rétrograde que le pontife. L'homme habile se trompait à force de finesse, il était pris par les piéges qu'il avait tendus à la révolution, et quand il s'est trouvé en présence du problême de la réforme électorale, il découvrit tout-à-coup en quelques heures que le pays officiel de la monarchie était une fiction et que l'appui du catholicisme se réduisait à l'appui d'une fable désarmée. Louis-Philippe est tombé comme serait tombé Machiavel, sans connaître la main qui le frappait : toujours homme d'affaires, il a mis le plus grand soin à éviter les fautes des trois princes détrônés par la révolution; toujours homme matériel, il ne vit ces fautes que dans les actes extérieurs. Il ne voulut jamais être indécis comme Louis XVI, ni tenter la guerre comme Napoléon, ni être illégal comme Charles X, et il échoua parce que la corruption, l'inégalité et la fable de la monarchie ne pouvaient plus se défendre.

La révolution de février a été la révolution du peuple contre cette fraction de la bourgeoisie corrompue par Louis-Philippe. Du premier coup la révolution a assuré le vote universel en France et l'avénement des chartes en Europe. En quelques jours elle a surpassé les luttes de la Convention et les gloires de l'empire; c'est là sa grandeur : elle l'a dû à la foi, et la foi obéissait fatalement à la loi du succès tracée par Machiavel. Plus tard la foi manquait; c'était la faute des idées, des hommes, des choses; peu importe la cause, l'inspiration faiblissait, on la remplaçait par l'habileté, et toutes les lois du succès étaient violées.

Laissons parler Machiavel. « Rien n'est plus difficile, dit-il, que de conspirer contre les rois, rien n'est plus facile que de conspirer contre les républiques. » La république de février est assiégée par les conspirateurs ; la liberté protége leurs intrigues. Ils s'emparent de tous les piéges tendus par Louis-Philippe ; le juste-milieu se relève, le capital conspire, la propriété se révolte sourdement. Que doit faire la république ? « Colonise, dit Machiavel, frappe les riches, ce sont tes ennemis ; enrichis les pauvres, ce sont tes amis ; point d'hésitation, ou tu es perdue. » On n'ose pas, on flatte les riches, on flatte les pauvres, et la France se divise en deux camps : la réaction royaliste et les ateliers nationaux. La loi menace les riches, le capital conspire contre les pauvres, le gouvernement reste indécis, et faute d'une résolution, c'est le hasard qui décide ; la guerre éclate en juin. Quelle est cette lutte ? C'est la guerre des plébéïens et des gros bourgeois de Florence, du peuple maigre et du peuple gras, des *Ciompi* et des *popolani.* D'un côté il y a l'audace, le désordre d'un chaos générateur, l'héroïsme qui touche à l'horreur ; en un mot il y a la force déréglée qui se manifesta en 1378 dans les rues de Florence ; d'un autre côté il y a la réaction royaliste qui se cache, la bourgeoisie officielle attérée, le gras peuple de Florence, puissant par la ruse, nul par la guerre. Ose-t-il combattre ? Non, ce n'est pas lui qui combat ; il faut qu'un ouvrier en laine, Michel Lando, chef des plébéïens, siége avec les membres de la seigneurie de Florence, qu'il dresse des potences et qu'il commande l'exécution des insurgés. Voilà Cavaignac. La bourgeoisie du juste-milieu au-

rait échoué, Cavaignac triomphe par la dictature républicaine. « Tu ne réussiras pas, poursuit Machiavel, ce sont les dictatures prises et non pas les dictatures acceptées que l'on perpétue (*le pigliate e non le date*). Ton action était nécessaire, et toutefois elle te sera funeste : au fond tu n'es qu'un plébéïen. Comme Michel Lando tu as sacrifié les tiens; comme Michel Lando tu te laisses emporter par le flot des gros bourgeois; le plébéïen de Florence a été exilé au bout de trois ans, et une fois le danger passé, tu vas être brisé par la réaction dont tu étais l'instrument. A part les plébéïens qui t'abhorrent, tu n'as pas d'amis : aucun républicain ne peut en avoir; tu n'as obligé personne, tu n'as donné que de la sécurité à la France, et on ne professe aucune reconnaissance pour celui qui nous donne ce qui nous est dû. Tu n'as donc que des ennemis, les royalistes, puis les quasi-royalistes du juste-milieu. Tous les hommes intéressés à la corruption monarchique guettent l'occasion pour te perdre. Après avoir fondé la monarchie, ils veulent fonder, disent-ils, la république avec toi; après avoir proscrit les républicains ils t'offrent leurs services pour combattre les tyrans. Ils mentent, ils conspirent contre toi; frappe-les : tu n'oses pas, tu les protéges, tu livres tes derniers amis aux intrigants, aux jésuites, à qui veut les écraser. Tu vas faire une république de bourgeois et de princes; en bourgeois d'église, tu vas tendre la main à un pontife, le croyant ton ami; tu cherches tes voix dans le clergé, eh bien! on t'a écarté, tu as dû céder le pas à Louis-Napoléon. »

Qu'est-ce que Loüis-Napoléon? c'est le fils des

Tarquins, dirait Machiavel; on aurait dû l'expulser et on l'a appelé au sein de l'Assemblée; la réaction s'est groupée autour de lui. Voilà le prince et la République en présence; que doivent-ils faire? écoutons Machiavel. « Imite les Médicis, dit-il à Bonaparte, fonde-toi sur le bas peuple, sois le dictateur des plébéïens. La bourgeoisie officielle de Florence ne put tenir devant les lois démocratiques, appuyées par les Médicis; ses proscripteurs moururent en exil. Tu ne peux plus imiter Napoléon, on ne reproduit pas à volonté l'imprévu de la guerre : tu ne peux plus continuer Louis-Philippe, la fortune du juste-milieu est usée; il faut tenter la fortune nouvelle de la plèbe; c'est chez elle que les sphères ont transporté toutes les forces de la vie. Il te faut des hommes nouveaux, la révolution peut seule te les donner; il te faut de l'audace, tu n'en trouveras que chez le peuple, au sein des masses. Il te faut un nouveau plan économique pour coloniser, pour fixer ton parti, pour fonder une nouvelle France; tu ne peux l'emprunter qu'à la démocratie, et ici, tu peux imiter Napoléon qui réalisait à lui seul les projets de la Convention. L'empire est oublié, ses lois subsistent encore. Ne te laisse pas tromper. On te dira que tu es l'élu de la réaction, tu es l'élu du vote universel. On te dira que le vote universel t'appelle à l'empire, qu'il proscrit la République; sache donc que le vote du peuple, révolutionnaire par instinct, sera plébéïen par nécessité. On voudra t'entourer d'hommes vieillis aux affaires, méfie-toi des hommes vieillis dans la corruption; ils t'exploitent et ils se disent républicains, pour réserver le succès définitif à la

vieille monarchie. On te dira que la démocratie est perdue. Ne compte pas ses voix, elle puise ses forces dans sa foi. Tu la crois divisée, sans formule, réduite à une aspiration ; mais c'est elle qui dispose du monde. Rappelle-toi 1848 ; toute la science salariée de Louis-Philippe n'a pu deviner la démocratie ; toute la politique du juste-milieu n'a pu la contenir, tous les artifices de la finance monarchique n'ont abouti qu'à provoquer son avènement. Ne la méprise pas ; à son début de février, elle a déconcerté tout le monde, elle s'insurgeait en juin malgré ses chefs, et sa première insurrection a été la plus terrible qui ait éclaté dans l'histoire de Paris. Regarde ses hommes, ils ont étonné leurs geôliers ; Dornès mourait en les admirant. Regarde la transfiguration nécessaire de la vieille société, le *fatum* de la finance qui nous presse, la vieille Europe qui se dissout, les rois qui échouent, le Pape à sa dernière heure. Ne touche pas à ces ruines, dégage-toi de cette catastrophe ; c'est le peuple qui doit te sauver. Il te faut une religion, c'est le peuple qui te la donne, sa profession de foi est inscrite sur tous les édifices publics. La liberté abolit les pontifes, l'égalité abolit les castes, la fraternité surveille les richesses de l'égoïste. La religion de quelques hommes de la renaissance est aujourd'hui la religion du peuple roi, le parvenu veut que l'on adore son succès. Tous les vaincus s'attachent à la vieille religion ; les royalistes et les philosophes du juste-milieu la défendent également ; elle n'a protégé personne, ni l'Empereur, ni Charles X, ni Louis-Philippe, ni Cavaignac. Attache-toi à la religion du peuple, elle

grandit et tu peux grandir avec la nouvelle fortune de la République.» Telle serait la mission de Louis-Napoléon, d'après Machiavel; malheureusement ici nous avons rêvé; Louis-Napoléon est emporté par la réaction, et Machiavel se bornerait à le juger avec ces mots de Dante, qu'il répétait souvent: « Il est rare que le génie des chefs se retrouve chez leurs descendants, » et j'ajouterai les autres mots toujours supprimés par Machiavel: « C'est ainsi que le veut le premier auteur de toute sagesse, pour qu'il soit toujours reconnu le seul maître de toutes les révolutions de la terre.» Si le prince manque son rôle, quel sera le rôle de la République? Machiavel le dit: « Il faut imiter la folie de Brutus, » il faut continuer cette discussion qu'on a appelée la folie pendant dix-huit ans. Les idées de la démocratie sont encore confuses, elles n'obtiennent pas l'adhésion des masses; ce sont plutôt des aspirations que des dogmes. Cherchez et vous trouverez, insistez et vous arriverez à un système arrêté comme les principes de 89 et de 1830; alors les fous triompheront. En attendant, point d'illégalité, point d'insurrection; c'est ici que Machiavel conseille d'imiter le chef de la bourgeoisie de Florence. Nicolas de Uzzano ne voulut jamais attaquer Côme des Médicis, et tant qu'on l'écouta, le Médicis ne trouva jamais l'occasion de frapper un coup d'état. On se plaint de voir les royalistes à la tête de la République; il est utile qu'ils y restent s'ils ont les moyens de rétablir le crédit; il est nécessaire qu'ils restent s'ils déclarent la banqueroute. Alors ce sera le jour d'une république sans royalistes.

CHAPITRE VIII.

LA RÉVOLUTION ITALIENNE,

D'APRÈS MACHIAVEL.

Il y a chez Machiavel toute une science exclusivement italienne par laquelle il invoquait la délivrance et la grandeur de la Péninsule. C'est à l'Italie que nous devons demander compte de cette science. Pendant sa vie Machiavel avait lutté contre deux adversaires : la restauration pontificale et impériale, et la politique équivoque des seigneurs. Après sa mort, les deux adversaires l'avaient accablé en même temps. La restauration ne laissa aux Italiens que le rôle de proscripteurs catholiques ; c'est à peine si quelques hommes libres suivirent de loin la grande polémique soulevée par Machiavel. D'un autre côté, la politique incertaine des seigneurs achevait de pervertir la science italienne du secrétaire de Florence. Venise, le pays où la renaissance se perpétue par exception, semble rappeler Machiavel. Qu'on ne s'y trompe pas, elle a renoncé à l'ambition, elle n'a plus aucun succès à poursuivre, elle veut éterniser l'immobilité. Si Paruta prêche l'exemple de Sparte et de Carthage pour célébrer l'aristocratie vénitienne, d'a-

près Machiavel qu'il n'ose point citer, il immole l'indépendance italienne, il sacrifie jusqu'au souvenir de l'ancienne grandeur de Rome, de crainte que la terre-ferme ne menace la république. Le Prince attribué à Fra Paolo Sarpi exagère mille fois les turpitudes de la politique des seigneurs pour étendre l'influence du conseil des dix. Ce n'est plus un livre de politique, c'est un livre de police ; ce n'est plus le manuel du prince qui parvient, c'est le conseiller criminel d'un tyran qui se défend. Machiavel voulait un état unique et fort par le prince ; l'anonyme de Venise veut au contraire fomenter les divisions dans les provinces, pour que la république puisse régner sur la faiblesse universelle. Ailleurs, à Rome, la politique de Boccalini se réduit à une épigramme continuelle. Quand Jules II, Léon X et Clément VII avaient appelé tour-à-tour les Français contre les Espagnols et les Espagnols contre les Français, ils avaient trompé la renaissance en disant qu'ils se proposaient de chasser les étrangers par les étrangers. Cette pitoyable ruse, qui servait à masquer la restauration, est prise à la lettre par Boccalini, qui en fait une théorie. Il vit en pleine restauration et il croit encore que l'Italie est conquise par les Espagnols : il croit que l'Italie ne peut lutter avec l'Espagne, et il appelle les Français en espérant jouer l'une par l'autre la France et l'Espagne. Ici encore Machiavel succombe perverti par la tradition des seigneurs. Campanella comprend mieux le secrétaire de Florence, mais il le combat ; bien plus, il offre le grand art de réussir aux ennemis de Machiavel. Dans certains ouvrages il l'exagère et le met au service du roi d'Espagne pour qu'il

arrive à la monarchie universelle : dans d'autres ouvrages, il donne ses conseils au souverain pontife pour qu'il réalise la théocratie catholique. Est-il impérial ? est-il pontifical ? ni l'un ni l'autre ; l'arrière-pensée de Campanella était de frapper un coup-d'état hyperbolique et de jouer l'une par l'autre l'église et l'empire. Il rêvait la cité du soleil, le monde régénéré, l'association du genre humain, l'Italie à la tête des peuples, par une église philosophique. C'était là une renaissance cosmopolite comme l'empire ; mais les moyens pour la réaliser étaient empruntés à la fausse renaissance, flétrie par Machiavel, et la patrie italienne restait toujours sacrifiée. Plus tard, cette fausse vitalité expire, l'oubli de l'indépendance est absolu ; c'est le silence du tombeau qui enveloppe Machiavel. Est-il perdu ? non ; au moment même où la vraie renaissance qui l'avait inspiré s'achève et se fixe en Europe par la révolution ; au moment où la république française attaque l'empire et l'église, le Christ et César, Machiavel reparaît plus grand que jamais, et il veut que la république descende en Italie. C'est là qu'elle doit vaincre les barbares en brisant le grand pacte du moyen-âge ; c'est donc la France qui se trouve chargée inopinément de réaliser l'idée de l'indépendance italienne. Ici la prévision de Machiavel touche au prodige. Il a prophétisé la faiblesse, l'impuissance à la vieille Italie : peut-elle résister à l'armée française ? non ; les princes italiens sont désarmés, divisés ; ils sont issus des traditions guelfes et gibelines, et la diplomatie italienne se trouve irrésolue et frappée de stupeur en présence de l'invasion, comme à l'époque de la descente de

Charles VIII. Donc les armées italiennes se débandent; les seigneurs sont dépossédés, Venise ne s'est fortifiée que par les vices de la renaissance, et Venise succombe à son tour sans se défendre, comme une seigneurie du XVIe siècle. Machiavel invoquait la France, un établissement français en Lombardie pour résister au torrent de la Suisse qui représentait à sa vue matérielle le droit de l'empire; l'alliance française est la seule idée politique à laquelle il est resté toujours fidèle, et la France protége la nouvelle renaissance de l'Italie, d'après le souhait de Machiavel. Quelle sera la vraie renaissance de l'Italie? L'unité, dit Machiavel par la liberté ou par la tyrannie, et dès 89 tous les conspirateurs se divisent en deux classes; dès 96 il y a deux partis qui invoquent la république ou le tyran. Le directoire essaie la première alternative; elle ne peut pas réussir parce que, d'après Machiavel, la république est impossible là où l'état est depuis longtemps corrompu et monarchique. C'est l'alternative de la monarchie qui triomphe par Napoléon avec le royaume d'Italie et l'unité administrative appliquée à la Péninsule tout entière. Quelles doivent être les conditions du royaume d'Italie? Machiavel les a dictées. Il convoitait l'ordre de la royauté française: Napoléon improvise une nouvelle France au-delà des Alpes. Machiavel voulait une armée nationale: sous Napoléon tout Italien est soldat. Machiavel déclare que Rome trahit, qu'il faut l'abattre: ici Napoléon recule et bientôt, menacé comme Didier, comme les Visconti, il doit obéir à Machiavel; Rome est supprimée. Le secrétaire de Florence lui impose ensuite de supprimer les divisions italiennes par la colonisation

et par le massacre : Napoléon refuse, il ne confisque pas, il ne tue point, il demande du temps. L'unité des lois est partout, dit-il, *il ne reste qu'à vieillir.* Le temps manque, les divisions subsistent, et en 1814 le royaume d'Italie s'évanouit comme une seigneurie florentine ou vénitienne ; c'est encore la restauration impériale et pontificale qui triomphe. Quel a été depuis le vrai, le seul appui de l'Italie ? La France, toujours la France, cette éternelle ennemie de l'empire. Machiavel l'appelait sans cesse en Italie pour qu'une digue toute matérielle et insurmontable pût contenir l'invasion des Suisses et de Maximilien Ier, et l'Italie révolutionnaire n'a cessé d'invoquer la France comme la nation dépositaire de ces principes que jadis elle a exilés et qui doivent y retourner pour fixer son indépendance. L'Italie s'insurgeait en 1821, elle restait seule, la France ne la secourait pas, et l'insurrection échouait. Les états-romains se révoltaient encore en 1830 ; la France restait immobile, et l'Italie ne pouvait vaincre la ligue du Pape et de l'Empereur. Pourquoi donc l'Italie de 1848 voulait-elle s'isoler ? pourquoi s'obstinait-elle à repousser l'armée de la France ? La révolution de 1848 a échoué parce qu'elle a repoussé le plan de Machiavel, et elle l'a repoussé parce qu'elle a renié les principes de la véritable renaissance.

La voie de la révolution était nettement tracée. La justice exigeait qu'on attaquât les principes de la servitude avant de combattre l'étranger ; elle voulait qu'on anéantît l'absolutisme pontifical avant de lutter pour la libération du royaume lombardo-vénitien. Qu'exigeait à son tour l'art de réussir ? Laissons par-

ler Machiavel. « Tu ne peux être indépendante, disait-il à l'Italie, que par la domination d'un prince ou par celle d'une république. Jamais un prince ne te rendra indépendante; tous les princes aujourd'hui menacés par la démocratie appartiennent au système austro-pontifical. Choisis donc l'alternative de la république, et une fois la décision prise, ne reviens plus sur tes pas. Tu as donc deux ennemis à combattre, l'un intérieur, l'autre extérieur : attaque-les l'un après l'autre, *imite le dernier Horace qui fuit pour diviser les Curiaces.* L'Autriche est au-delà du Pô et du Tessin, il faut l'oublier. Commence par combattre l'ennemi intérieur. Le pape, les rois, les princes sont les maîtres des armées, des finances; ils disposent de tout; désarme-les. Une fois victorieuse à Rome, à Naples, à Turin, à Florence, tu passeras le Pô et le Tessin, et l'Autriche ne saura résister après la déroute de l'église et des princes. » Exister, ensuite combattre, conquérir la liberté, ensuite l'indépendance, tel était le plan de la révolution. La fortune protégeait l'Italie. Dès 1844 les conspirations se multipliaient. *Elles ruinent soudainement,* dit Machiavel, *les conspirateurs et à la longue elles accablent les gouvernements.* Les conspirateurs de Naples et de Rome lassaient la férocité du Bourbon et du souverain pontife, l'opinion tournait contre les princes. Un éclat était imminent. Tout-à-coup les princes, intimidés, changent de langage; *ne pouvant plus tuer, ils flattent.* Ils se disent opprimés par l'Autriche, ils lui imputent audacieusement toutes les réactions de 1799, de 1815, de 1821, de 1834. M. le comte Balbo déclare avec une bonhomie inimitable que le temps

des guerres et des révolutions est passé ; il conseille de renoncer à la liberté et il affirme que les princes, ainsi rassurés, résisteront à l'Autriche et obtiendront sans guerre la Lombardie et Venise du plein consentement du cabinet de Vienne. La justice imposait de repousser avec indignation l'homme qui proposait l'apostasie : Que disait Machiavel ? « Méfie-toi de la parole des rois ; elle fascine : *Les Borgia promettaient toujours, trompaient toujours, réussissaient toujours.* Le libéralisme se laissa tromper, il s'attendrit sur le sort des seigneurs, il admira la sagesse des courtisans ; on déclara qu'on ajournerait la liberté pour ne plus demander que l'indépendance des seigneurs avec des moyens pacifiques. Ce fut là le premier mensonge des libéraux qui devenaient ainsi absolutistes au moment même où l'agitation se propageait. Enhardie par le succès, la réaction appuya M. l'abbé Gioberti qui risquait l'apologie du Saint-Siége. En présence de Grégoire XVI il affirmait que c'était à l'église à délivrer l'Italie en proscrivant l'hérésie, la philosophie, la révolution et la renaissance européenne tout entière. Les quatre vices de la vieille Italie, la déclamation, le catholicisme, la vanité et l'intrigue furent exploités en vingt volumes de prose et de contradictions, pour attacher l'amour-propre national aux idées rétrogrades. Le libéralisme, toujours trompé par la parole des rois, se décida à mentir une seconde fois et il devint enthousiaste de l'église dans le fol espoir d'utiliser, disait-on, le clergé et au besoin les jésuites. Pie IX arrive. L'agitation croissante lui arrache une misérable amnistie et des réformes insignifiantes ; et le libéralisme de tomber dans le délire

de l'apostasie. Il se rallie autour du pontife, il croit que le messie de la liberté a paru, que l'Italie aura un libérateur catholique; on ne parle plus que du Napoléon de l'église. Le mensonge triomphait : M. l'abbé Gioberti devenait l'idole de l'Italie; la trahison était déjà évidente. Quelques révolutionnaires demandaient-ils la liberté? On les réprimandait parce que, disait-on, ils troublaient l'union nécessaire à préparer la guerre contre l'Autriche. Voulaient-ils la guerre? On les réprimandait encore plus sévèrement parce qu'ils compromettent, disait-on, les princes. Le libéralisme se trouvait déjà enchaîné par le système pontifical et royal; s'il débordait, les princes le jetaient désarmé contre l'Autriche; s'il remportait une victoire, ils l'exploitaient; s'il essuyait une déroute ils l'écrasaient d'accord avec Metternich. L'ère de Pie IX fut l'ère des mystifications; on applaudissait le pontife pour l'améliorer; en Piémont, en Toscane, à Rome c'étaient des bravades puériles contre l'Autriche. On sacrifiait la liberté à l'indépendance, on abolissait jusqu'au mot de constitution comme si on voulait perfectionner l'absolutisme et la sainte inquisition par des réformes. La fortune protégeait encore l'Italie. Le roi de Naples s'obstinait seul à ne pas mentir, il résistait franchement à l'agitation, il déniait toute réforme intérieure, toute bravade contre l'Autriche. Dès-lors Palerme oublia l'Autriche, et aux premiers coups de canon tirés sur les troupes royales, la Sicile devint indépendante, la constitution gagna Naples; elle était irrésistible partout. On rentrait de vive force dans le plan de la révolution : il fallait y rester. La justice imposait de

mépriser les chartes octroyées, la liberté donnée comme une faveur, sans que le peuple fût souverain, sans que la conscience fût libre. La politique voulait qu'on achevât l'ennemi intérieur à moitié désarmé, on ne pouvait plus lui laisser le pouvoir après l'avoir insulté. Il était urgent de s'emparer du gouvernement et de réorganiser les armées. Le temps pressait. La folie de Radetzki soulevait les populations de Ferrare et de Milan, l'agitation augmentait et les cours persistaient visiblement dans l'idée meurtrière de jeter la révolution sur le champ de bataille pour l'exploiter ou l'égorger, suivant le succès. Par malheur le libéralisme s'enivrait dans les fêtes et il ne tarissait pas en éloges sur la bonté de ses maîtres. Une dernière fois la fortune protégea l'Italie : Le 24 février la France devenait républicaine, tout était possible à la Péninsule, elle n'avait qu'à vouloir. L'intervention française aurait ramené brusquement la révolution dans sa voie. Mais le système pontifical et royal avait confisqué l'enthousiasme à son profit ; il ne lui resta plus qu'à confisquer l'action. Il avait écarté d'avance la France par ses diatribes contre la république de 1793, contre Napoléon, contre tous les principes qui triomphaient en février. Les patriotes les plus ardens, trompés par la France de Louis-Philippe, sacrifiés par la politique du juste-milieu, avaient déjà déclaré que l'Italie saurait se suffire à elle-même. Depuis février les prélats et les courtisans répétèrent plus haut que jamais : L'Italie agira toute seule (*l'Italia farà da se*), et tout le libéralisme à l'unanimité accepta le plagiat des rétrogrades. De là l'agitation italienne jetée sans retour dans la voie

d'une trahison effrayante. La France poussait à l'insurrection ; Vienne, paralysée par sa propre révolution, engageait Milan à se révolter, Milan en se révoltant appelait toute l'Italie à la guerre contre l'Autriche ; l'Italie ne manquait pas à l'appel, les volontaires affluaient en Lombardie. En apparence on triomphait, la guerre était heureuse; en réalité tout marchait à faux : la guerre anticipée sur la révolution tombait sous la direction du pape, des rois et des princes. On voyait à la tête des troupes des généraux de police, à la tête des ministères des hommes vieillis dans l'absolutisme ; le comte Balbo, qui avait déclaré toute révolution, toute insurrection, toute guerre impossible, était à la tête de la révolution, de l'insurrection et de la guerre ; l'abbé Gioberti, l'apologiste du Saint-Siége contre trois siècles de révolution, était l'homme du moment ; et pour que rien ne manquât à l'infernale comédie, il décernait le nom de libérateur et il donnait la dictature à un roi que le mépris du monde avait appelé traître en 1821. La révolution combattait avec les idées et les chefs de la contre-révolution. L'horrible contradiction grandissait à chaque pas : il y eut un instant où elle touchait à l'impossible. Les populations se sacrifiaient avec l'héroïsme des anciennes républiques, et les cours de Naples, de Rome et de Florence les déjouaient en négociant avec l'Autriche avec une activité infatigable. Faut-il s'étonner si les divisions troublaient l'armée, si le mot de trahison courait dans les rangs, si les armes tombaient des mains des volontaires ? Faut-il s'étonner si les troupes se débandaient, si Milan succombait, pleine de soldats, de-

vant ce Radetzki qu'elle avait chassé à coups de pierres cinq mois auparavant? Un libéralisme sans principes aboutissait à la trahison et répétait les catastrophes honteuses de la renaissance. Les républicains incapables, les seigneurs perfides, la mauvaise foi des capitaines, les succès miraculeux, les défaites inconcevables, tous les phénomènes qui avaient étonné Machiavel se sont reproduits en 1848. « Une grande seigneurie, pour me servir de ses expressions, *a été fondée et détruite en quelques jours sans que les chefs aient montré la plus faible marque de vertu.* »

Ce n'est pas après coup que je juge les événements. Dès 1844, je combattais le libéralisme des marquis et le patriotisme des catholiques, je m'acharnais à réfuter ces misérables rêveries de la délivrance par le Pape, de la conquête par l'intrigue, de l'indépendance sans révolution. Je frémissais au premier souffle du vent qui devait soulever l'ouragan, je signalais le progrès de la trahison masquée par l'ineptie d'une littérature qui semblait la dérober à toute critique. Pourquoi, me disait-on, critiquer des hommes nuls, des livres sans portée, des mensonges inutiles? je voyais arriver avec terreur le jour où l'Italie cesserait de comprendre la France et de se comprendre elle-même. Aujourd'hui, je ne voudrais persuader qu'une chose à l'Italie, c'est que la liberté est une religion nouvelle, irréconciliable avec la religion des rois. La paix, la trêve, ne sont pas possibles avec les deux religions; aucune habileté ne peut les unir, et c'est au moment où l'on proclame le plus l'union que les hommes trahissent, sans le vouloir, sans même le savoir. En attendant le jour où l'on

sondera les consciences, que M. le comte Balbo célèbre son roi : de l'audace, qu'il le défende. Il peut dire que Charles-Albert n'a pas trahi ; car la royauté trahissait déjà pour lui. Charles-Albert ne cherchait qu'un succès, il n'écoutait que l'ambition, il attaquait la famille impériale, son alliée ; il sacrifiait les jésuites, ses maîtres ; aucune parenté, aucune religion ne pouvait le retenir. Mais le succès ne lui est accordé qu'à la condition de la liberté, et au moment de la révolution la royauté lui enlève l'audace, la décision, il manque de promptitude ; au lieu de marcher il reste frappé de stupeur. Le peuple le pousse malgré lui sur le champ de bataille, il ne peut plus reculer, il voit s'étendre comme par enchantement son royaume, il doit appeler le plus grand nombre de combattants pour le défendre. Mais la royauté lui défend de faire appel au peuple des villes, aux habitants de la campagne, elle lui fait prêcher le calme (*la quiete*) ; elle lui conseille de comprimer l'insurrection victorieuse de la Lombardie, elle lui dicte jusqu'à des édits contre les volontaires italiens qu'il désarme comme des rebelles. Sous Peschiera, il doit presser l'action, il doit prendre Venise et la secourir ; mais la royauté l'arrête, il doit attendre que les Lombards se donnent, que Venise l'appelle son roi, que le Vénitien l'invoque, que la révolution s'efface. Chef de l'insurrection, il entraîne les populations de Parme, de Plaisance, de Modène, de Sicile, des Etats-Romains, même de Naples : il doit s'emparer du mouvement, l'organiser promptement, agir en maître, renverser les princes, punir le Bourbon. L'Italie tout entière eût

obéi à sa voix. Mais la royauté lui impose de protester de son respect pour les droits du grand-duc, du Bourbon, de l'église ; elle lui impose de maintenir la division, de repousser l'unité révolutionnaire. Dans cette voie encore reste-t-il une chance de salut? Charles-Albert peut réussir en appelant les princes au partage de la conquête ; il peut devenir le héros des seigneurs. Déjà il dispose des troupes régulières de Naples, de Rome, de Toscane, qui sont prêtes à le seconder. Mais la royauté lui donne des courtisans pour conseillers, les courtisans le nourrissent d'illusions, la cupidité le gagne, il croit qu'il peut absorber la haute Italie, qu'il mérite l'Italie toute entière. Il confisque Modène, et il blesse la Toscane que ses commissaires insultent à Sarzana ; il confisque Parme et Plaisance, et il viole ainsi les droits du Bourbon de Naples ; il est sur le point de lui enlever la Sicile. A Rome, Pie IX se trouve inopinément à la merci d'un ministère acquis au Piémont. M. l'abbé Gioberti traverse l'Italie au milieu des ovations ; c'est la cupidité royale qui voyage : il joue les princes par les peuples, les peuples par les princes, pour nouer une intrigue à l'avantage de son maître. La royauté isole donc de nouveau le roi piémontais, elle condamne tous les princes à s'attacher au système austro-pontifical, à persister dans leurs négociations avec l'Autriche, forcés qu'ils sont de résister en même temps à la révolution et à l'usurpation. Le roi devient ainsi suspect aux révolutionnaires qu'il repousse, aux princes qu'il menace ; par contre-coup tous ses généraux deviennent suspects à l'armée révolutionnaire qu'ils compriment et aux alliés qu'ils déconcertent.

Les généraux de la Toscane, de Rome, de Naples, en résistant à une double action, deviennent à leur tour suspects à leurs propres soldats et au roi piémontais. Ce n'était pas assez : en révolutionnaire, Charles-Albert doit invoquer à tout prix la France républicaine ; la royauté la repousse : en révolutionnaire, il doit s'allier avec la Suisse qui offre vingt mille volontaires ; la royauté les refuse. En révolutionnaire, il doit donner la main à l'insurrection hongroise ; elle répond déjà à l'appel des Lombards, elle fraternise par sa haine contre l'empire, elle peut assurer l'indépendance italienne. En soldat de la révolution, Charles-Albert doit marcher sur le Tyrol ; c'est par là que l'on attaque l'Allemagne, c'est par l'audace de l'attaque que l'on peut obtenir la frontière de l'indépendance. Ici encore la royauté arrête le soldat, elle trahit le révolutionnaire, elle le leurre d'espérances diplomatiques, elle lui laisse toujours entrevoir cette conquête sans combat rêvée par M. Balbo. Il espère tout obtenir par la force des choses, par une concession des rois, par la bonne volonté de l'Allemagne. Il oublie donc la Hongrie, il abandonne le Tyrol, il livre le Vénitien, il négocie avec Francfort, il tergiverse, il temporise, il modère sa fortune. Enfin, perdu dans le labyrinthe de ses propres intrigues, il n'a d'autre guide que l'égoïsme, il ne vise qu'au succès, et ne cherchant que le succès il ne veut risquer aucune perte. A la tête de cinquante mille hommes il en réserve vingt mille pour la garde de sa personne, et pouvant lever plus de cent mille hommes, il n'appelle pas les réserves *pour que l'agriculture de l'état*, disait le comte Balbo, *ne souffre aucun*

dommage. La Lombardie lui aurait tout donné, et il la méprise; il dédaigne les Cattaneo, les Cernuschi, les hommes de l'insurrection : il gouverne Milan par de vieux serviteurs de l'Autriche qui désarment la propagande et contiennent jusqu'au zèle du clergé. Sur ces entrefaites l'armée impériale reçoit des renforts, l'enthousiasme impérial se manifeste, et le condottiere italien prend la fuite, livre Milan et gagne ses frontières. A-t-il trahi Milan? M. Balbo peut le défendre : ici encore c'est la royauté qui a trahi. Le roi légitime n'a-t-il pas le droit de livrer une ville pour s'assurer le reste de ses états? Oui, répondent tous les théologiens. Le roi n'a-t-il pas le droit de mentir pour échapper à une émeute? Oui, répondent encore tous les théologiens; et Charles-Albert se déclarait prêt à *s'ensevelir sous les ruines de Milan* pour mieux préparer sa fuite. Le roi légitime est-il répréhensible d'avoir désarmé Milan pour l'empêcher de se défendre? Nullement : la prudence royale imposait de remettre Milan entre les mains de Radetzki. Si la ville se défendait, la retraite n'était pas assurée; Milan aurait résisté, le bruit du canon aurait soulevé les populations du Piémont, et il aurait jeté quelque défaveur sur la rentrée du roi dans ses états. La prudence la plus vulgaire exigeait que Milan fût sacrifiée, calomniée, accusée de lâcheté, d'ingratitude et de folie : ainsi le roi passait le Tessin et ses peuples lui dressaient des arcs-de-triomphe. Si Charles-Albert est innocent, Pie IX a été vertueux; que M. l'abbé Gioberti le défende. Chef de l'église, il a toujours été pour l'autorité contre la raison, pour les rois contre les peuples, pour les moines contre les

philosophes, pour les miracles contre la science. Quand les peuples l'appelaient libérateur, il réprimait l'éloge insidieux ; quand la Sicile lui faisait honneur de sa révolution, il repoussait cet honneur comme une honte ; quand M. Lamartine lui offrait un rôle dans la révolution italienne, il répudiait l'offre avec indignation. De quoi l'accuserons-nous? Catholique, il ne devait pas se prêter à l'absurde projet de faire du catholicisme la cause d'un peuple privilégié ; prêtre, il ne devait pas sanctifier par son approbation une guerre toute mondaine ; père des fidèles, il ne devait pas combattre l'Autriche catholique ; pape, il eût été criminel en prêchant une guerre contre l'empereur. Lorsque la guerre entraînait ses sujets, une fraude pieuse n'était-elle pas permise pour rendre le combat inoffensif? Un pape, que dis-je? tout homme entouré de forcénés n'a-t-il pas le droit d'empêcher un crime imminent par des paroles équivoques? Tous les théologiens répondent affirmativement. Pie IX était entouré par ces hommes qu'il avait signalés d'avance dans ses encycliques comme des forcenés, des scélérats, comme les ennemis de toute société, de toute morale, de toute justice. Sa bonté voulait épargner des luttes impies, et la papauté toute seule négociait avec l'ennemi ; elle trahissait par des instructions secrètes données aux généraux, elle méditait des crimes avec le roi de Naples, avec les ministres de l'Autriche, avec tous les suppôts de l'absolutisme en déroute. Si Charles-Albert a été innocent, si le Pape a été vertueux, on ne saurait que donner des éloges au grand-duc et au roi de Naples. L'apologie du grand-duc

sera très-facile à son premier ministre, M. Ridolfi. Avant la révolution, n'a-t-il pas déclaré qu'il fallait ajourner la liberté pour ne songer qu'à l'indépendance? N'a-t-il pas réprimandé, emprisonné ceux qui poussaient à la guerre? Au moment de l'insurrection de Milan, n'a-t-il pas entravé l'armement, retardé le départ des volontaires? L'intention était pieuse; autant de volontaires, c'étaient autant de victimes que l'idée du grand-duc trahirait sur le champ de bataille; on voulait diminuer le nombre des malheureux. Au moment de l'insurrection de Modène, les troupes toscanes n'évitaient-elles pas de se jeter contre l'Autriche? Ne se pressaient-elles pas d'occuper le duché de Modène? L'intention était paternelle : c'était là une terre sans seigneurs, l'idée funeste de la république pouvait y germer, on occupait donc cette *res nullius*, pour ne pas anticiper la liberté sur l'indépendance, pour exploiter la révolution, sauf à l'écraser : l'idée grand-ducale marchait toute seule, les hommes étaient sages, et la perfidie enveloppait la révolution. Quant au roi de Naples, M. Bozzelli pourrait le glorifier. Il a dit nettement aux révolutionnaires armés de partir, de combattre l'Autriche, de rester dans la Haute-Italie; c'était là, d'après ses expressions, leur devoir (*il loro debito*) : il a ordonné aux soldats de revenir à Naples, de combattre les révolutionnaires désarmés, d'étouffer toute idée de liberté; c'était là aussi le devoir du roi (*il suo debito*). De cette manière le Bourbon de Naples, jetait la révolution encore désorganisée sur les frontières, et il écrasait la révolution désarmée dans sa capitale où elle pouvait s'organiser. Le système de la concorde,

de l'union, surtout de l'indépendance, anticipée sur la liberté, se trouvait appliqué à la lettre.

Il est heureux que Radetzki ait conquis de nouveau le royaume lombardo-vénitien ; le fléau providentiel de l'Autriche était nécessaire pour que la révolution fût refoulée sur son véritable terrain au-delà du Pô et du Tessin ; c'est là qu'elle devait grandir pour frapper d'abord l'ennemi domestique, avant d'attaquer l'ennemi extérieur. Et voyez la force des principes ! refoulée chez elle, la révolution regarde en face pour la première fois les princes, et ils ne peuvent plus soutenir les regards accusateurs des populations. Rome attaque le pontife et les réformes, les ligues menteuses de Rossi, toute l'habileté posthume du juste-milieu; la bonhomie même de Pie IX, rien ne peut défendre la papauté vaincue dans le dernier de ses retranchements. La perfidie de la cour de Toscane est dévoilée, Ridolfi est renversé, le grand-duc fuit précipitamment en laissant dans son cabinet les pièces authentiques de ses négociations avec l'Autriche. Le Piémont s'aperçoit enfin qu'on ne peut confier la cause de la liberté au soldat du Trocadero ; la popularité des ministres de la mystification est finie. L'année 1848 n'a donc pas été perdue : elle a posé tous les problèmes. Palerme a posé le problème de la liberté, Milan celui de l'indépendance, Rome le problème de la papauté ; on a marché au hasard, la fortune a été plus forte que les hommes, toutes les prévisions ont été déjouées, tous les chefs ont été également étonnés de leurs succès et de leurs échecs. Aucune question n'a été résolue. L'année 1848 n'a donc été que le prologue de la révolution :

c'est donc aujourd'hui que le drame doit commencer, que l'intelligence doit maîtriser la fortune et que les hommes doivent prévoir le résultat de leurs actions. Le drame, dis-je, doit commencer. Qu'on épuise toutes les hypothèses les plus féroces et les plus modérées, on verra que toutes sont également impuissantes pour arrêter la révolution. Veut-on laisser l'Autriche en Lombardie et rétablir le Pape à Rome? Il faudrait une sainte alliance en Europe et une armée étrangère de quatre cent mille hommes en Italie, occupés à fusiller les révolutionnaires qui se multiplieraient sous la répression. Veut-on donner la Haute-Italie au roi piémontais? Il ne pourra tenir ni devant la révolution de l'Italie centrale, ni devant la démocratie lombarde. Se chart-il de réprimer le centre? Il est perdu, il est autrichien. Une puissance étrangère se charge-t-elle de réprimer Rome? Le roi piémontais est perdu; il est à la merci du système autrichien. Supposons que la Lombardie soit donnée à un prince nouveau, que le pape devienne l'évêque de Rome. Le nouveau prince ne résistera ni aux intrigues piémontaises, ni aux démocrates de la Haute-Italie; pour les combattre il deviendra Autrichien; il sera perdu. Quant à Rome, le chef de l'église et l'état sécularisé ne seront que deux pouvoirs aux prises, la guerre civile organisée, la restauration et la révolution sur un champ de bataille. Supposons enfin qu'on laisse l'Italie à elle-même avec la conquête de la Lombardie, la révolution au centre, la monarchie à Naples et à Turin : c'est là une guerre de tous les jours; c'est la révolution qui se développe : l'arrêter, c'est prétendre que

les fleuves remontent à leur source. L'Italie doit avancer, dût-elle périr : qu'elle avance donc! Elle est mille fois plus malheureuse que ne l'avait vue Machiavel aux jours les plus néfastes de la restauration. Les Slaves pillent la Haute-Italie, à chaque jour ce sont des massacres; les prélats et les courtisans conspirent, le Bourbon de Naples et le roi piémontais brûlent d'exterminer la révolution au centre de l'Italie. On rêve des réactions à surpasser les Ruffo et les Canossa. C'est donc aujourd'hui le moment suprême de l'énergie et de l'audace; on ne trouve de l'audace que dans la foi, c'est donc aujourd'hui le moment où l'on doit inaugurer la déclaration des droits de l'homme. Pour combattre le pape, l'empereur, les prêtres et les rois, tout Italien doit être pape et empereur, prêtre et roi. Pour lutter contre les fureurs d'une religion, il faut une religion nouvelle : c'est Machiavel qui le dit, c'est notre foi qui l'impose, et la déclaration des droits donnera seule l'audace nécessaire pour résister à l'audace des prélats et des rois. Si on hésite sur les principes, les catastrophes se multiplieront. Qu'on parcoure les quatre siècles de la renaissance ; qu'on suive année par année les massacres, les exils, les trahisons, les surprises ; on verra que le courage, l'héroïsme, le désespoir lui-même ne peuvent rien contre la vieille loi, et que les coups ne portent pas quand les principes cessent de les diriger. Si les principes ne fixent pas la révolution, l'équivoque de la vieille Italie déjouera tous ses efforts, et au lieu d'une révolution, ce sera le commencement d'une anarchie indéfinie.

Ne jamais anticiper la guerre sur la révolution, ne

pas ajourner la liberté pour des considérations d'indépendance ; voilà le principe unique qui doit résoudre à lui seul les problèmes de l'Italie. Plus ils sont complexes, plus ils se prêtent à l'équivoque, et plus la logique doit être inexorable en appliquant ce principe. Ne l'oublions pas, surtout en présence de la médiation de Bruxelles, et de la Constituante Italienne, les deux pôles de la politique actuelle. La médiation a été la dernière déception de la liberté, trompée par l'indépendance. La liberté entraînait la France par l'insurrection, par le malheur de Milan, à proposer une médiation. Aussitôt, Charles-Albert s'empare de la médiation, qu'il repousse d'abord, qu'il accepte ensuite, et il se pose encore en représentant de la révolution italienne. Le libéralisme voulut le soutenir encore une fois : dans l'intérêt de la guerre anticipée, il ajournait toute idée de justice, et en ménageant le roi piémontais on s'engageait à soutenir M. l'abbé Gioberti. L'apologiste de la papauté, l'ennemi de la République française, l'agent provocateur de la catastrophe lombardo-vénitienne était appelé le ministre démocratique. Qu'arrive-t-il? Le ministre continue l'intrigue de 1848 : on fortifie l'armée, mais on la confie à des chefs royalistes ; les grades sont donnés à des favoris, c'est la réaction de Pinelli, c'est le mensonge de Gioberti qui organise l'armée. On la prépare toujours au double but d'exploiter ou d'écraser la révolution, suivant le succès. En même temps on combat sourdement la révolution de la Toscane, on détourne les flots de l'émigration lombarde qui se portent sur Florence, on calomnie les révolutionnaires de l'Italie centrale, on promet

au pontife de le défendre, on envoie des intrigants à Rome, d'autres intrigants à Gaëte. On parle toujours de combattre l'Autriche, de secourir Venise, et sous main on ne travaille que pour écraser la révolution de l'Italie centrale. En attendant, la réaction française se développe, la médiation devient le congrès de Bruxelles; et s'il y a un congrès, il sera le rendez-vous de la diplomatie pour organiser une croisade catholique en Italie. On ajournait la justice du peuple pour s'occuper de la guerre, et les courtisans s'occupaient de la guerre pour préparer la réaction, pour s'unir au besoin avec les Slaves de l'Autriche. Le roi Charles-Albert aura défendu l'indépendance italienne, de même que Ferdinand IV de Naples, défendait l'Italie au congrès de Laybach. Le silence, le dédain, la mise en accusation : voilà l'unique reponse qu'on devait aux hommes qui repassaient le Tessin après la capitulation de Milan.

L'idée de la Constituante italienne est encore plus insidieuse; sans doute, l'unité est le rêve des poètes, des penseurs et des politiques italiens; en apparence, la convocation de la Constituante générale réaliserait d'un seul coup les espérances traditionnelles de l'Italie. Malheureusement, convoquer à Rome la révolution, c'est l'ajourner, c'est la compliquer de questions territoriales; c'est encore sous une nouvelle forme, anticiper l'indépendance sur la liberté. Dans la Constituante générale, la révolution n'est pas sur son véritable terrain, elle n'est pas sûre d'elle-même. La Constituante n'a pas d'autorité, elle n'a aucun antécédent dans le droit italien, elle est conçue par des poètes, des penseurs et des politiques qui forment

une sorte de renaissance à la surface du pays, sans tenir aux populations. Plusieurs provinces italiennes ne figureront à la Constituante que pour lui donner l'apparence d'un comité d'exilés, et les décisions de la Constituante seront comme non avenues à Naples, à Turin, à Milan; c'est tout au plus si elles seront les décisions de l'Italie centrale. De quoi s'occupera la Constituante générale? De la guerre contre l'Autriche? Ce n'est pas de Rome que l'on pourra disposer des troupes piémontaises ou napolitaines, avant d'avoir renversé l'ennemi domestique. La Constituante se charge-t-elle de développer la révolution dans chaque état? Elle se trouve en conflit avec les assemblées de Naples, de Turin, des divers états. Elle ne peut qu'être vaincue et légalement déconsidérée dans toute l'Italie. Les assemblées de chaque capitale, voilà les foyers naturels de la révolution. Partout où la révolution se déclare, elle se trouve littéralement assiégée par l'intrigue royaliste et par la conspiration cléricale; il lui faut la rapidité des décisions, la promptitude de l'action; elle doit foudroyer la sédition, contenir les rebelles. C'est dans les capitales de chaque état que l'on trouvera les ressources, la foi. Chaque capitale aura ses provinces insurgées, ses girondins qui exploiteront toutes les superstitions, tous les désastres de la guerre, toutes les haines de la vieille Italie. Chaque capitale pourra opposer une convention, des comités de salut public, et la terreur, s'il le faut, à la rébellion. Que si la révolution déserte les capitales pour chercher à Rome l'unité grossière et matérielle d'un comité directeur, elle s'affaiblira volontairement pour se trouver dans une

région impuissante, au milieu d'obstacles terribles Qu'on existe d'abord, ensuite on fera la guerre ou la paix, on signera des traités ou des ligues : que la liberté triomphe dans chaque capitale, alors ces assemblées pourront envoyer des commissaires à la grande assemblée, et alors sa décision engagera et sera la loi de la révolution. La Constituante anticipée ne saurait être qu'une réunion de députés envoyés par des peuples désorganisés ; elle pourrait devenir un foyer de royalistes intrigants ou de démocrates impuissants. Je crains qu'on ne la réduise à un congrès scientifique à l'usage d'un condottiere, je crains qu'un jour les princes ne puissent l'appeler le congrès en banqueroute (*un congresso di falliti*), comme César Borgia désignait cette réunion de seigneurs qu'il égorgeait à Sinigaglia sous les yeux de Machiavel.

Je ne parle pas ici des événements du jour [1]. La révolution sera longue, je prévois l'avenir. Que l'unité puisse faire dévier les hommes de la ligne inflexible du droit et les entraîner sur un terrain équivoque, sur le terrain des catastrophes italiennes ; c'est ce que l'on voit si l'on remonte à l'origine de cette idée. Qui donnait le premier la théorie de l'unité ? Machiavel, et il la proposait républicaine ou monarchique. Qui parlait le premier de fixer à Rome le centre de la nation ? Napoléon, dont la pensée flottait entre la république et la monarchie, et dont l'action, républicaine par principe, devenait monarchique par nécessité. Depuis, la démocratie s'empa-

[1] Les états de l'Italie centrale pourront se fondre ; mais si Rome et Florence triomphent, ce sera malgré la fusion.

rait de l'unité, et les royalistes, qui frémissaient au mot seul de constitution, pouvaient la suivre sur le terrain de l'unité qu'ils falsifiaient à leur profit. En 1848, toutes les insurrections aboutissaient à l'unité, partout on parlait d'un congrès italien, et la cour piémontaise s'efforçait d'exploiter la démocratie par l'idée de ligues nationales, de diètes guerrières qui ajournaient la liberté et fortifiaient le système pontifical et royal. Il y a un homme qui a consacré sa vie à l'idée de l'unité, c'est M. Mazzini; quelle a été son action? Celle d'un martyr. Deux idées de Machiavel, l'unité républicaine et la toute-puissance des individus, dominaient M. Mazzini : suivant lui, l'Italie devait être une comme sa littérature; si l'unité manquait, c'était par la faute des hommes. Eh bien! M. Mazzini se plaçait sur le terrain des catastrophes: il concevait l'unité en littérateur; pour la réaliser il cherchait des chefs en conspirateur, et il restait étranger aux peuples de l'Italie. De là son expédition de Savoie, l'expédition des frères Bandiera; entreprises littéraires, tentatives individuelles de conspirateurs, travaux inutiles sur un théâtre qui manquait. Plus tard l'unité imposait le silence à M. Mazzini; en présence des Balbo et des Gioberti, la conspiration lui faisait espérer des chefs. L'unité le conduisait à offrir à Pie IX la direction de la jeune Italie, l'unité l'attachait au pontife, l'unité l'écartait de la France, l'unité l'amenait à offrir à Charles-Albert la présidence de la république italienne, l'unité l'enveloppait, avec ses colonnes d'individus, dans le désastre de Milan, sans qu'il restât une trace durable de son action. Sa force, c'était sa foi, et il est encore un

prêtre désarmé ; la foi donne le succès, et l'unité le lui enlevait ; la foi lui imposait le plan de la révolution, et l'unité anticipée le modérait, le trompait et le fourvoyait dans le plan de la réaction.

J'avoue que la voie de la révolution est très dure en Italie, et qu'il faudrait lui préférer toutes les voies si elles aboutissaient : tous les sentiments poussent à anticiper le combat contre l'Autriche, la fatalité l'impose et impose toutes les fautes nécessaires pour que les catastrophes s'accomplissent. L'alliance française est donc nécessaire ; invoquée par Machiavel sous la figure d'une conquête, elle est de notre temps impérieusement exigée par la logique des principes. La double tâche de conquérir la liberté et l'indépendance, la liberté et l'unité, est beaucoup trop lourde pour une nation. Même en Allemagne, les deux tendances se croisent et se paralysent ; l'empire a trompé une dernière fois la nation allemande. Ce n'est pas au hasard que la France se trouve à la tête des nations. Elle y est depuis le jour où elle a achevé à jamais le travail de sa nationalité ; depuis ce jour elle a pu se livrer tout entière au travail de la renaissance. Elle est donc l'alliée naturelle de toute la renaissance européenne, l'ennemie naturelle de tous les barbares : elle a donné jadis à la république européenne la loi de Charlemagne ; elle donne à tous les peuples la loi qui doit remplacer la tradition de Charlemagne. Machiavel invoquait la France en homme matériel, par une conquête matérielle ; l'homme de foi doit invoquer la France à la conquête morale par la fraternité religieuse. C'est en méconnaissant cette fraternité qu'en 1799, qu'en 1814, qu'en 1848 les Italiens glis-

saient dans leur propre sang comme de véritables suicides. Ils redoutaient, disaient-ils, l'ambition de la France ; ils craignaient, disaient-ils, d'échanger la domination autrichienne contre la domination française. Je crois que jadis la démocratie italienne a craint la logique de la révolution française ; la religion naturelle, la vérité, était encore odieuse à la Péninsule catholique et pontificale. Je crois qu'on voulait les avantages, moins les sacrifices de la révolution, et par excès d'habileté on reproduisait la maladresse de Machiavel. Faute de foi on ne voyait dans la France que les hommes du gouvernement, des chefs, des condottieri ; on ne voyait pas les principes qui devaient renverser ces ennemis de la fraternité universelle. On ne voyait pas que tout gouvernement qui entrave ici la mission révolutionnaire de la France est l'ennemi le plus cruel de la France.

J'ai abordé Machiavel avec une sorte d'aversion, je le quitte édifié par un enseignement providentiel. Rien ne se fait dans le monde politique qui puisse s'affranchir de cette théorie du succès tracée par Machiavel, et en même temps elle ne dispose d'aucun succès ; car elle est en dehors de l'économie providentielle qui dispose des principes. Faute d'un principe, Machiavel a été imprévoyant dans les affaires bien que clairvoyant dans l'hypothèse, aveugle en histoire bien que prophète à son insu, aveugle sur les causes, bien qu'observateur incomparable des effets ; impuissant dans l'action, bien que maître de tous les faits accomplis. Il a voulu gouverner les principes par les faits extérieurs, et les principes se sont joués de lui et ont transformé

son nom en une injure. Sa destinée explique la destinée de ses disciples. Depuis trois siècles deux révolutions commentent Machiavel en méprisant l'art de réussir, et les deux révolutions triomphent sans cesse. Deux réactions invoquent l'art de réussir, les catholiques contre les protestans, les royalistes contre la liberté, et les deux réactions échouent continuellement. Rassurons-nous donc ; les hommes habiles nous entourent, ils gouvernent la France ; les hommes rusés conspirent contre la renaissance de l'Italie et nous n'avons qu'une chose à craindre, c'est que la chûte des machiavélistes ne soit par trop malheureuse.

15 Février 1849.

TABLE.

Bourges, Imp. et Lith. de Jollet Souchois.

Du même Auteur :

ESSAI

SUR LE PRINCIPE ET LES LIMITES

DE LA

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

Un vol. in-8. — Prix : 7 fr.

VICO ET L'ITALIE.

Un vol. in-8. — Prix : 5 fr.

LA RÉVOLUTION ET LES RÉFORMES EN ITALIE.

Une brochure in-8. — Prix : 1 fr.

Sous presse :

LA RELIGION

D'APRÈS LA RÉVÉLATION NATURELLE.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Cᵉ,
rue Racine, 28





